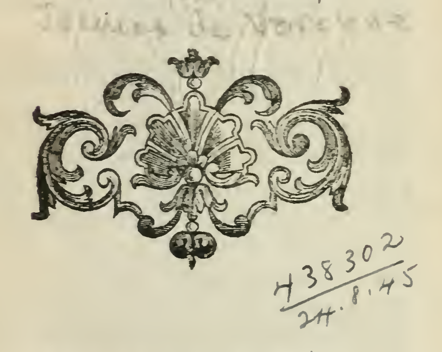

3 1761 03573 3633

MEMOIRES
DU CHEVALIER
DE RAVANNE;

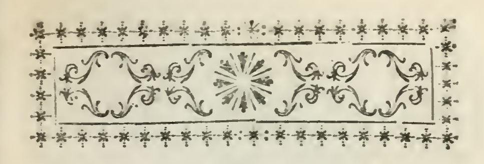
Page de Son Alteſſe LE DUC REGENT, & Mouſquetaire.

TOME SECOND.



A LONDRES.

M. DCC. LI.



MEMOIRES
DU CHEVALIER DE RAVANNE,

Page de Son Alteſſe LE DUC REGENT, & *Mouſquetaire.*



UR l'ordre que javois reçu de nous trouver de bonne heure au coucher, nous ne fîmes l'Abbé & moi que croquer le ſouper, & nous y rendre. Le Prince parut bientôt. Toujours languiſſant s'il ne ſe livroit à ſes ſens, il avoit l'air le plus ennuyé. Hé bien, dit-il, vous voilà? Que faire? Serons-nous toujours en carême? En carême, Monſeigneur, répondis-je! hé! nous en ſortons. Innocent, repliqua-t'il, n'eſt-ce pas toujours carême, quand on fait comme moi pénitence depuis quatre ou cinq jours. Je croyois

le rompre aujourd'hui, & emmener la Desmares à Saint Cloud, mais elle est malade. L'Abbé prenant l'occasion aux cheveux, se mit à dégoiser. Avez-vous donc, Monseigneur, dit-il au Prince, oublié ce que c'est que cette femme? Une ingrate, une perfide, qui ne vous préfere pas seulement un Comédien, mais qui vous abîme. Oui, oui, répondit-il, autrefois, mais plus à présent. A présent même, repliqua l'Abbé; & le Page que vous avez envoyé a encore trouvé cet indigne rival avec elle, c'est même pour lui que vous jeunez. Voyez le bel honneur, ou si vous voulez le beau plaisir. Si cela est, dit le Prince, elle me trompe; mais quand tu me dirois vrai, que veux-tu que j'y fasse? Cela & le compliment que tu sçais qu'elle m'a fait, prouve que son cœur est à Baron & son corps à moi. Il est si beau que je voudrois actuellement le voir, & que je ne m'embarasserois guères qui l'a vu. Passe, repliqua l'Abbé; mais comme je ne sçai pas moins qu'elle vous fatigue plus en un jour qu'une autre en quatre, vous renoncerez, s'il vous plait à ce commerce, il faut faire vie qui dure.

Erreur interrompit le Prince, vie qui dure est une vie qui ennuye; & j'aime mieux

l'abréger avec un objet que j'aime ; que la prolonger avec un objet que je n'aime pas. Quoi ? vous aimeriez encore une femme qui avoue elle-même que ſon cœur n'eſt pas à vous ? Que m'importe ſi le reſte eſt à moi : mais crois-moi, cela eſt bon pour le diſcours ; & quand nous ſommes enſemble, elle ſçait fort bien dire que je vaux mieux que n'a jamais fait Baron. Juſtement, reprit l'Abbé, ce n'eſt pas pourtant ce que vous m'avez fait entendre depuis que vous avez renoué : mais puiſque vous me l'avouez, ne croyez pas que je vous laiſſe continuer. Votre ſanté, je dirai plus, votre honneur, votre délicateſſe que la conduite de cette femme bleſſe un peu trop ouvertement, me font eſperer que vous ne la verrez abſolument plus.

En effet quoiqu'en dit le Prince, ce fut ce qui le détermina à abandonner la Deſmares encore mieux qu'il n'avoit fait ; & s'il la revit, ce ne fut jamais plus qu'en paſſant. Pour affermir ce ſacrifice, & ſurtout pour remédier à la diſette préſente, il n'y eut rien que l'Abbé ne promit. Il aſſura même qu'il en avoit déja trois ou quatre en vue pour la belle ſaiſon à St. Cloud ; que le Prince pou-

voit partir quand il voudroit ; & que pourvû qu'il me laissât lui prêter main forte, il auroit bientôt lieu d'être content. Le Prince lui accorda tout ce qu'il voulut ; mais la Providence qui veilloit sur moi, me prit sous sa protection. Je veux dire que me châtiant d'une bonne fiévre, elle arrêta non-seulement le cours de mes désordres, mais elle m'empêcha encore de me prêter à la manœuvre de l'Abbé.

Dès le lendemain le Prince alla coucher à St. Cloud. L'ordre néanmoins n'avoit été donné que pour le jour suivant ; mais déja averti, & quasi prêt, chacun du matin au soir le fut aussi. Je vous laisse, nous dit le Prince en partant. Songe Abbé à ce que tu m'as promis ; & toi Chevalier, ne le laisse point endormir. Vaine recommandation. A peine fut-il disparu, que je commençai à trembler la fiévre.

L'Abbé qui étoit déja à m'entretenir de ses projets, me demanda ce que j'avois. Ma foi je ne sçai, répondis-je, c'est un froid qui me tracasse, & dont je n'eus jamais le pareil. Voyons, reprit-il, donne-moi ton pouls. Il me tâte, & conclut que j'avois la fiévre. Ce ne sera rien, reprit-il, mais pourtant faisons faire bon feu, & rechauffe-

toi. Avant que d'être servi, le frisson s'augmenta tellement, que l'Abbé changea d'avis, & me fit mettre au lit. Le Medecin qu'il avoit envoyé chercher, arriva. Il ordonna aussi-tôt la saignée, pour couper, disoit-il, racine au mal. Malgré cela je pensai en mourir, & n'en fus bien guerri que plus d'un an & demi après. Voilà les moindres fruits de la débauche. Heureux encore, si j'eusse assez profité de celui-ci, pour n'en mériter jamais d'autres !

Cependant l'Abbé, à qui le Medecin avoit dit que j'en aurois au moins pour quelques jours, envoya un messager au Prince. Je fis avertir le Chevalier. Il accourut, & lui & l'Abbé me tinrent compagnie, jusqu'à ce que par ordre du Prince je partis pour le joindre à St. Cloud. Malgré ce qui arrêtoit l'Abbé, il vint me remettre pour ainsi dire dans les bras de mon tendre Maitre. C'est-là, & dans toute la suite de cette maladie, que je reconnus en effet sa tendresse pour moi. Viens moribond, me dit-il en me voyant, viens, & que je prenne moi-même soin de ta santé. Je crois que si j'avois pu être guéri, je l'eusse été rien qu'à ses paroles. Ce n'étoit pas seulement le devoir, mais un

véritable panchant qui m'attachoit à ce grand Prince, & qui me rendoit sensible à l'excès, à toutes les marques de bienveillance qu'il me donnoit. Il m'ordonna de m'asseoir, & me tâta le pouls. Ce n'étoit pas l'heure de ma fievre, mais bientôt elle arriva, & il me fit conduire dans l'appartement le plus commode & le plus à portée du sien. Sur le soir l'Abbé vint me voir : Adieu, me dit-il, je retourne à Paris : prens courage, & que quand je reviendrai tu sois en état de donner ton avis.

J'aurois bien voulu que le Chevalier, que j'avois forcé de ne pas venir dans la crainte de le trop gêner, eût été avec moi pour me tenir compagnie ; mais au lieu de lui, ce Prince me faisant demander qui je voulois, je choisis le petit Robillard. Il me fut envoyé. C'est alors que je me liai étroitement avec lui, & que le connoissant de plus en plus, je ne fus pas moins charmé de son bon cœur que de son esprit. Je le fis connoître au Prince. Il entra dans sa confidence, mais proportionnellement à son âge, & à sa stature qui le laissoit fort en arriere.

Le Prince me recommandant tous les jours à son Medecin, je l'avois presque sans cesse dans ma chambre pour veiller à ses

remedes, & ſurtout à ma diéte. Cela n'empêcha pas que ma fievre continuant & redoublant, je ne me viſſe bientôt ſans force, & preſque à l'extrémité. Le Prince lui-même ordonna alors de ſuſpendre tout remede, & de laiſſer agir la nature. Plus ſage que le Medecin, elle rendit d'elle-même ma fievre quarte, & par conſéquent beaucoup plus commode, puiſque je repris des forces, & que j'eus le tems de ſortir & de me promener. Ce ne fut pourtant qu'après avoir gardé trois ſemaines la chambre & perdu toutes mes chairs, comme un ſquelette. Pendant ce tems-là l'Abbé étoit ſouvent venu me voir. Il avoit même eſſayé de m'entretenir de ſes proueſſes, mais je l'avois toujours remercié, & n'avois rien voulu entendre que de mon petit Robillard & du Chevalier, qui venoient me voir de tems à autre.

Cependant, lorſqu'on me crut aſſez reſſuſcité, il fallut bon gré malgré entrer en connoiſſance de ce qui ſe paſſoit. L'Abbé n'avoit pas laiſſé que de tenir parole au Prince ſans moi. De trois ou quatre qu'il avoit promiſes, il y en avoit déja deux rendues à diſcretion; une troiſiéme en étoit à la capitulation; mais la quatriéme, qui ſeule valoit

plus que tout le reste, tenoit bon; ou plutôt ne laissoit rien à espérer. C'étoit une Veuve du palais Marchand, que l'Abbé en rodant avoit découverte, & qu'il eût même proposée au Prince au lieu de la Clinquailliere, s'il n'avoit pressenti en elle beaucoup plus de difficulté. Depuis il n'avoit cessé de la tenter; & quoiqu'en dernier lieu il lui eût fait des offres plus riantes qu'on ne fit jamais à Laïs, rien ne l'avoit ébranlée.

Tant qu'on eut à St. Cloud fruit nouveau, cela alla bien, & on ne songeoit à cette Veuve que pour la regretter; mais tout étant devenu pain quotidien, tant les trouvailles de l'Abbé, que les Dames de la Cour qui alloient & venoient, on dressa contre elle une derniere batterie. Ce fut l'Abbé qui en fit tous les frais, & qui se prêta de lui-même à une manœuvre inouïe; mais que je suspens, pour ne pas déranger l'ordre des évenemens.

Dans cet intervalle de fiévre où j'appris ce que je viens de rapporter, je vis aussi les deux femelles que l'Abbé avoit procurées au Prince. Je les pris aisément pour ce qu'elles étoient, c'est-à-dire pour deux petites Bourgeoises, jeunes, & assez jolies pour un tems de famine. C'est même la réponse que

je fis au Prince, lorſqu'il me demanda ce que j'en penſois. Trois jours après arriva celle qu'on attendoit. Je ſortois préciſément de mon accès. Auſſi tôt on m'avertit. J'allai, & je trouvai une des plus aimables filles du monde. On pouvoit remarquer à l'accueil que le Prince lui fit, qu'il la trouvoit ainſi. Pour elle on fit bientôt ce que je n'avois pas encore vu, & que je n'oſe preſque raconter.

Le Prince avoit apporté d'Eſpagne un goût fort original. C'étoit, à l'imitation de ce qu'il avoit fait plus d'une fois avec la Marquiſe Sancta Maria, de ſe mettre nud, & de ſouper ainſi en partie. Il appelloit cela du même nom, qu'autrefois le ſouper des Déeſſes. Quand il en parla, une répugnance dont je n'étois pas le maître, me fit féliciter de ma fievre, croyant qu'elle me garantiroit. Point du tout. Le Prince peut-être n'eût pas inſiſté; mais le maudit Abbé, qui ſe piquoit de m'aimer, voulut que je fuſſe de la partie, & leva toutes les difficultés. Il dit, lorſque le Prince même alléguoit le danger, qu'il répondoit de tout. De l'expoſer à l'air, ajouta-t-il, non, je l'aime trop; mais je lui ferai faire un pourpoint couleur de chair, ſi naturel & ſi bien pris, que vous-même, Monſeigneur, en ſerez charmé. Fort bien,

répondit le Prince, mais qu'en feras-tu? Ce que j'en ferai, repliqua-t-il, un Faune s'il plaît à Dieu.

Plus piqué de l'expédient qu'il avoit trouvé que de sa métamorphose, je répétai après lui : Oui un Faune, mais à condition que vous ferez le Satyre. Te voilà pris, s'écria le Prince, & ce que tu n'as jamais voulu faire pour moi, tu le feras pour le Chevalier, ou je ne permets pas qu'il s'expose. Hé bien, Monseigneur, sa vengeance vous en donnera le plaisir. Je vois qu'il seroit trop aise de n'être pas Faune, mais il le sera, dussai-je moi-même être Diable.

Le plaisir que le Prince trouvoit dans ces sortes de parties, & celui qu'il se promettoit en particulier de voir sa nouvelle Concubine en Déesse, & l'Abbé disoit-il dans son naturel, fit qu'il assigna cette belle fête au premier jour de chaleur. Il ordonna à l'Abbé de pourvoir à tout l'attirail dont chacun avoit besoin, & surtout à une pomme d'or; parce qu'il se proposoit de faire lui-même le Berger Pâris. Tout en effet l'y invitoit. L'Abbé & moi Demi-Dieux, ou plutôt Démons de Forêts; les trois Concubines pour représenter Junon, Minerve & Vénus; & le petit Robillard, déja malheu-

reusement initié dans ces mysteres, pour paroitre en Cupidon.

La fête ainsi conclue & arrêtée, l'Abbé se rendit dès le même jour à Paris. Le lendemain il m'arriva compagnie ; le Chevalier, ma petite Pouffette qui l'avoit persécuté pour l'amener, & la Maitresse de Briquenai, celle qu'il devoit mener en campagne, & qu'il avoit néanmoins laissée. Comme te voilà fait, me dit ma Pouffette les larmes aux yeux ; mais encore, Dieu soit loué, puisque je te revois. Que viens-tu faire, lui répondis-je ? C'est ici à présent bien pis que chez Briquenai. Crois-tu donc, repliqua-t-elle, que c'est toujours l'homme que je cherche ? Non, non, continua-t-elle, redresse-toi là-dessus, c'est tout ce que je veux. Bien t'en prend, repartis-je, car c'est aussi tout ce que je puis, excepté de vous donner à tous trois bien à dîner, & vous tenir sobrement compagnie.

Du Château je les menai à notre cabaret ordinaire. Là ma Pouffette se plaignit amerement de ce que je ne lui avois pas fait savoir que je fusse malade, ni que je partisse pour la campagne. C'est apparemment, me dit-elle, le ressentiment du Prince à l'égard de ma fanatique tante qui est retombée aussi

ſur moi ? Ne voulant ou ne ſachant que répondre, je fis ſemblant de ne pas entendre, & briſai en demandant à la Maitreſſe de Briquenai, pourquoi elle ne l'avoit pas ſuivi, le Chevalier m'en ayant déja depuis longtems fait les adieux ? Je n'ignorois pas ce qui s'étoit paſſé, mais j'étois bien aiſe de la faire jaſer. Bon, me répondit-elle, demandez à Monſieur & à Mademoiſelle. Il n'en eſt pas néceſſaire; mais ſans s'en embaraſſer, elle ajouta que Briquenai leur donnant à ſouper la veille de ſon départ, il avoit fait apporter un vieil habit de livrée de ſon laquais, & que c'étoit-là l'uniforme qu'il avoit voulu lui donner. Que dites-vous de cela, termina-t-elle ? Je ne l'aurois jamais cru répondis-je, mais c'eſt apparemment une ſuite des griefs que vous lui aviez donnés. Non, non, repliqua-t-elle, vingt fois depuis il m'avoit juré en être bien guéri. C'eſt donc, repris-je, qu'il étoit las de le faire, & que ne voulant pas tout-à-fait vous manquer de parole, il a uſé de ſtratagême pour ſe débaraſſer. Dites plutôt, s'écria-t-elle, que ce n'eſt qu'une fourbe, un parjure, un démon depuis les pieds juſqu'à la tête.

Je fis ce que le Chevalier & ma Pouſſette avoient déja fait plus d'une fois. Je l'appai-

ſai, la conſolai, & lui promis ma protection, juſqu'à ce qu'elle eut trouvé chaland. Pouſſette lui réitéra ſurtout de garder le décorum, de ne pas ſe venger à tout venant, ni faire métier & marchandiſe de ſes talens. Le Ciel, ajouta-t-elle, en nous donnant un certain cœur, nous fait ſouvent un bien mauvais préſent. D'abord on nous trompe; puis venge, venge; nous pouſſons ſi loin la vengeance, que nous en devenons la victime. Quel triſte ſort alors que le nôtre! On ne nous recherche plus qu'avec mépris, on ne nous poſſede qu'avec crainte, & ſur le champ ſuit le dégoût.

Que ma Pouſſette eût de l'eſprít & du bon ſens; il eſt ſur; & ce que je viens de dire le prouve. Mais qu'avec cela elle fut tombée dans le cas même où elle étoit, cela me ſurprit, & je ne pus m'empêcher de lui en demander la raiſon. Hélas! me répondit-elle, le ſort des femmes en général eſt bien triſte. S'il en meurt une ſage, je crois même que c'eſt en combattant. Mais un ſurcroit de malheur, continua-t-elle, c'eſt qu'elles n'ont pas ſeulement à ſe donner de garde d'elles-mêmes, mais de tous les hommes, qui comme autant des Prothées, prennent

toute ſorte de formes, pour les ſéduire, & ſans raiſon les laiſſent-là. Tu ne ſeras pas du nombre j'eſpere, finit-elle en m'embraſſant; parle, & raſſure-moi. Par malheur j'étois dans le froid de ma fievre, & toute la réponſe qu'elle eut, fut que j'y verrois. Tu y verras, s'écria-t-elle : hé bien, je te jure que tu ſeras le dernier. En effet, bientôt elle me le prouva, & en véritable Madelaine elle ſe retira aux Madelonnettes.

Cependant mon friſſon s'augmentant, le Chevalier me donna le bras, & prenant froidement congé, je gagnai avec lui le Château & mon appartement. Adieu, lui dis-je, retourne à tes femelles, & à moi le plutôt que tu pourras. Bien différent de ce que je ſentois pour Pouſſette, je ne ſouffrois qu'à regret de le voir aller. Cela prouve combien les liens de l'amitié ſont au-deſſus de ceux de l'amour : je ne dirai pas ſeulement d'un amour comme celui-ci, mais de tout autre qui n'a pas pour baſe ce qui pourroit indépendamment faire naître l'eſtime ou l'amitié.

Avant que je fuſſe quitte de cet accès, l'Abbé étoit déja de retour de Paris. Il avoit apporté avec lui une partie des agrès

que le Prince lui avoit ordonnés. Le reste devoit venir, & surtout un homme pour coller sur moi une autre peau que la mienne. Le tout arriva. On m'envoya l'homme, qui après m'avoir mesuré de pied en cap, me tailla un habit à la Houzarde. C'étoit tout peau de chien bien colorée, mais que je fis doubler de fine toile pour la propreté ; car de la couleur, dans le fond je m'en inquiétois le moins. L'habit étant fait, je le vétis. Rien au monde n'alloit mieux. Le Prince vint le voir ; & comme l'Abbé l'avoit prédit, il en fut charmé.

Tout étant prêt, on n'attendoit plus que le chaud. Je souhaitois réellement de ne le voir jamais. Cependant il arriva, & sans raisonner il fallut entrer dans l'appartement destiné au mistere. C'étoit une grande sale bien boisée, que le valet de chambre ou ame damnée de l'Abbé avoit préparée & illuminée. Là chacun se deshabilla, & se prêta réciproquement la main pour donner & recevoir les attributs des Divinités. Cela fait, on ne fit plus que s'admirer jusqu'au souper. Peut-être se figureroit-on quelque chose d'admirable, si l'on pouvoit faire abstraction de ce qu'il y a de détestable, ou si la fievre eût

obligé tous les acteurs à ſe corriger comme moi. La même pudeur qui ſouffriroit à lire certaines remarques, m'empêcha alors de les faire, & me diſpenſe par cela même d'en parler.

L'heure du ſouper étant venue, Satyre & Faune dreſſerent la table; mais comme l'un n'étoit pas moins foible que l'autre & mal adroit, la fiere Junon & la ſage Minerve furent obligées de prêter leurs divines mains. Cupidon même, je veux dire Robillard, laiſſa dans un coin Pâris avec Vénus ſa mere, & mettant bas fleches & carquois accourut à notre ſecours. La table préparée, Pâris s'y plaça avec les trois Déeſſes. Satyre eut même l'effronterie de s'y mettre, tandis que Cupidon & moi ſervions le nectar & l'ambroiſie.

L'un & l'autre alloient le prendre dans un tour. Le valet de chambre dont j'ai parlé les ſervoit en dehors, & tournant nous les recevions en dedans, & les portions aux Divinités attablées. Tout ayant été pris & ſervi, nous nous attablâmes nous-mêmes, & fimes chorus divin. Après avoir bu à tous les Dieux & Demi-Dieux, on ſe leva, & c'eſt alors que commença le jugement de Pâris,

La Déesse de Cythere reçut la pomme, comme autrefois. Junon n'en pensoit peut-être pas moins que celle de l'ancien tems, mais elle fut aussi sage que Pallas; & sans bruit ni vacarme les portes s'ouvrirent, & l'assemblée se rompit. Ce ne fut pourtant qu'après nous être dégradés, & de Dieux que nous étions, nous être rendus plus viles créatures encore qu'auparavant.

Abandonnant tout au valet de chambre, nous ne songeames qu'à suivre le défunt Pâris & sa Vénus. Lorsqu'ils furent parvenus où ils devoient être, nous les laissâmes se féliciter du jugement rendu, & chacun se conduisant soi-même, nous allâmes achever de nous reconnoître dans nos lits. Robillard depuis qu'on l'avoit envoyé me tenir compagnie, couchoit dans ma chambre. Que penses-tu, lui demandai-je quand je fus seul avec lui, de cette auguste & magnifique cérémonie? Ce que j'en pense, répondit-il? c'est à moi de te faire cette question: tu es le plus âgé, le plus sage; & quoique j'aye l'expérience d'une partie à peu près semblable, depuis environ le tems que tu entras, je n'ai peut-être pas tant réfléchi que je fais avec toi dans ce moment. Quoi, repris je,

la pudeur ne t'a pas fait souffrir & alors & à présent ? Assurément. Hé bien que t'a-t'elle dit ? Que cela est fou & extravagant ? Oui, & à moi aussi. Cependant ajoutai-je, je veux garder précieusement mon habit ; & comme je me doute que je n'en serai pas quite pour cette fois, j'espere d'être toujours assez malade pour ne paroitre jamais autrement.

Ma conjecture ne se vérifia que trop. Le Prince dans le besoin faisoit une nouveauté de ces renouvellemens, & celui-ci en fut une pour lui deux & trois fois par semaine dans le cours du mois. Le lendemain de cette premiere cérémonie, il me demanda comment j'avois trouvé l'Abbé. Il étoit parlant, Monseigneur, répondis-je à tout hazard ; en effet je ne l'avois gueres remarqué. Le Prince, mais par une impression je crois bien différente, ne l'avoit pas mieux remarqué. Il m'est échappé, avoua-t-il, & pour juger de sa figure Satyrique il faut que je la revoie. Je me serois volontiers repenti de ce que j'avois hazardé, si j'avois pû croire que cela contribuât de quelque chose à la répétition de cette partie ; mais je connoissois trop le terrein pour n'être pas persuadé qu'indépendamment de ce que j'a-

vois dit, nous la recommencerions bientôt. Peut-être eût ce été dès ce même jour, si l'accès que j'attendois, & qui même me surprit, n'eût été un obstacle.

Aussi-tôt que le Prince me jugea en état, il m'envoya l'Abbé pour m'ordonner, & à Robillard, de nous tenir prêts. Mon petit camarade, à qui j'avois marqué un certain dégoût pour cette obscénité, en avoit déja pris un réel. Vas-y toi, me dit-il; pour moi je reste, & ne me livre plus à cette prostitution. Il n'est plus tems mon ami, lui dis-je; ou il faut vous deshabiller pour aller planter des choux, ou vous mettre en Cupidon. Je n'espere pas même que vous puissiez jamais avoir mon privilége, ni vous cacher sous une autre peau. Ainsi c'est à vous de voir; mais si vous m'en croyez, vous irez votre train jusqu'à ce que vous vous soyez tout-à-fait consulté. Il m'en crut pour cette fois, & dans la suite, ses parens qui lui conseillerent de prendre patience. Pour moi, toujours à l'abri de mes peaux de chien, je fis comme lui, mais pourtant avec cette répugnance qui prépare des regrets.

Nous étant soumis à l'avertissement de

l'Abbé, nous nous rendimes à l'heure & au lieu marqué. Tout ſe prépara comme la premiere fois, ſe maintint, & finit de même, à l'exception de la pomme qui avoit été donnée une fois pour toutes, & du Satyre que Pâris conſidéra aux dépens de ſa Vénus. Ceux qui ont connu ou ſeulement vu l'Abbé, peuvent aiſément ſe figurer à quel point il reſſembloit aux Satyres qu'on nous repréſente. Auſſi le Prince ne pouvant ſe laſſer de le conſidérer & de rire, lui répéta pluſieurs fois que c'étoit un Satyre tout craché, & qu'il ne doutoit plus qu'autrefois il n'y en eût. L'Abbé eut beſoin de toute ſa retenue pour ne pas s'irriter. Peut-être même fut-ce pour ne la point pouſſer à bout, que le Prince ſe ſouvint qu'il avoit là un ſpectacle auſſi beau que celui ci étoit laid.

Dans cette ſeconde fête, il y eut néanmoins encore une particularité. C'eſt que prête à finir, Pâris voulut que je dédommageaſſe Junon, je remerciai. Prens donc Minerve, ajouta-t-il. Elle eſt trop ſage, repliquai-je. Ainſi, grace peut-être à la fievre, au lieu de ſuivre ou d'enmener l'une ou l'autre, je me retirai ſagement avec mon petit

Robillard. Le Prince répéta trop ſouvent cette partie pour ne s'en pas laſſer bientôt, ou plutôt de ſa Vénus même, qui au bout de quelques ſemaines ne pouvoit manquer d'être pour lui auſſi ancienne que la Vénus des Grecs. Tout l'ennuyant dehors & dedans, il tâcha de ſe diſtraire en allant & venant de St. Cloud à Paris. Le ſouper des Déeſſes fut donc pendu au croc, & deux ou trois voyages la ſemaine en prirent la place.

Ceci m'agréoit beaucoup. On me laiſſoit toujours mon petit Robillard, & pour nous deux tous les Maîtres que nous avions coutume d'avoir. Juſques-là je n'avois gueres eu le tems d'en profiter. Je tâchai de le faire, & excepté mon ami le Chevalier, je me me mis ſur le pied de ne recevoir perſonne. Il venoit le plus ſouvent qu'il pouvoit, & loin de nous déranger dans nos occupations, ils les partageoit avec nous. Tu m'étonnes, me diſoit il quelquefois; il ſemble que tu ayes déja renoncé au monde. Que ne diſoit-il vrai! Mais cet heureux calme n'étoit pas de moi. Il venoit d'un mal périodique, qui chaque fois me mettoit à bas, & ne me laiſſoit en effet que du dégoût pour la vie. Si j'euſſe eu alors le bonheur de

donner quelque étendue à mes réflexions ; elles m'eussent sans doute retiré du précipice : mais j'étois dans le cas de tous les jeunes gens, de n'être sensible qu'à mon mal, sans songer au bien que la Providence les met à même d'en pouvoir tirer.

Ce fut dans ce tems-là, & un jour même de grand accès, que je reçus la nouvelle de la mort de mon cher oncle. Mon laquais qui connoissoit le sien, vint me dire qu'il étoit là, qu'il demandoit à me parler, & qu'il avoit un paquet à me remettre. Quoi, dis-je, la Tulipe, c'étoit le nom de ce valet, est ici ? Oui, Monsieur. Et son Maître, ajoutai-je ? Son Maître, repliqua mon laquais, je ne sçai. Ah ! m'écriai-je, l'Oracle est rempli, fais-le entrer. Te voilà la Tulippe, repris-je en le voyant ; qu'as-tu fait de ton Maître ? Hélas ! Monsieur, me répondit-il, si mon air ne vous le dit pas, ce paquet vous l'apprendra. Je le sçai déjà, repliquai-je, il est où je voudrois être. Ayant pris le paquet, je le baisai néanmoins, plein d'amertume & de douleur. Mais je me consolai presque sur le champ, en criant : Que vous êtes heureux mon cher oncle ! & que ne suis-je comme vous délivré de tous maux !

C'eſt un bien que vous preſſentiez, plutôt qu'un mal ; car cette vie n'eſt abſolument que miſere. Il ne manquoit à ma réflexion que de partir d'un cœur moins pénétré d'un mal phyſique que moral : mais plus dur que la roche, j'étois deſtiné à être martyr de la mauvaiſe cauſe, avant que de penſer à la bonne.

M'étant aſſis ſur mon lit, & ayant ouvert le paquet que la Tulippe venoit de me remettre, j'y trouvai cinq ou ſix lettres de mes parens ou amis ; & entre autres une de mon pere, pleine de condoléances ſur la mort de mon cher oncle ſon beau-frere. J'appris, & la Tulippe me le confirma, qu'il avoit été tué en détachement, & que ſon corps dégagé des morts, avoit été porté à un village près de Valenciennes, où il avoit été enterré. C'eſt par tes ſoins ſans doute, dis-je à la Tulippe, que cela s'eſt fait ? Oui, Monſieur, c'eſt bien le moins que je duſſe à la mémoire d'un ſi bon Maître. Mais ce n'a pas été ſans peine, ni riſque même de la vie.

La Trompe, continua-t-il, ce ſcélérat de camarade que me donna mon défunt Maître en partant d'ici pour la campagne, vouloit-

le dépouiller, prendre ce qu'il avoit, & le laiſſer-là. Je m'y ſuis oppoſé. Nous en ſommes venus aux mains, & le piſtolet au poing je lui ai brulé la cervelle. Moi ſeul enſuite j'ai pris mon Maître, ſon cheval étoit au diable : mais outre celui de la Trompe & le mien j'en avois un de main, ſur lequel j'ai lié & garotté ſon cadavre, & le portant au village le plus proche, je l'ai fait enterrer noblement. L'argent que je lui ai trouvé m'a ſervi à cela. Le reſte avec ſes équipages, je l'ai apporté à Monſieur votre Pere. Il m'a bien récompenſé; & comme malgré lui je ſuis venu ici chercher un autre Maître, il m'a chargé du paquet que je viens de vous remettre.

La Tulippe prenoit un ſingulier plaiſir à me faire ce détail. Son zèle & ſa fidélité me charmerent, je le grondai de ce qu'il n'étoit pas reſté tranquilement chez mon pere. Il me répondit qu'étant accoutumé à une certaine fatigue, il n'avoit pu ſe réſoudre à faire le faineant; que pourtant il ne vouloit plus ſervir d'Officier, parce qu'entre mille il ne trouveroit pas un Maître comme celui qu'il venoit de perdre; mais qu'il me prioit de le recommander à quelque jeune homme

homme qui pût le tenir en mouvement. Je le lui promis, & lui offris même de le faire entrer au service du Prince. Pour cela Monsieur, me dit-il, je vous remercie, valet petit-maître n'a jamais été mon fait. Un coup de peigne tous les matins, un coup de rasoir tous les quinze jours, cela m'accommode. D'ailleurs point tant de supérieurs, je n'aime à répondre qu'à un seul. Tu as peut-être cru, lui répondis-je, que je voulois te faire entrer valet de pied; non, mais chasseur, & à tous égards c'est ton affaire.

Chasseur, Monsieur! repliqua-t-il, encore pis. Je n'aurois pas eu besoin alors de quitter la maison de Monsieur votre Pere. Il me l'a proposé; mais je ne sçai chasser qu'au plat, & encore j'aime mieux ma pipe. Quoi, repris-je, toi qui tires si juste, tu n'as voulu ni ne veux être chasseur? Non Monsieur, je tire bien il est vrai, mais à deux doigts du crane, comme avec mon coquin de la Trompe; l'épaisseur d'un cheveu de plus, j'y perds mon latin. Hé bien, lui dis-je, commençant à me lasser, je verrai à te satisfaire. En attendant voilà deux quis, & va t'en boire à ma santé. De la

ſanté, Monſieur, repliqua-t-il encore, je vous en ſouhaite autant qu'à moi-même ; mais pour de l'argent, je vous remercie. Mon cher Maître, d'heureuſe mémoire, me devoit, ſelon mon compte, une piſtole ſur ſix années de ſervice. Au lieu de cela, Monſieur votre Pere m'en a donné dix : jugez, Monſieur, ſi j'ai de quoi boire. Fort bien, mais va ; ſi la ſoif te preſſe, tu viendras me retrouver.

J'étois ſeul quand ce valet me fut annoncé, c'eſt pourquoi je le fis jaſer aſſez longtems. Robillard, qui étoit allé faire un tour rentra, & déja prévenu par mon laquais, il ſe mit à me conſoler. Le Chevalier arrivant preſque ſur ces entrefaites, ce fut bien autre choſe. Il ſçavoit la douleur que j'avois marquée au départ de mon oncle, combien je l'aimois, & l'allarme que m'avoit donné le ſeul preſſentiment de ſa mort. Quoique lui-même l'aimât, il oublia en quelque ſorte la part qu'il prenoit à cette perte, pour n'en prendre qu'à la douleur qu'il me ſuppoſoit. Après un long & pathétique diſcours, plus capable d'augmenter ma douleur telle qu'elle étoit, que de la calmer, il fut fort ſurpris de m'entendre dire que j'étois déja tout con-

ſolé, & que j'enviois le ſort des morts plus que celui des vivans. Il ſoutint merveilleuſement cette idée, & moraliſant là-deſſus, nous dîmes, lui par complaiſance, & moi par dégoût de la vie, tout ce que des gens régénérés pourroient s'imaginer.

J'achevai de lire mes lettres à ces deux tendres amis. Mon pere & mes ſœurs ſachant que j'étois malade, m'invitoient à venir prendre l'air natal. J'irai, dis-je au Chevalier; mais prépare-toi, car je t'emmene. Il conſentit, quoiqu'il ne sût encore s'il le pourroit, ni moi non plus. Pour toi, ajoutai-je à Robillard, il faut que tu reſtes. Quand le Prince ſeroit aſſez bon pour vouloir ſe paſſer de deux Pages à la fois, tes parens gronderoient. D'ailleurs nous ſerons bien aiſes d'avoir des nouvelles de la Cour, & tu ſeras notre correſpondant. Ceci ne ſentoit gueres alors que le château; mais pourtant, quelque tems après le Médecin me le conſeillant, le Prince m'offrit lui-même un congé, que j'acceptai.

Vers le ſoir ma fiévre étant ſur le déclin, & nous preſque les maîtres du château, nous fûmes dans l'appartement du Prince, nous promener. Je ne ſçavois trop ſi le

Prince reviendroit, mais à tout hazard j'invitai le Chevalier à ſouper. Tu ſçais, lui dis-je, que nous avons des Déeſſes. Deux ſont ici comme ſous ma protection, & nous ſouperons avec elles. Songe pourtant que ſi Pâris & Vénus reviennent, tu ne ſouperas qu'avec moi. Fort bien, dit-il, j'accepte le pis-aller. Deux heures après, nos Déeſſes qui étoient allées prendre le frais, arriverent. N'attendant plus le Prince, nous nous mîmes à table. J'en fis les honneurs; mais le Chevalier & Robillard, chacun avec ſa Déeſſe, en eurent tout le plaiſir. Junon ſe ſeroit volontiers vengée ſur le Chevalier, de la pomme qui lui avoit paſſé devant le bec. Cependant il n'en fut rien; & ſoit miſantropie ou raiſon, je mis le holà; c'eſt-à-dire, qu'à ma repréſentation, mon ami reſpecta l'abſence de mon Maître, & qu'il refuſa ce que lui-même peut-être lui auroit offert & permis, s'il avoit été préſent.

Pour qu'il n'y eût rien à dire, le Chevalier voulut de lui-même coucher dans ma chambre avec Robillard. Je lui en ſus bon gré. Ce que j'avois déja fait, étoit aſſez hardi. J'avois des jaloux, & pour peu que les choſes euſſent été plus loin, je n'en au-

rois peut-être pas été bon marchand. Pour obvier même à tout ce que l'on pourroit dire de la liberté que j'avois pris d'arrêter le Chevalier à souper, & le divertir avec les amusemens du Prince, je résolus de le dire à l'Abbé & au Prince même. En effet, je retins le Chevalier jusqu'à ce qu'il arriva. Je le priai de se trouver à son passage, pour qu'il le remarquât, & que m'en parlant, je lui avouasse naturellement ce qui s'étoit passé. Tout me succéda. Le Prince arrivant, le Chevalier se présenta à sa rencontre. Il lui fit même quelques questions, & répondant pour lui, j'ajoutai ce que j'avois projetté. Il en rit, & je n'en entendis jamais plus parler.

Le Chevalier me quittant dans ce moment, je suivis le Prince dans son appartement. S'informant avec bonté de ma santé, je lui dis que j'avois eu un accès terrible, & que pour comble j'avois reçu enfin la confirmation du triste pressentiment de mon cher oncle. Quoi, me dit-il avec étonnement, il est mort ! Oui, Monseigneur, & dans le fond je crois qu'il est heureux. Heureux ou malheureux, tu m'étonnes. Qui t'a donné cette nouvelle ? Mon pere, & le valet même de mon oncle, qui en est le por-

teur. Là-deſſus je fis preſque au Prince le même récit que m'avoit fait la Tulippe. De tout le ſoir il ne put s'en remettre, & ſe couchant il me dit encore, qu'il y avoit là-dedans quelque choſe de ſi particulier, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en être frappé. Le Prince curieux de la Nature, & de tous ſes ſecrets, je ne doute pas qu'il ne trouvât dans cet événement de quoi exercer ſon génie, & le porter peut-être à bien des réflexions.

Ce qui me porte à le croire, c'eſt que le lendemain à ſon lever, il ſe plaignit d'avoir paſſé une mauvaiſe nuit, de s'être livré à mille penſées, & qu'il s'écria, comme un homme qui ſortiroit, moins du ſommeil que d'une profonde méditation : Ah! que l'eſprit de l'homme eſt borné par tout! Soit que cette réflexion, ou celles qui l'avoient fait naître l'indiſpoſaſſent, ſoit qu'ennuyé déja, il ſentît encore mieux qu'il n'y avoit rien-là de propre à le diſtraire, il étoit inquiet & fâcheux. L'Abbé n'aimoit pas cette ſorte d'indiſpoſition. Toujours elle menaçoit de quelques attaques. En effet le Prince s'adreſſa bientôt à lui, & demanda ſi donc il paſſeroit toute la campagne avec les trois

ſeules pieces de gibier qu'il avoit. Que faire, Monſeigneur, répondit l'Abbé? Belle raiſon, repliqua le Prince, il faut te remuer. Me remuer, reprit l'Abbé! Je crois de par tous les diables que je me remue bien aſſez. Soit dit à vous ſeulement, Monſeigneur; Mais je ſuis pire cent fois que tous les Mercures.

Là, là, lui dit le Prince, ne te fâche pas; c'eſt déja trop que je le ſois. Songe ſeulement, s'il n'y auroit pas moyen d'y remédier. Tu ſçais que j'ai le malheur de ne pouvoir tenir contre l'ennui. Je le ſçai Monſeigneur, répondit l'Abbé; mais ce malheur vous arrive ſi ſouvent, & le mal va ſi fort en augmentant, que faute de remedes je crains à la fin d'être obligé de vous laiſſer mourir. Oh! repliqua le Prince, que ce ne ſoit pas au moins cet été. Tiens, afin que tu n'ayes à ſonger qu'à moi, je t'abandonne deux de mes Déeſſes, & ne retiens que ma Vénus. Avec celle-ci, & une autre dont tu me pourvoiras, je te tiens quitte pour tout le tems que je demeure ici. Deux pour toi, deux pour moi, ajouta le Prince, vois ſi cela n'eſt pas bien honnête. Rien de plus, repartit l'Abbé. Deux Déeſſes dont vous ne

ſçavez que faire, pour une que je ne ſçai où prendre. J'admire, Monſeigneur, ce généreux marché. Cependant je l'accepterois, ſi de mille à peu près ſemblables vous en aviez jamais tenu un ſeul.

Le Prince proteſta ſi bien qu'il tiendroit celui-ci, que l'Abbé lui promit tout ce qu'il pourroit. Cette Veuve, lui dit le Prince, dont tu me parles encore tous les jours, eſt-elle donc abſolument inflexible ? Elle m'irrite, cette femme, retourne à tes offres, vois un peu ſi tu ne la trouverois pas plus favorable. Cela ſe pourroit quelquefois; mais ſi cela n'eſt pas, je te donne carte blanche : tu ſçais qu'il n'y en a gueres qui à force d'en dire, ne ſe rendent. Ma foi, Monſeigneur, repartit l'Abbé, je doute de celle-ci. N'importe, je ferai ce que vous voudrez; mais pourtant je crois avant que d'aller plus loin, qu'il ſeroit à propos que vous la viſſiez, & que vous jugeaſſiez vous-même des offres que j'ai faites, & ſurtout de celles que je pourrai faire.

L'Abbé n'eut pas de peine à faire goûter cette propoſition. Le Prince l'accepta, mais il voulut que je fuſſe de la partie. C'étoit le jour de mon accès. Il me dit qu'il atten-

droit jufqu'au lendemain, & que partant le foir il iroit coucher au Palais Royal, où nous prendrions nos mefures pour le jour fuivant. Ce délai étoit long pour un Prince auffi impatient. Tout flatteur qu'il pouvoit être pour moi, j'aurois bien voulu qu'il en eût été autrement : cependant, pour répondre à cette violence, je m'en fis à tous égards ; c'eft-à-dire, qu'outre la répugnance que j'avois à me prêter à de pareils projets, & que ma maladie augmentoit, je fus obligé de partir prefqu'encore dans ma crife, & fans avoir le moindre tems pour me remettre. Il eft vrai que le Prince me dédommageoit par toute forte d'attentions. Il voulut que je fuffe à côté de lui dans fon caroffe, fit lever les glaces, & fouetter fi doucement que je n'aurois gueres pu être plus tranquille dans mon lit même.

Arrivé au Palais Royal, le Prince n'y voulut être pour perfonne. Il ordonna de renvoyer tous ceux qui viendroient, & fe renferma avec le feul Abbé & moi. Dès-lors, & le lendemain même jufqu'à l'heure que nous nous rendîmes chez la Veuve, il ne fut queftion que d'elle. L'Abbé réitera qu'il defefpéroit de la vaincre. Il eft vrai

que toutes les offres qu'il avoit faites, étoient en ſon nom. C'eſt ainſi qu'il en uſoit toujours; parce qu'un marché fait avec lui, ne pouvoit que ſe conclure agréablement avec le Prince. Son nom ne s'employoit qu'à l'extrémité. On délibéra de le faire dans cette occaſion, mais la négative l'emporta. La raiſon, c'eſt que l'Abbé prétendoit qu'au rebours de toutes les Veuves, celle-ci chériſſoit tellement la mémoire de ſon défunt mari, qu'une infidélité de cette volée l'effrayeroit plus que jamais. De filer le parfait amour, ajouta-t-il, il eſt sûr que cela nous renverroit aux Calendes Grecques. Tout ce qu'il y a à faire, c'eſt de voir, d'offrir; & ſi rien ne fait, je ſçai un moyen qui peut-être réuſſira.

L'heure approchant, le Prince s'ajuſta; moi de même; pour l'Abbé, il l'étoit déja. Comme nous n'allions que pous ſatisfaire nos yeux, nous réſolumes, pour effaroucher encore moins la Veuve, de ne tomber dans ſa boutique qu'après être entrés dans quelques autres. Suivant ce projet, nous entrâmes devant & à côté de chez elle. Enfin, faiſant ſemblant de ne pas trouver ce que nous cherchions, nous abordâmes où nous

voulions être. Nous affectâmes même auparavant de passer, mais l'Abbé nous cria : Ici Messieurs, ici, vous y trouverez peut-être votre affaire.

Malgré ce mystere, nous pûmes aisément remarquer que cette vertueuse Veuve s'effarouchoit de voir l'Abbé. Une noble rougeur lui montant tout à coup au visage, on ne pouvoit, j'ose le dire, résister à son éclat. Il falloit baisser les yeux, surtout saisis du respect que son air de vertu inspiroit. Voici Madame, dit l'Abbé, des Messieurs qui cherchent par tout de belles vestes brodées, vous en êtes pourvue, je le sçai, n'auriez-vous pas de quoi les satisfaire ? Non, Monsieur, répondit-elle, sans doute, pour congédier l'Abbé, dont la vue seule l'offensoit. Mais Madame, repliqua-t-il, il me semble pourtant vous en avoir vu autrefois déployer & vendre. Cela se peut, Monsieur, mais je n'en ai plus.

Le Prince déja trop épris pour lever le pied à cette réponse, s'attacha aux marchandises qu'il voyoit, en demanda le prix, & prolongea le tems à en choisir de toutes les sortes. L'Abbé ayant remarqué qu'il peinoit la Veuve, prétexta d'aller en atten-

dant voir ailleurs pour des veſtes, & que dès qu'il auroit trouvé ce qu'il jugeoit devoir nous accommoder, il viendroit nous reprendre. La Veuve en effet parut beaucoup plus tranquille après ſon départ. Le Prince ne la queſtionna pas ſeulement ſur ſes marchandiſes, mais ſur diverſes choſes où il ne lui trouva pas moins d'eſprit que de beauté. Quoique l'Abbé démeurât aſſez longtems, il revint néanmoins encore trop tôt. Mais il le falloit, autrement la chaſte Veuve n'auroit ſçu ce que cela vouloit dire, & peut-être auroit-elle pris quelque ombrage. Allons, Meſſieurs, nous dit l'Abbé en entrant, j'ai trouvé votre affaire, mais c'eſt à l'autre bout du Palais. Ce qu'il diſoit étoit à deux fins ; l'une pour juſtifier le tems qu'il avoit demeuré ; l'autre pour nous mettre ſi bien hors de la vue de notre charmante Veuve, que nous n'euſſions beſoin d'entrer nulle part.

On pouvoit aiſément voir que ce n'étoit qu'avec violence que le Prince s'arrachoit de ce lieu. Cependant nos petites emplettes empaquetées, il falut payer & partir. La Veuve s'offrit poliment à les faire porter où nous ſouhaiterions. L'Abbé prit la parole,

& dit que cela n'étoit pas néceſſaire, que lui-même porteroit bien le paquet juſques chez le Marchand où nous allions, & que là on joindroit le tout enſemble, pour le faire mettre ſeulement dans notre caroſſe. Cependant je m'en chargeai au lieu de lui, & prenant congé avec de grandes révérences, nous ſortimes.

On peut dire que c'eſt quelque choſe d'admirable, que les égards que la vertu s'attire de ceux-mêmes qui en ont le moins. Cette ſeule prérogative marque aſſez ſon prix. Peut-être n'en jouït-elle jamais mieux que dans cette Veuve. Non ſeulement l'Abbé & moi lui rendîmes nos hommages, mais le Prince lui manifeſta les ſiens d'une maniere qu'il n'eut certainement pas faite avec la premiere Dame de la Cour, qui n'auroit pas eu le même air de vertu. Le malheur, c'eſt que malgré le reſpect que la Vertu inſpire, elle n'eſt point à l'abri des embuches. Souvent même elle donne lieu à ce qu'il y a de plus noir, je vais à regret en donner un exemple.

Ayant regagné droit notre caroſſe, le Prince, dès que nous y fûmes, tomba ſur l'éloge de la Veuve. Que de charmes, nous

dit-il ! & ſurtout quel air de vertu ! Remarquons que ſi l'air ſeul de la vertu eſt mis au nombre des plus grands charmes, quelle ne doit pas être la vertu même ! C'eſt malheureuſement de quoi l'on s'embarraſſe le moins; ou ſi quelquefois on s'en inquiete, c'eſt tout au plus pour en prendre l'air, & par-là ſe rendre encore plus déteſtable. L'Abbé répondit au Prince : Fort bien, Monſeigneur; mais cet air qui vous charme tant, & qui ne vous trompe point, n'abrége pas nos affaires. Ne croyez-vous pas qu'un peu moins de vertu ſeroit encore plus aimable ? Sans doute, repliqua le Prince, autant que la facilité peut l'être ; mais une difficulté comme celle-là a bien d'autres attraits. Premierement, c'eſt un plaiſir que de la lever ; & quand on en vient à bout, trouve-moi quelque choſe de comparable. Pour moi, continua le Prince, je ſuis ſi perſuadé que rien n'en approche, que je te prie de faire pour celle-ci, ce que tu n'as fait encore pour aucune autre. Ma foi, repliqua l'Abbé, je crois que votre Saint-Eſprit même n'auroit pas l'efficace de faire cette conquête. N'importe, tente juſques-là s'il le faut, le reſte ſera pour ta récompenſe.

Après le charme que le Prince avouoit lui-même qu'il trouvoit dans la vertu de cette femme, n'eſt-ce pas une choſe étonnante que l'ardeur qu'il marque pour le détruire ? Cette extravagance de vouloir, à quelque prix que ce ſoit, anéantir ce que l'on aime, n'étoit pas tant de ſon goût que du goût de bien d'autres. Combien de gens ſe font une délicateſſe de ſavourer cette vertu ? Ou tout n'eſt que chimere, ou ce ſont des monſtres hors de nature.

Rentré au Palais Royal, le Prince ne donna aucun relâche à l'Abbé. Il ne lui ordonna pas, mais il le ſupplia de retourner dès le même ſoir à la conquête de la Veuve. Fais comme tu voudras, ajouta-t-il, n'importe à quel prix; mais il faut que je l'aye. Il alla. Pendant ce tems-là le Prince paroiſſoit affollé. Je voulus me retirer. Non, dit-il, demeure, & parle-moi de cette femme. Qu'en dis-tu ? Que pourrois-je en dire, mon Prince, après le tranſport que vous marquez ? Cela ſuffit pour ne pas douter de ſes appas : mais pourtant ſi elle eſt telle que Monſieur l'Abbé le craint, moi-même, Monſeigneur, je crains pour vous les ſuites. En effet je l'avois ſouvent vu tranſporté de

l'aſpect de quelque nouveauté, mais jamais au point où il l'étoit.

Enfin l'Abbé revint. Quelle nouvelle, lui cria le Prince de ſi loin qu'il l'apperçut ? Le Royaume de France, Monſeigneur, n'ébranleroit pas cette femme. Conſolez-vous pourtant. Je vous ai parlé d'un moyen qui pourroit réuſſir, & j'ai plus que jamais lieu de l'eſperer. Sans ces dernieres paroles, je crois que le Prince ne ſe ſeroit plus poſſédé. Il s'étoit déja levé avec furie, & c'eſt ce qui avoit obligé l'Abbé à faire ſuccéder tout d'un coup l'eſpérance au déſeſpoir. Malgré cela il demeura comme en ſuſpens, juſqu'à ce que l'Abbé lui eût expliqué le moyen dont il le flattoit. Quel moyen, ô ciel ! La plume, en y penſant, me tombe preſque des mains.

L'Abbé commença par raconter la maniere dont la Veuve avoit rejetté ſes offres. Quoiqu'ils allaſſent à un point qui redreſſe l'injure faite aux femmes ſur l'article, elle n'avoit paru ſenſible qu'à l'affront que l'Abbé lui faiſoit de la croire toujours capable de ſe laiſſer ſéduire. Pour le coup, lui avoit-elle dit, je vous prie de ne jamais remettre le pied chez moi. Là-deſſus l'Abbé ajouta qu'il

qu'il lui avoit répondu : Non, Madame, je ne reparoîtrai jamais chez vous, du moins en petit collet : mais si le quittant vous voulez de moi avec tout ce que je vous offre, je suis votre époux quand il vous plaira. A ces mots, poursuivit l'Abbé, elle me parut toute ébranlée, & lorsque je lui assurai que rien ne m'engageoit que quelques Bénéfices que je résignerois, elle m'a remercié d'une marque d'amour aussi tendre ; & sans me rien promettre, elle m'a laissé tout espérer.

Le Prince au comble de la joie, pensa sauter au col de l'Abbé. Il sentoit bien son but. Pour moi, j'eus besoin qu'il s'expliquât un peu mieux. Il le fit, & malgré cela j'avois de la peine à comprendre tant de bassesse & tant de scélératesse. Depuis longtems, ajouta-t-il au Prince, je médite de réduire cette femme par voie conjugale. Cette idée ne m'est pas seulement venue pour vous, Monseigneur, mais pour moi qui aime cette Veuve avant vous, & peut-être plus que vous. Le tout dépend de s'en emparer. Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, je l'épouse ; & sans querelle ni dispute, du moins entre vous & moi, nous satisferons nos feux. Dès

qu'une fois je ſerai ſon Seigneur & Maître ; il faudra bien qu'elle obéiſſe, & la quitant de ſa vertu, qu'elle n'en marque qu'à vous ſervir. Peut-on rien de plus lâche & de plus ſcélérat ? Mais ce n'eſt pas tout : cet Abbé avoit déja une femme quelque part : ainſi il ne ſe préparoit pas ſeulement à ſe couvrir à tous égards d'infamie, mais du crime de bigamie, qui par lui-même friſe la hard.

Si le Cardinal du Bois, & l'encre qu'il a répandue ſur toute ſa vie, n'étoient généralement connus, j'aurois volontiers épargné la mienne ſur ce qui le regarde. Deux choſes m'y auroient obligé ; le dégoût de prêter ma plume à certains traits ; & la répugnance de publier la turpitude d'un homme qui ne m'auroit jamais fait de mal, ſi ſa funeſte amitié n'eût ſouvent ſervi à m'entraîner dans le vice. Mais outre que tout ce que je puis en dire ne ſauroit empirer l'odeur qu'il a laiſſée, c'eſt qu'il faudroit ſupprimer une grande partie de mes Mémoires, ſi je voulois le ménager ſcrupuleuſement. Je crois même que le mariage dont il s'agit, m'ayant donné lieu de parler d'un autre qu'il avoit déja contracté, le lecteur ne ſera pas fâché

que je lui en faſſe l'hiſtoire : mais pour cela il faut faire une petite digreſſion, & remonter aux premieres circonſtances de ſa vie.

L'Abbé ou Cardinal du Bois étoit de Brive la Gaillarde, né de parens honnêtes, & aſſez aiſés pour faire de lui un méchant Eccléſiaſtique, & d'un frere qu'il avoit, un Médecin qu'il appella dans la ſuite, & qui par une charge créée exprès, fut fait Surintendant des Ponts & Chauſſées. L'Abbé obligé de chercher fortune, quitta la maiſon paternelle, & en faveur de ſon caractere, paſſa pour précepteur chez M. de G***, Préſident au Parlement de Bordeaux. Là il donna bientôt des marques autentiques de ſes grandes diſpoſitions pour le Beau Sexe. Une femme de chambre, par malheur pour elle, ſe trouva de ſon goût. Il lui en conta, la perſuada, & à la fin lui dérangea le tempérament.

Le Préſident qui ne l'avoit pas pris pour cette belle œuvre, le congédia. La femme de chambre, qui s'étoit mêlée auſſi de ce qu'elle n'avoit que faire, eut le même ſort. Tous deux ſur le pavé, ils eurent le tems & la commodité de perfectionner leur ouvrage. Non ſeulement cela ; mais voulant

apparemment le légitimer, l'Abbé quitta ſon petit collet. Je ne ſçai ſi ce fut à meilleure intention que pour la Veuve : toujours il ſe maria avec la femme de chambre, & tous deux après chercherent condition. Elle jeune, jolie & bien dreſſée, trouva bientôt ſon fait. Pour lui, tout mauvais Eccléſiaſtique qu'il fût, c'étoit encore ſon mieux. Ne trouvant rien à faire, & ſa chere motié hors d'état de le ſoutenir, ils réſolurent enſemble qu'il reprendroit ſon premier métier, qu'elle le verroit comme frere, & s'employeroit pour lui retrouver ce qu'il avoit perdu.

L'Abbé, quoique rentré dans ſa ſphére, battit néanmoins très-longtems le pavé. C'eſt dans ce tems-là que pluſieurs perſonnes le virent, déchauſſé, moitié nud, & vrai rat d'Egliſe. A la fin Madame l'Abbeſſe ſa chere moitié, découvrit, je ne ſçai comment, qu'il manquoit un Lecteur dans la Maiſon d'Orléans. Quoique ce poſte fût ort au-deſſus de ce que pouvoit eſpérer ſon ch er mari, elle ne perdit point courage. A près je ne ſçai quels efforts, elle vit jour à l'eſpérance, & le ſuccès y répondant, elle fit u n dernier effort pour équiper ſon rrois

ſois cher. Il ſe préſenta, & moitié protection, moitié bonheur, il fut accepté.

Quoique peu ambitieux, & qu'il ne l'ait jamais été que par occaſion, la néceſſité où il s'étoit vu lui fit étudier le naturel de ſon Maître, & le flattant, chercher par-là à s'inſinuer dans ſes bonnes graces, & ſe mettre à l'abri des injures qu'il avoit ſouffertes. Je crois qu'il n'eut d'abord d'autre but. Rien ne lui fut plus facile que d'y parvenir. Il n'eut qu'à ſuivre ſon goût, & obſerver ſeulement qu'il ne ſe trahît; c'eſt-à-dire, que ceux qui prenoient intérêt à l'éducation du Prince, ne s'aperçuſſent qu'il fortifioit ſes penchans, & travailloit même à le pervertir dans ce qu'il avoit de bon. En peu de tems il s'empara ſi bien de la faveur & des graces de ſon Maître, qu'il n'eut plus rien à craindre à tous égards.

La fortune, comme on ſait, change ſouvent le cœur. L'Abbé dans la ſienne n'oublia pas ſeulement tout ce que ſa chere moitié avoit fait pour lui, mais il mépriſa ſes nœuds, & la quitta effrontément, la congédia ſans façon, comme il eût fait une concubine. Piquée d'une pareille conduite, elle ſongea moins à s'en venger qu'à le mépriſer

lui-même. C'eſt de quoi il s'embarraſſoit le moins. Tous deux ne chercherent donc qu'à ſe dédommager. Dans la ſuite pourtant, les actions venant à baiſſer chez la femme, elle voulut faire rentrer le mari dans le devoir ; mais avec une ſomme d'argent elle s'appaiſa, & le tint quitte pour jamais.

Peut-être ce ſcandale ſe ſeroit-il parfaitement oublié, ſi l'Abbé dans ſa fortune n'eût donné celui de vouloir être Archevêque & Cardinal. Je dis l'Abbé, mais c'eſt plutôt le Prince qu'on doit en accuſer. Tout puiſſant, il ſe plut à l'élevation de ſon favori. Pour peu qu'il eût paru ne pas y donner les mains, l'Abbé ſe fût moqué de tous ces titres pompeux : mais le Prince au contraire prétendoit qu'il en étoit plus digne que bien d'autres ; parce, diſoit-il, qu'on ne pouvoit du moins, avec tous les vices ordinaires aux gens d'Egliſe, lui reprocher l'hypocriſie. En effet, faute de cette Vertu Cardinale, il fut tellement jugé indigne des honneurs auxquels il fut promu, que Clément XI. creva, dit-on, de dépit, pour lui avoir vendu un Chapeau prix & ſomme d'un million que reçurent ſes neveux.

Il eſt à remarquer que le Pontiſe avoit

pourtant déja absous l'Abbé de mille défauts d'hypocrisie. Malheureusement son catalogue ne portoit pas les deux mariages dont il est ici question. Ils ne lui revinrent qu'après, & ce fut alors que le scrupule lui donna si fort la fievre, qu'il en mourut. Ce qu'il y a encore de remarquable, c'est que ce coup mortel lui fut charitablement porté par l'Archevêque de V.... & M. le Cardinal de P.... qui, disgraciés & par vengeance contre l'Abbé, informerent de ses actions conjugales, & en envoyerent les pieces autentiques à Rome. Sans parler du motif qui animoit ces Messieurs, je laisse à juger, puisque l'affaire étoit sans remede, s'il valoit la peine de faire mourir d'une si vilaine mort leur Pere & leur Bienfaiteur commun. Quelle charité ! mais c'est trop m'écarter, je reviens à ce où j'ai malheureusement eu part.

Le Prince ne connoissant d'autre loi que celle du plaisir, n'apprit pas seulement avec joie le projet de l'Abbé, mais il l'exhorta même à n'y mettre aucun délai. Demain, lui dit-il, je retourne à St. Cloud. Cependant fais vîte, & que je reçoive au plutôt de bonnes nouvelles. Il n'y a point de doute

que ſi ce n'eût été mon état, le Prince m'auroit envoyé avec l'Abbé aux trouſſes de la Veuve. Loin de cela, il m'avertit qu'il m'emmeneroit avec lui, mais que j'euſſe à ſi bien prendre mes meſures avec moi-même, que je fuſſe prêt, s'il étoit néceſſaire, lorſque l'Abbé parleroit. Heureuſement qu'il ne parla point, & que nous étant rendus le lendemain à St. Cloud, nous ne l'y vîmes que quatre ou cinq jours après, pour l'invitation de ſa nôce.

J'étois avec le Prince lorſqu'il arriva. L'appercevant, il me dit à demi bas : Je gage qu'il apporte de bonnes nouvelles, ſa mine ſeule me le dénote. Hé bien, lui cria-t-il enſuite, qu'as-tu à nous apprendre ? Il demeura quelque tems à répondre, mais ce n'étoit que pour donner à quelques importuns celui de ſe retirer. Ce que j'ai à vous apprendre, répondit l'Abbé, c'eſt, Monſeigneur, qu'il faut partir dès ce ſoir pour me voir fiancé & marié à minuit. Les choſes en ſont-là, jugez ſi je me ſuis endormi. Non, repliqua le Prince treſſaillant, & ſe levant comme pour partir. Doucement mon Prince, lui dit l'Abbé, vos ordres ſont-ils donc déja donnés? Vous avez du tems

de

de reste. Ecoutez, s'il vous plaît, comment j'ai employé le mien. Le Prince s'étant rassis, l'Abbé se mit à lui raconter la maniere dont il étoit parvenu à son but.

Ayant quitté le petit collet, commença-t'il, & m'étant vêtu à la séculiere, j'ai été, selon ma promesse, me montrer en sacrifice à la veuve. Voyez, Madame, lui ai-je dit, voyez si c'est-là vous aimer. Pénétrée & saisie, elle n'a sçu d'abord que me répondre; mais revenue à elle, elle est convenue qu'on ne pouvoit une plus grande marque d'amour, que la reconnoissance seule l'engageoit déja plus qu'elle ne vouloit, mais qu'elle demandoit néanmoins encore quelque tems pour se consulter. Quoi, Madame, me suis-je écrié, tandis que je sacrifie tout pour vous, vous demandez encore du délai! Non, je souffrirai plutôt la mort! Cette généreuse Veuve, continua l'Abbé, touchée, attendrie, m'a prié d'entrer pour la premiere fois de sa vie. Là elle s'est abandonnée aux sentimens les plus tendres. Elle n'a plus insisté que pour assembler quelques parens, & a pris jour pour le lendemain.

Le lendemain, poursuivit l'Abbé, je me suis rendu seul, comme je l'avois protesté

jusqu'à ce que toutes choses fussent conclues. Je n'y ai trouvé que quatre personnes voisines & alliées, & déja si bien prévenues, que je n'ai paru pour ainsi dire que pour m'entendre faire compliment sur l'honneur de mon alliance. Ne répondant que par mon empressement, on a passé tout le jour à délibérer sur le moyen de le satisfaire. Le Notaire est venu, on a passé contrat. Je voulois, & j'avois même prévenu un Ecclésiastique de mes amis, mais la Veuve a voulu absolument se marier à sa Paroisse. Je n'ai consenti que foiblement à cet article, jusqu'à ce qu'ayant été trouver le Vicaire, il m'a paru si bon diable, que je ne pouvois mieux rencontrer dans tout Paris. Je l'ai mené chez ma Veuve, qu'il connoissoit déja. Elle & moi nous l'avons chargé de tout, & pour conclure enfin, on vous attend, Monseigneur; mais vous ne serez-là, s'il vous plaît, que mon ami. Trop heureux, s'écria le Prince. Va: c'est dommage que tu ne sois pas premier Eunuque du Grand Turc.

Je vous entens, Monseigneur, repliqua l'Abbé; vous voudriez que la cérémonie ne se fît que pour vous, ou qu'après elle on m'en fît une autre. J'aimerois mieux, con-

tinua-t'il, que le Grand Sultan perdit jusqu'à ses oreilles, que de me voir seulement ôter un cheveu. Le Prince en belle humeur ne demandoit qu'à railler. Cependant il ne fit que rire de la réponse de l'Abbé, & changeant de discours, il lui demanda où l'on iroit en sortant de l'Eglise. On ira, répondit l'Abbé, non pas me rien retrancher, mais me donner un relief plus commun à la Cour & à la Ville que l'amputation, terrible même à Constantinople. Comment donc, repartit le Prince ? Oui, poursuivit l'Abbé, malgré tout le mal que vous pourriez me souhaiter, j'ai disposé les choses de maniere qu'il arrivera peut-être ce qu'on n'a jamais vû ; c'est-à-dire, qu'une femme par ruse du mari le coëffe sans le savoir.

Pour s'expliquer, il ajouta qu'il avoit ordonné chez une Fameuse, où il avoit déja mené la Veuve comme chez sa parente, un régal pour dix personnes, qu'on iroit-là en sortant de l'Eglise, qu'il avoit des lits tout prêts, & qu'à tout Seigneur tout honneur, le Prince commenceroit à remplir les devoirs matrimoniaux. Quel horrible & funeste projet contre cette vertueuse Veuve ! Je croyois d'en être quitte pour l'entendre,

mais il fallut que j'en fusse témoin, & que je prisse part aux embuches qu'on alloit lui dresser. Le Prince ne s'attendoit pas moins qu'à cette respectueuse déférence de l'Abbé. C'est ce qu'il aimoit, non pas seulement en tel cas, mais dans tout autre, où il se familiarisoit, s'oublioit, & vouloit être seul à le faire. Cependant cela n'arriva pas toujours; & quoique sa bonté le fît souvent passer sur bien des choses, il fut plus d'une fois obligé de redresser l'abus qu'on en faisoit.

L'Abbé ayant fini son narré, je vis l'heure où je croyois quasi que l'on partiroit sans songer à moi. Point du tout. Le Prince me demanda bien mon avis, mais l'Abbé me chassa, pour ainsi dire, afin que j'allasse me préparer. Je fus bientôt prêt, ayant presque également à la ville & à la campagne tout ce qu'il me falloit. Tout l'étant, nous partîmes, & arrivâmes avec la nuit au Palais Royal. Pour m'épargner néanmoins, l'Abbé me fit conduire par son valet de chambre de main chez la Fameuse, où il avoit ordonné son régal. Tu nous attendras là, me dit-il. Si quelque chose manque, tu le redresseras; mais renvoie-moi le valet de

chambre, parce qu'on ne ſçait ce qui peut arriver, & que d'ailleurs ma Veuve le connoît déja pour le mien propre.

Acceptant avec plaiſir cette eſpece de grace qu'il accordoit à ma circonſtance, je me laiſſai conduire où il voulut. Arrivé, je renvoyai auſſitôt le valet de chambre, & me mis à cauſer avec la Dame du lieu. C'en étoit bien une en apparence du plus grand air, & des mieux étoffées; mais graces à l'Abbé, qui en moins de trois jours l'avoit miſe ſur un ſi bon pied. Il lui avoit fait prendre un appartement magnifique, laquais, femme de chambre: le tout pour s'en faire honneur comme d'une parente, chez qui il vouloit même obliger ſa Veuve de venir demeurer.

Il étoit près d'onze heures quand j'entrai chez cette femme. Entre une & deux après minuit toute la nôce arriva. La Veuve, auſſi charmante que tout ce que je vis en ma vie, me pénétra juſqu'au fond de l'ame. J'aurois peine à dire pourquoi & comment. C'étoit chez elle un mélange de mille attraits, & chez moi une confuſion de preſqu'autant de ſentimens. Je crois pourtant que la pitié me dominoit le plus. Je jure que ſi j'avois

pu croire qu'elle n'eût produit autre chose que d'accélérer le déſeſpoir de la Veuve, & attirer peut-être ma diſgrace, j'aurois tenté de lui ouvrir les yeux, & lui faire éviter le piége qu'on alloit lui tendre. Hélas! elle ne le preſſentoit gueres. Pleine de la confiance qu'inſpire la vertu, elle étoit gaie, enjouée, & ne ſongeoit qu'à donner à ſon nouveau mari autant lieu d'être content, qu'elle croyoit bonnement en avoir.

Avant que de ſe mettre à table, l'Abbé me tira en particulier, & me dit que je priſſe garde de n'appeller le Prince que mon oncle, & lui ſimplement Monſieur, ou l'Abbé ſi je voulois. En effet, il avoit fait paſſer le Prince & moi pour oncle & neveu comme chez la Clinquailliere, & tous deux de ſes amis. Pour lui, il avoit pris un nom ſi abicrac, qu'il ne voulut obliger ni le Prince ni moi à le retenir; d'autant plus qu'il s'attendoit à lever bientôt le maſque, faute de pouvoir le garder.

L'ambigu étant tout dreſſé, on fit preſque auſſitôt aſſeoir l'épouſe entre ſes deux époux. On n'auroit gueres pu diſtinguer lequel des deux étoit le véritable, à moins qu'aux airs & aux manieres galantes on n'eût jugé

que le Prince étoit l'amant, & l'Abbé le mari. On ne fit pas longue table. Ce plaisir étoit réservé au jour & à la nuit suivante. Pour celle ci on se retira sagement après s'être seulement rafraîchis, & avoir fait aux nouveaux mariés tous les complimens qui conviennent.

La Veuve étoit prévenue, non seulement qu'elle coucheroit-là, mais que les amis de l'Abbé y coucheroient aussi; parce qu'il l'avoit avertie qu'il viendroient incognito de la campagne. Tous s'étant retirés, nous en fimes autant dans un lieu choisi, & où la Maitresse établie nous conduisit. C'étoit une chambre à deux lits qui communiquoit à celle des mariés, & dont la porte donnoit presque sur leur lit nuptial. Suivant le mot, le Prince se deshabilla tout prêt en robe de chambre. La porte même n'étoit que poussée sans être fermée. L'Abbé ayant fait mettre sa mariée au lit, éteignit les bougies, & au lieu de s'y mettre, il entra doucement dans la chambre où nous étions, & le Prince passa à sa place. Nous, c'est-à-dire l'Abbé & moi, nous nous couchâmes chacun dans notre lit, en attendant ce qui en arriveroit.

La simplicité & la bonne-foi de la Veuve

l'empêcha ſans doute de méconnoîtte d'abord ſon objet. Plus replet & mieux nourri, il n'y avoit que ſa grande crédulité qui pût l'empêcher de ſentir une différence auſſi palpable au toucher, que ſon imagination pouvoit la lui repréſenrer. Cependant il n'en fut rien. Mais nous étions malheureuſement dans les jours les plus courts de l'année. Il commençoit même à poindre, lorſqu'on s'étoit mis au lit. Déjà grand, & revenue apparemment de ſes premiers tranſports, elle fit plus d'attention, tomba dans quelque étonnement, & voulut s'éclaircir. Soit cela, ou qu'ayant ouvert les rideaux tant du lit que des fenêtres, elle vint naturellement à connoître ſon erreur, elle fit un grand cri, ſe leva, & nous éveilla par ſon bruit.

Je dis qu'elle nous éveilla, parce qu'à force d'attendre cette ſcène, & ſurpris même de ce qu'elle n'arrivoit pas, nous nous étions endormis. Nous levant bruſquement, nous entrâmes. Quel ſpectacle, ô Dieu Pour moi du moins je fus ſaiſi d'horreur, & ſur-tout de pitié. Cette pauvre Veuve tombant aux genoux de ſon mari, crioit miſéricorde pour le crime qu'il lui avoit fait com-

mettre. Suffoquant de larmes & de sanglots, non, juroit-elle, je n'y ai aucune part; si vous le croyez, faites de moi ce qu'il vous plaira. L'Abbé lui-même ne put s'empêcher d'en être touché. Il lui dit pour l'appaiser au plus vîte : De quoi vous allarmez-vous ? C'est moi qui l'ai voulu. Vous, s'écria-t-elle, cela se peut-il ? Oui, & qui plus est, je ne vous en aime que davantage. Vous ne m'en aimez que davantage, reprit-elle, & moi je vous déteste. Ciel ! quel monstre qui ne se contente pas de l'être, mais qui a voulu que je le fusse aussi ! Savez-vous ce que vous dites, repliqua l'Abbé, & à qui vous avez eu affaire ? Fût-ce avec Gabriel, répondit-elle ; mais non, c'est avec des Lucifers. Que je suis malheureuse ! & où trouverai-je un antre assez sombre pour cacher ma honte ! Quelle folie, repartit l'Abbé ! Combien d'antres ne faudroit-il pas, s'il en falloit à chacune de celles qui ne sont pas même dans votre cas !

Pendant toute cette scène, le Prince qui étoit demeuré au lit se leva, & vint pour joindre sa rhétorique à celle de l'Abbé. Loin de lui sauter à la gorge, comme avoit fait la Clinquailliere, la veuve se sauva, ne

pouvant ſupporter l'objet de ſa honte. Le Prince la ſuivit. Non, crioit-elle, je ſaute par les fenêtres. Il s'arrêta, & tout ſtupefait il nous dit : Laiſſons-la, c'eſt un premier mouvement, ſans doute qu'elle en reviendra. Appellant la Maitreſſe du lieu, il la pria d'aller joindre la veuve, qui s'étoit retirée dans la chambre où nous avions couché l'Abbé & moi. Tout habiles que ſont ces ſortes de femmes à tourner en ridicule la vertu de celles qui en ont, elle ne nous rapporta, plus d'une heure après, ſinon qu'elle n'avoit jamais vu un pareil deſeſpoir.

Cependant l'heure où les parens devoient venir voir les nouveaux mariés, approchoit. Il fut réſolu qu'on les renverroit au tems du diner, & que ſi d'ici-là la veuve ne ſe mettoit pas à la raiſon, on s'ouvriroit à l'un d'eux, qu'on l'éblouïroit par promeſſes ou par préſens, & que de cette maniere peut-être on réuſſiroit. C'eſt le parti qu'on fut obligé de prendre. Le déſepoir de la veuve ne fit qu'augmenter avec les réflexions. Il alla même juſqu'à en craindre les effets ; & ce fut alors que les parens venus pour la ſeconde fois, on mit le projet en exécution.

C'eſt quelque choſe d'étonnant, comment dans une même famille il ſe trouve des vaſes d'honneur, & d'autres de deshonneur. Ceux-ci pour l'ordinaire ſe ſentent les uns les autres. L'Abbé avoit flairé qu'une vieille tante de la veuve n'étoit pas celle dont elle héritoit, & qu'elle pourroit bien ſe prêter à ce qu'elle n'avoit pas la mine d'avoir jamais donné lieu. En effet, celle-ci arrivant des premieres, l'Abbé la tira en particulier. Il la mit au fait, & la perſuada ſi bien, que paſſant devant nous pour aller ſermoner la veuve, nous pouvions à ſon ſeul air nous promettre quelque choſe. Elle entra, & après un débat aſſez long elle parut d'un air grave & content, pour nous dire qu'elle avoit déjà obtenu de ſa nièce qu'elle paroîtroit comme ſi de rien n'étoit.

Quoique ce ne fût pas grand'-choſe, c'étoit pourtant beaucoup. Le Prince s'en rejouit, l'Abbé de même. Pour moi, ſi quelque choſe eût pu me divertir, c'eût été de voir dès-lors & tout le jour la ſuffiſance & le reſpect que cette vieille haridelle marquoit au Prince, que l'Abbé lui avoit fait connoître. Comme la veuve n'avoit juſques-là ſongé à rien moins qu'à ſa toilette, nous

vuidâmes la chambre où nous étions, & y laiſſant la tante pour profiter encore de ce tems, nous fûmes joindre les autres dans la ſale où nous devions dîner. Enfin toutes deux parurent. On a beau dire. On pouvoit lire ſur le front ce que valoient la tante & la nièce. Pour celle-ci, rien de plus naturel; c'étoit la vertu même choquée & déſolée.

Ceux de ſes parens qui ne ſavoient pas le deſſous des cartes, furent ſurpris de la voir. L'une entr'autres, qu'une même trempe apparemment lui rendoit plus chère, s'informa curieuſement de ce qu'elle avoit. Quelques larmes qu'elle laiſſa couler, penſerent encore nous troubler: mais l'Abbé ſoutenu de la tante, en rejetta la ſource ſur une cauſe badine, & cela paſſant chacun ſe divertit comme il put. Le Prince lui-même, à qui la violence ne plut jamais, paroiſſoit tout mécontent & comme ennuyé. Cependant le vin de Champagne à la fin du repas produiſit ſon effet. Nos Bourgeois & Bourgeoiſes ſe mirent à chanter. Chacun à la ronde la Veuve donna la ſienne, mais d'une voix de tourterelle, plus gémiſſante d'avoir trouvé à ſon réveil le coucou dans

ſon nid, que ſi elle avoit réellement perdu celui qu'elle avoit cru digne d'y admettre.

Après le repas, le Prince las, ennuyé, ſe ſeroit volontiers retiré. Cependant il demeura pour voir quelle ſeroit la fin de la pièce; mais ſous prétexte de mal de tête, il paſſa dans une chambre à part pour s'y repoſer. Nos petits Marchands & Marchandes parlerent auſſi de faire un tour à leur boutique du Palais. Nous les laiſſâmes aller, à l'exception de la vieille tante que l'Abbé retint. Ce qu'elle avoit déjà operé, le faiſoit bien augurer du reſte; mais il ſe trompoit groſſierement. La Veuve n'avoit plus pour lui que de l'horreur, & ſa vue ſeule lui faiſoit ſouffrir mort & paſſion.

N'y ayant plus là que gens du ſecret, l'Abbé voulut s'en approcher. Monſtre, lui dit-elle, retirez-vous de moi, & ne m'approchez jamais! Que vous êtes méchante, lui répondit-il! Savez-vous que je ſuis votre Seigneur & Maître? Vous, s'écria-t-elle, vous n'êtes que mon bourreau! Brutal, il ne ſe mit pas ſeulement à lui chanter pouille, mais encore à lui vouloir faire violence. Pour moi, je ne ſai ce que je lui euſſe fait, ſi le Prince attiré par le bruit ne fût venu mettre le

holà. Qu'eſt-ce donc, dit-il, à l'Abbé ? que veux-tu ? Je veux, répondit-il, que Madame mon Epouſe ſe mette à la raiſon, qu'elle m'aime ſelon les loix, du reſte je m'en moque. Il a bien raiſon, dit cette vertueuſe affligée. Dieu s'écria-t-elle, que vous ai-je fait pour m'avoir ainſi abandonnée !

Le Prince réellement touché, s'approcha pour la conſoler. Juſques-là il n'avoit pas ſeulement paru qu'elle sût rien de ſon rang ; mais elle s'en ſouvint, pour lui dire qu'elle s'étonnoit qu'un grand Prince comme lui ſe fût abaiſſé au ſtratagême qui la deshonoroit. Je conviens, Madame, lui repliqua-t-il, que je me ſuis oublié ; mais ſi vous vouliez, malgré le déſordre où vous êtes, vous conſidérer dans un miroir, peut-être m'excuſeriez-vous. Cependant, ajouta-t-il, je ne m'excuſe pas à préſent moi-même ; & ſi j'avois pu m'imaginer tant de vertu, j'euſſe tâché d'en avoir aſſez pour vous épargner le trouble où vous êtes. La cauſe ne dépend plus de moi ; mais ſi je puis en adoucir l'effet, parlez, Madame, & vous verrez peut-être que je ſuis Prince.

L'air grand & naturel dont le Prince pro-

nonça ces mots, ébranla la Veuve. Je confeſſe, lui dit-elle, que ſi je pouvois encore être dupe, je la ſerois des ſentimens que vous marquez. Dupe, interrompit le Prince! vous avez raiſon de craindre après ce qui vous eſt arrivé; mais éprouvez-le, & vous verrez ce qui en ſera. Quelle preuve, hélas! pourroit me conſoler? J'en ai pour ma vie à me déteſter. Cependant, à la merci où je ſuis, je vais vous demander une grace. Quelle? dit le Prince avec ardeur. C'eſt, pourſuivit-elle, de me mettre à l'abri des prétentions que Monſieur, en montrant l'Abbé, prétend avoir ſur moi. Il m'a épouſée, m'a-t-il dit lui-même, pour vous & pour lui. Cela ne ſera pas, ou je me donne la mort.

L'Abbé, encore furieux, prévint la grace qu'elle demandoit au Prince. Je vous l'accorde, ma Mie, lui cria-t-il avec colère. Croyez que quand on me mépriſe, je le rens au centuple. Pour cela, dit le Prince, tu es bien un méchant homme; je l'avoue, Madame, puiſqu'il m'ôte de lui-même la ſatisfaction de vous accorder la premiere grace que vous m'ayez jamais demandée. Voyez quelle autre après celle-là pourroit

vous faire plaifir. Je ne fai, répondit-elle ; excepté que n'ofant jamais reparoître chez moi ni aux environs, je vous prie de me laiffer ici. C'eft ce qui m'a déjà été offert, ajouta-t-elle, & que je ne croyois guères d'accepter par une auffi fatale néceffité. Elle dit ces mots fondant en larmes, & fe lamentant comme une Madelaine.

Le Prince fe félicita de cette réfolution. C'étoit l'ouvrage de la tante, mais qui pour l'achever avoit eu befoin de quelque tems, & peut-être de la circonftance qu'avoit fait naître la difpute de l'Abbé. Hé bien, Madame, lui dit le Prince, comptez qu'il ne dépendra pas de moi que vos pleurs ne fe changent en fatisfaction & en douceur. Non feulement vous pouvez demeurer en ce lieu, mais choifir quel autre il vous plaira. Par-tout vous y trouverez vos commodités, & un homme qui vous y adorera. Ce lieu, reprit-elle, n'eft en lui-même que trop bon pour moi. Cependant fi j'ai mon choix, je le quitterai volontiers, tant pour l'horreur qu'il m'infpire, que pour m'éloigner, & faire, s'il fe peut, qu'on n'entende jamais parler de moi. Parler de vous, dit la tante ? Qu'en pourroit-on dire qui ne vous fit honneur ?

neur ? Cela lui échappa moins pour faire la cour à sa nièce qu'au Prince. Cependant, Dieu qui ne permet pas toujours que les vicieux trouvent ici bas leur compte, elle ne le trouva pas mieux que l'Abbé.

Les Convives qui nous avoient quitté, & que la fête, quoique languissante, rappelloit, arriverent sur ces entrefaites. On changea de ton. Le Prince, au comble de ses vœux, le mit lui-même sur la joie. Il n'y avoit que l'Abbé & la Veuve, qui chacun en soi-même faisoit bande à part. Quoique mornes tout deux, on distinguoit aisément leur motif. L'un avoit l'air d'un loup frustré de sa proie, & l'autre d'une brebis offensée, mais pourtant échappée à sa dent gloutonne. S'étant mis à table, on ne laissa pas que de se divertir beaucoup mieux qu'au dîner. Peut-être trouva-t-on les mariés un peu froids ; mais sans beaucoup s'en expliquer on se sépara, & nous nous retrouvâmes une heure ou deux avant le repas.

Le Prince, occupé de ce que lui avoit dit sa charmante Veuve, lui demanda dans quel quartier elle souhaitoit de se retirer. N'importe, lui répondit-elle, pourvu que j'y sois parfaitement ignorée. Sur ce pied-là,

repartit le Prince, la ville ou la campagne vous ſont égales. Oui, repliqua-t-elle; mais j'eſpere que quelque part que ce ſoit, ma tante que voici me tiendra compagnie. Elle & toute autre. Faites-vous une Cour ſi vous voulez, je ne m'embaraſſe que de la loger, & de l'augmenter quelquefois moi-même. Quel charme flateur, s'écria-t-elle! il ne lui manque que de s'accorder un peu mieux avec le devoir. Si je pouvois lui donner ce mérite, repliqua le Prince, je vous jure, Madame, qu'il l'auroit peut-être déjà, ou du moins tout à l'heure. C'eſt auſſi tout ce que jamais il y manquera. Adieu, je me retire, & vais donner mes ordres pour être éternellement à vous.

Si le Prince n'avoit été animé que d'un plaiſir brutal, il eſt certain qu'il eût moins ſongé à l'avenir, qu'à la nuit qu'il alloit perdre. Cependant il l'embraſſa, & m'ordonnant de reſter pour lui faire compagnie, il ſeroit parti ſur le champ ſi l'Abbé ne l'eût arrêté. Où allez-vous, Monſeigneur, lui dit-il? attendez au moins qu'on ait été chercher un caroſſe. Que ferez-vous d'ailleurs jusqu'à ce qu'il ſoit jour? autant & mieux vaudroit que vous paſſaſſiez ici la nuit. Non, Ma-

dame n'a beſoin que de repos, & moi je ne veux m'occuper que du ſoin de lui complaire. Belle paſſion, repliqua-t-il ! Ma foi il ſemble que la mienne vous ſoit allé trouver, & que les deux n'en faſſent plus qu'une. Le Prince s'étant raſſis, eut encore le tems de baiſer cent fois les mains de la Veuve, de l'aſſurer de toute ſa tendreſſe, & qu'il la conſoleroit par tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir. Enfin le valet de chambre étant venu avertir qu'il avoit là un caroſſe, le Prince, comme s'il eût eu affaire à une Reine, prit congé par un dernier baiſer, & partit avec l'Abbé.

Cet égard que le Prince marquoit à la Veuve, étoit certainement à ſa place. Elle avoit beſoin de ſe remettre du triſte état où ſon avanture l'avoit jettée. Seule avec ſa tante & moi, elle me demanda : Et vous Monſieur, qui êtes-vous je vous prie ? Le Monſtre qui a tramé & conduit tout ceci, ne m'a pas ſans doute moins trompée à votre égard que ſur tout le reſte. Je ſuis Madame, lui répondis-je, un jeune homme qui vous plains du fond du cœur, & qui vous eût ſauvée s'il avoit cru le pouvoir. Avant vous j'ai frémi du tour qu'on

vous a joué. Qui êtes-vous donc, reprit-elle encore ? Hâtez de m'apprendre comment, & par quel hazard, après les ſentimens que vous me marquez, vous tenez lieu ici d'un méchant garnement. Je le ſuis, repliquai-je, mais pourtant pas aſſez pour prendre plaiſir à des embuches telles que celles-ci. Vous vous en étonnerez peut-être, ſi je vous ajoute que je ſuis Page. Je me le ſuis preſque imaginé, répondit-elle ; mais comme il m'a paru en effet à votre air & à vos manieres que vous ne vous plaiſiez pas à tout ce qui vient de ſe paſſer, je me loue d'avoir une compagnie telle que la vôtre. Puiſque vous êtes ſi bien né, ajouta-t'elle, que de prendre part à mon ſort, vous permettrez que je le déplore. A quelle honte ne ſuis-je pas réſervée ! Non, Monſieur, la vie ne ſera plus jamais pour moi qu'un ſupplice, & ma folle ſimplicité un reproche éternel. C'eſt à elle ſeule que je m'en prens ; & quand Monſieur le Duc d'Orleans me feroit ſa Ducheſſe, je n'en ſerois pas moins à charge à moi même. Elle acheva ces mots en ſe baignant de larmes ; & ſuffoquant preſque de ſanglots, elle ajouta, où êtes-vous ma petite boutique ? Hélas ! qu'y avois-

je à souhaiter, que de n'y voir jamais le démon qui m'en a tirée ?

La tante & moi fimes ce que nous pûmes pour la consoler. Quoiqu'animés de sentimens bien différens, nos expressions s'accordoient assez. Je l'assurai en particulier, que dans son malheur elle ne pouvoit jamais être mieux tombée qu'à mon Seigneur & Maître, qu'elle en avoit déja un échantillon, & qu'elle verroit bientôt que tout ennemi qu'il ait été de sa vertu, il en faisoit cas, & la mettroit sur le trône s'il le pouvoit. Là-dessus nous fûmes nous mettre au lit ; elle sans-doute en proie à sa douleur, & moi bientôt à ma fiévre. Soit émotion d'esprit & d'idées, soit disposition naturelle, mon accès retarda considérablement ; mais je payai cruellement cinq ou six heures de grace qu'il m'avoit fait. Il me prit comme un torrent. Jusques-là qu'un domestique que j'avois fait demeurer près de moi à tout évenement, se crut obligé d'éveiller toute la maison. La Veuve moins endormie, arriva une des premieres à mon secours. Elle fut assez bonne pour croire que la part que je prenois à sa disgrace, en avoit à mon état. Je la désabusai, & lui dis que si cela étoit,

ce n'étoit que du plus au moins.

Tout le logis étant accouru , chacun s'empreſſa à me donner ſon aſſiſtance & ſon remede. Je m'en tins à celui que j'avois coutume, c'eſt-à-dire, à celui de bien boire. Me trouvant plus tranquile , je priai qu'on me laiſsât repoſer, s'il y avoit lieu. Accablé , je m'endormis ſi bien, que je ne m'éveillai qu'à quatre heures après midi, & pour recevoir des belles mains de la Veuve un bouillon qu'elle tenoit tout prêt. Elle s'aſſit à côté de mon lit; nous y causâmes quelque tems ; enſuite je me levai, & fus à mon tour lui tenir compagnie.

Sur le ſoir le Prince arriva, il parut avec les plus vifs tranſports. S'informant ſur tout comment la Veuve avoit paſſé la nuit, elle lui dit en affligée de toute façon : Comment donc ? Monſieur , ajouta-t'elle en m'indiquant, a penſé me laiſſer ſeule à gémir, & me devancer en l'autre monde. Oui, repliqua-t'il ; il me paroît en effet qu'il a été étrillé, je ſuis fâché de vous avoir laiſſé une ſi triſte compagnie. Point du tout, repritelle, les affligés ne ſont jamais mieux qu'enſemble. Je crois pourtant, ajouta-t'il, que vous & lui n'en auriez été que mieux ſi je

l'avois emmené. Je ne ſçai point, Monſieur; mais pour moi, proteſta-t'elle, je vous en remercie comme d'une grace particuliere, & je ſerois même très-fâchée d'en être privée. Fort bien, Madame, il ſera de votre Cour, ſi vous le voulez, à Surenne, où j'ai déja envoyé vous préparer une retraite.

Le Prince, plus formaliſte que je ne l'avois jamais vu, pria & voulut pour ainſi dire ſe faire prier à ſouper. Voyant l'embarras de l'un & de l'autre, je pris la parole & dis: Oui, mon Prince, faites-nous cet honneur, car ſans vous nous courrions riſque de ne nous repaître que de larmes. Il me prit au mot. Pendant le ſouper, & tout le tems que le Prince demeura avec ſa Veuve, je puis aſſurer qu'on ne pouvoit rien voir de plus tendre, de plus galant, en un mot de plus glorieux pour la vertu. Il la quitta comme la veille, la ſuppliant de ſe tranquiliſer, & lui jurant qu'il n'oublieroit rien pour lui procurer les jours les plus doux & les plus agréables. Il eſt sûr que ſi quelque choſe eût pu conſoler la Veuve, ç'eût été les manieres que le Prince avoit dès-lors pour elle, & qu'il eut dans toute la ſuite. Mais le poiſon répandu ſur ſa vie, la rongea juſqu'à la mort.

Le Prince nous ayant quitté, nous fûmes, un peu moins triſtes que la veille, chercher dans nos lits un repos que nous n'y avions gueres trouvé. Le mien fut ſi complet, que me levant le matin, il ſembloit que je ne me fuſſe jamais mieux porté. Pour uſer de repréſailles, je fis préparer, au lieu de bouillon, du meilleur chocolat pour en fortifier la Veuve. Auſſi-tôt qu'elle fut viſible, j'entrai dans ſon appartement, & elle nous le fit verſer. Depuis ce moment juſqu'au ſoir nous nous entretinmes de mille bonnes choſes. La tante incapable de les goûter, nous laiſſa, & fut avec la Maitreſſe du lieu s'entretenir à leur maniere. Son abſence me donna occaſion de faire entendre à la Veuve que cette femme ne m'agréoit pas.

Comme c'étoit ſa tante, je ménageai d'abord les termes, mais les ſiens me donnant pied, je lui déclarai tout net qu'elle me déplaiſoit ſouverainement. Pour vous l'avouer, me dit-elle, quoiqu'elle ſoit ma tante, je ne l'en ai jamais plus aimée. Mais que faire! c'eſt encore une conſolation pour moi. J'ignore, ajouta-t'elle, par quel hazard on s'eſt adreſſé à elle. De toutes mes parentes, c'eſt la ſeule peut-être qui auroit voulu

me

me tenir compagnie. Tant pis, repliquai-je ; je ſouhaiterois, s'il vous en faut une, que cette autre que vous appelliez couſine, & qui hier à dîner me parut ſi touchée de votre air, fût à ſa place. Plût à Dieu, répondit-elle ! elle m'aideroit bien mieux à ſupporter la rigueur de mon ſort.

Quoi donc, repris-je ? eſt-ce que vous croyez qu'on ne pourroit pas l'engager ? J'en fais mon affaire, & pour peu qu'elle vous aime, e me flatte de réuſſir. Pour m'aimer, mé dit-elle, j'en ſuis ſure ; mais qui ſait, ſi apprenant la honte qui m'eſt ſurvenue, le mépris ne prendra pas la place de ſon amitié ? Il faudroit, répondis-je, qu'elle ne fût gueres raiſonnable, ou qu'elle ne fit gueres uſage de ſon jugement, pour qu'appréciant ce que vous appellez votre honte, elle ne s'en fît pas une de vous abandonner. J'ai meilleure opinion d'elle, & ſi vous me le permettez, je vous promets de la réſoudre à venir pour ne jamais vous quitter. Vous feriez plus, repliqua-t-elle, que tout ce que je puis eſpérer de Monſieur le Duc ni de perſonne. Allez quand il vous plaira, je vous inſtruirai même de la maniére dont vous devez vous y prendre : mais que je

crains bien que cela n'aboutiſſe qu'à la déſeſpérer pour l'amour de moi, & à me faire de nouvelles peines!

Le panchant que j'avois à la ſervir, mon averſion pour ſa tante, & par conſéquent ma ſatisfaction propre, pour peu que j'euſſe à vivre avec elle, ne me portoient que de reſte à un échange que tout homme déſintéreſſé eût naturellement ſouhaité. Cependant je ne voulus rien entreprendre que du ſçu & de l'aveu du Prince. Nous l'attendions. Il arriva : avant que de la laiſſer engager dans quelques tranſports, je lui communiquai notre projet. Fai, me répondit-il; & ſi quelque choſe m'importe, c'eſt que tu réuſſiſſes. Tâche même que ce ſoit dans vingt-quatre heures; car demain tout ſera prêt à Surenne, & je viendrai à pareille heure chercher Madame pour l'y conduire. Quoique je m'attendiſſe à l'agrément que je recevois, je penſai ſauter de joie. Si je ne réuſſis, répondis-je, ma foi, Monſeigneur, ce ne ſera pas manque de bonne volonté.

Malgré la déception & le dépit de l'Abbé, c'étoit lui néanmoins qui faiſoit aller les choſes ſi grand train à Surenne. Le Prince nous le dit, & demanda même à la Veu-

ve grace au moins pour la voir quelquefois. C'eſt tout ce qu'il ſe réſerve, ajouta-t-il, & qu'il ſe flatte même de mériter par le ſoin qu'il prend de pourvoir à toutes vos commodités. Hélas ! repliqua-t-elle, c'eſt bien pour moi la plus petite de toutes les réparations. Ce n'eſt point par-là, ni par rien que je ſache, qu'il peut jamais mériter quelque choſe de moi, mais par votre ſeule volonté. Le Prince fut charmé de cette réponſe. Celle-là & pluſieurs autres où la Veuve, revenue de ſon grand trouble, ne marqua pas moins de ſentimens que d'eſprit, firent que le Prince la quitta cette ſoirée plus content & plus amoureux que jamais.

Après ſon départ nous nous retirâmes auſſi chacun dans nos appartemens, plus tranquiles & plus ſatisfaits que nous ne l'avions encore été. Pour moi, cela étoit ſûr. Peut-être que me trouvant tout-à-fait bien, malgré la violence de mon dernier accès, cela y contribuoit ; mais je crois pourtant que ma plus grande ſatisfaction venoit de pouvoir me délivrer avec la Veuve, de ſa tante, dont la figure me déplaiſoit de plus en plus. J'avois tellement cette délivrance à cœur, que je me levai de grand matin,

& que ſelon que nous en étions convenus, je fis éveiller la Veuve, qui laiſſant ſa tante au lit, vint prendre le chocolat avec moi, & me donner les inſtructions qu'elle m'avoit promiſes. Dès qu'elle m'eut dit qu'il étoit tems, & que je trouverois infailliblement ſa couſine dans ſa boutique, je partis.

En effet, arrivé au Palais, je la trouvai ſans beaucoup chercher, & qui plus eſt ſeule, comme je m'en étois flatté. Elle fut extrêmement ſurpriſe de me voir, & ſurtout de ſi bon matin. Mais ce fut bien autre choſe, lorſque je commençai à m'acquitter de ma commiſſion. A meſure que j'avançois, elle ſe pétrifioit. J'achevai pourtant, & terminai enfin par le ſujet qui m'amenoit. Avant que de prononocer un ſeul mot, elle baigna un mouchoir de ſes larmes, puis elle me dit avec peine : Voilà donc ce qui rendoit ma pauvre couſine ſi éplorée, lorſque je m'attendois au contraire à la trouver toute gaie. Cela même, dis-je, & dont elle n'oſoit s'ouvrir à perſonne. Avouez, Monſieur, pourſuivit-elle, qu'il y a là quelque choſe de bien noir. De ſi noir, interrompis-e, que les voûtes de l'abîme ne le ſont pas plus ; mais avouez auſſi que votre chere

coufine, plus malheureufe que coupable, ne mérite pas qu'on l'abandonne. Adieu ne plaife, s'écria-t-elle ; je me ferois même un crime de ne pas retourner avec vous-même pour la confoler. C'eft tout ce que je demandois, parce que la tenant une fois, il y avoit tout à parier qu'elle nous demeureroit.

Toute la grace qu'elle me demanda, fut d'attendre que fa fille de boutique vint prendre fa place. Elle arriva prefque auffi-tôt. Nous décampâmes fans différer, & montant dans le fiacre qui m'avoit amené, nous arrivâmes en diligence. Quand la Veuve vit fa coufine, elle penfa s'évanouir fans qu'on fçût de quoi. J'aurois dit de joie, fi la prenant enfuite dans fes bras, elle n'eût penfé l'étouffer en pleurant, gémiffant, & s'abandonnant aux plus vifs fimptômes de trifteffe & de défefpoir. Cette fcene fe calmant peu à peu, on entra en matiere. Je craignois l'article de la demeure. Outre que je n'en avois parlé qu'en gliffant, c'eft qu'étant à demi-morte de ma narration, elle pouvoit fort bien ne m'avoir entendu ni compris. Cela fe trouva vrai ; mais comme je l'avois prévu, elle fe laiffa gagner.

Je ne doute pas que l'amitié qu'elle avoit pour la Veuve sa cousine n'y eût beaucoup de part; mais faisant-là le petit Abbé, je crois que je ne gâtai rien. J'étois sur que quelque chose que j'avançasse, le Prince l'approuveroit. Je dis de mon chef à la cousine, qu'elle pouvoit abandonner sa boutique, & être sure de n'en avoir jamais besoin. Vendez-la, ajoutai-je, ou plutôt remettez-la à Madame, en parlant de la tante de la Veuve; qu'elle réunisse à la sienne, la vôtre & celle de sa niéce; ce sera sa récompense, & je suis assuré que le Prince ne me dédira point. Pour vous, répétai-je encore à la cousine, la vôtre n'aura point de bornes. Si vous m'en croyez, attendez le Prince, écoutez-le, & comptez qu'il ne vous promettra rien que sa générosité n'aille encore au-delà.

Les choses demeurerent sur ce pied, jusqu'à ce que le Prince arrivant les confirma. Il parut même de très-bonne heure, & avant que nous nous y attendissions; mais outre que son amour le pressoit, c'est qu'apparemment il avoit réfléchi qu'il y auroit quelque chose à régler avant le départ. Non seulement il ratifia ce que j'avois dit à la cousine,

mais pour erre il lui tira un diamant de ſon doigt, qui valoit peut-être plus que toute ſa boutique. Ce préſent acheva de la déterminer. Pour la tante, le Prince s'en tint au réglement que j'avois fait. Contente ou non, elle n'eut rien de plus. A l'heure du départ, la Maîtreſſe ſe préſenta. C'étoit apparemment pour avoir auſſi ſon aubaine; mais le Prince la voyant, me fit ſigne du doigt. J'approchai, & il m'ordonna de lui dire que l'Abbé régleroit avec elle.

Cela fait, nous ne ſongeâmes plus qu'à partir. La tante & la niéce s'embraſſerent, en pleurant pourtant. Le Prince pour les conſoler leur dit, qu'il ne tiendroit qu'à elles de ſe voir quand elles voudroient, & qu'il ne prétendoit rompre aucune des liaiſons de celle qu'il emmenoit; moins encore la vôtre, ajouta-t-il à la tante. Venez voir votre niéce, donnez-lui de vos nouvelles, & ſurtout ménagez bien ſa délicateſſe dans vos quartiers. Rien n'eſt plus aiſé que de donner un bon tour, tant à ſa retraite qu'à celle de ſa couſine. C'eſt quelquefois dans les moindres choſes que ſe remarque l'étendue du génie. Qui voudroit le diſputer, en trouveroit ici une preuve. Le Prince nous ſuppoſant auſſi

avisés que lui, ne prétendoit appuyer que sur ce que nous avions déja tramé ; mais nous n'y avions pas seulement pensé.

Enfin nous partîmes, & sans bruit nous nous rendîmes à Surenne. La maison où nous descendîmes n'avoit au dehors rien de plus apparent que bien d'autres, mais en dedans c'étoit un vrai bijou, ou plutôt un enchantement. Les appartemens étoient d'eux-mêmes parfaitement bien taillés & disposés, il n'y avoit eu qu'à les orner ; & outre que cela s'étoit fait par gens entendus & de bon goût, le Prince lui-même s'étoit donné la peine d'y venir donner son avis. Il avoit fait prendre, non seulement de St. Cloud, mais du Palais-Royal, ce qu'il y avoit de plus magnifique & de plus galant, tant en meubles qu'en ornemens.

Tout d'ailleurs étant bien illuminé, la Veuve & sa cousine furent éblouies de cet éclat. Grand Dieu ! s'écria la Veuve, je prendrois ceci pour un Paradis, si j'y entrois aussi pure que ce séjour le demande. C'est le moins, repartit le Prince, que je prétens faire pour vous. Si vous n'êtes heureuse, comptez, Madame, qu'il ne dépendra pas de moi. Outre ce que vous voyez, il y a ici par

provifion dix domeftiques à vos ordres, & moi que certainement vous trouverez toujours le plus dévoué.

Je m'étois attendu de trouver-là l'Abbé; mais pour ne pas troubler cette premiere entrée, le Prince l'avoit éloigné. Ne voulant pas que la Veuve ignorât rien de l'agrément de ce féjour, il propofa, en attendant le fouper, un tour de promenade. Nous n'eûmes qu'à defcendre quelques dégrés, & nous nous trouvâmes dans un magnifique parterre de fleurs, dont l'odeur affuroit qu'il ne manquoit que le jour pour que les yeux fuffent auffi agréablement recréés que le nez. Plus loin nous trouvâmes un bofquet; mais c'eft ce qu'il nous falloit le moins, parce que dans nos difpofitions de mélancolie, nous n'avions befoin de rien qui pût la flatter. Cependant comme il y étoit, il y demeura, & devint notre plus douce galerie.

Le fouper étant prêt, on vint nous l'annoncer. Gagnant la table, nous n'y trouvâmes pas moins de magnificence & de galanterie que dans tout le refte. J'y reconnus prefque toute l'argenterie de St. Cloud. La Veuve l'admirant, le Prince lui dit; c'eft la

vôtre, Madame, & s'il vous manque la moindre chose, vous n'avez qu'à parler. Comme vous êtes servie aujourd'hui, vous la serez toujours; c'étoit à dire qu'elle auroit ce qu'il y avoit de plus délicat & de mieux apprêté; car tout étoit du choix de son Maître d'hôtel, & du goût de son Chef de cuisine, qui encore, je crois, avoit eu ordre de se surpasser. En un mot le Prince enchanté de sa Veuve, n'avoit cherché & ne chercha toujours qu'à l'enchanter elle-même. Cependant il n'y réussit jamais. Quand on a pris une certaine habitude, un certain goût pour la Vertu, le charme, la douceur qu'elle répand dans l'ame, ne trouvent jamais à se remplacer.

De la table, le Prince conduisit la Veuve au lieu que son amour avoit surtout fait préparer pour en donner, & pour le satisfaire.

Témoin de tout ce que sa vertu avoit souffert jusques-là, je le fus encore de l'effort qu'elle se fit, pour commencer comme de gré un commerce contre lequel son cœur se révoltoit. J'avoue pourtant que la nécessité n'étoit pas si grande, qu'elle n'eût pu s'y soustraire; mais il y a certains pas mau-

dits, qui étant faits font fermer les yeux sur tout ce qui pourroit les redresser, ou du moins qui abbattent tellement qu'on n'en a plus la force. La Veuve éprouva l'un & l'autre. D'abord elle ne vit d'autre route que celle du précipice ; & dans la suite, accablée de l'avoir pris, elle succomba plutôt que d'y remédier.

Prête à se retirer avec le Prince, elle s'épouvanta, frissonna, comme s'il se fût agi d'aller à la tuerie. Prince, s'écria-t-elle, vous méritez, je l'avoue, plus de reconnoissance que vous n'en aurez de moi. Toute autre, animée de vos bontés, s'affermiroit & prendroit courage. Moi tout au contraire, je le perds, je chancelle, & si je me soutiens, ce n'est encore que par le désespoir. C'est peut-être aussi ce qui m'anime, repliqua le Prince. Il est sûr que vos charmes dénués de vertu, n'en auroient pas tant pour moi à beaucoup près ; mais les sentimens qu'ils m'inspirent, sont si fort au-dessus des loix, que cela même doit vous y mettre. Ajoutez qu'il n'y en a pas de plus sure & de plus naturelle, que d'aimer qui nous aime. Cela posé, vous y êtes plus tenue envers moi qu'envers tout autre. Dans le cas où

étoit la Veuve, les moindres choſes plauſibles déterminent. Elle tendit au Prince une main tremblante, & le ſuivit.

Trop paſſionné pour lâcher ſi-tôt priſe, il paſſa ſans interruption huit jours avec la Veuve. Les momens qu'il ne lui donnoit pas, s'employoient à ordonner, à régler tout. Enfin il nous quitta, pour aller ſe montrer à St. Cloud & à Paris. Je dis ſe montrer; parce qu'il ne coucha qu'une nuit dans chaque endroit, & qu'il vint auſſi-tôt retrouver cette Veuve avec l'Abbé. Elle le vit & revit ſuivant la volonté du Prince, comme elle l'avoit promis, mais toujours avec une horreur qu'elle ne pouvoit diſſimuler.

Malgré le peu de tems que le Prince étoit demeuré abſent, nous ne laiſſâmes pas que de voir arriver le lendemain un attelage, & un caroſſe magnifique, avec mille denrées pour la Veuve & ſa couſine. Tout étoit du dernier goût. La Veuve le dit; & le Prince, pour faire auprès d'elle la cour de l'Abbé, lui en donna l'honneur. Ce même jour il acheva de régler ce qu'il n'avoit pas encore fait, c'eſt-à-dire ſa marche, & les nouvelles qu'il vouloit donner & recevoir. Il arrêta qu'il viendroit trois fois par ſemaine, à

moins qu'il n'arrivât quelque chose d'extraordinaire; & que les autres jours ne se passeroient pas, sans qu'on envoyât réciproquement savoir comment on se portoit.

Que feras-tu toi, me dit-il, en m'adressant la parole? Je serois d'avis que tu retournasses à Paris ou à St. Cloud. Là tu seras plus à ton aise, & tu n'incommoderas personne. Quoi mon Prince, répondit la Veuve, ne vous souvient-il plus qu'il doit me rester? Pour ses aises, il sçait combien je m'empresse à les lui procurer, & cela même prouve qu'il n'incommode point. Hélas! poursuivit-elle, je sens que je ne serai pas long-tems sans avoir plus besoin de ses soins qu'il n'aura des miens. Le Prince ne regardant ses dernieres paroles que comme des sons, répondit seulement que ce qu'il en avoit dit, n'étoit que pour s'assurer si nous persistions dans le même dessein; que cela étant, il y consentoit avec joie. La Veuve, charmée autant que la circonstance le permettoit, remercia le Prince. Dès qu'il fut parti, nous fîmes, elle, sa cousine & moi, un réglement à part.

Nous arrêtâmes que les jours que le Prince ne viendroit pas, nous profiterions de

notre équipage, pour nous promener au Bois de Boulogne ou ailleurs; & que les jours qu'il viendroit, nous l'attendrions en mélancolisant dans notre bosquet. J'ajoutai à cela que quoiqu'elle ne voulût voir personne, je me flattois néanmoins qu'un de mes bons amis, dont je lui fis en même tems l'éloge, pourroit venir quelquefois se concentrer avec nous. C'étoit de mon cher Chevalier qu'il s'agissoit. Elle n'y consentit pas seulement sur le bien que je lui en dis, mais elle le souhaita. J'étoit sûr en effet qu'avec le cœur bien fait & compâtissant, il mélancoliseroit volontiers avec elle. Son amitié d'ailleurs me répondoit de tout. Il y avoit un siécle, me sembloit-il, que je ne l'avois vu. Inquiet de lui, & persuadé qu'il ne l'étoit pas moins de moi, je lui dépêchai vite un courier, & il accourut encore plus vite.

Arrivé, nous nous prîmes tendrement au collet, & nous nous serrâmes comme on feroit après une absence de dix ans. Le premier quart-d'heure se passa entre lui & moi. Il m'apprit qu'il avoit été me chercher plusieurs fois au Palais Royal, à St. Cloud; & moi je lui dis en gros, pourquoi & com-

ment il ne m'y avoit pas trouvé. Consolons-nous, ajoutai-je, puisque nous ne nous en verrons que mieux & plus à notre aise. Viens, & vois celle dont le sort t'intéresse déja. Elle t'attend, & sçachant que tu es-là, elle languit, je suis sûr, de voir si tu répons à ce que je lui ai dit de toi. Nous allâmes. Voici, Madame, dis-je à la Veuve en lui présentant le Chevalier, voici l'ami dont j'ai eu l'honneur de vous parler. Elle le reçut comme le sien propre. Si ce fut d'abord à ma considération, bien-tôt ce ne fut plus que pour lui-même. Il confirma si bien ce que j'avois avancé de lui, que la Veuve me remerciant de sa connoissance, s'en flatta comme d'un bonheur.

Le Chevalier commença dès cette fois ce que nous lui fîmes promettre de venir régulierement exécuter, c'est-à-dire à nous tenir compagie en l'absence du Prince. Nous résolûmes même d'en solliciter l'agrément, & ne doutâmes pas de l'obtenir. En attendant il soupa avec nous, & je le menai coucher dans mon appartement jusqu'à ce qu'on réglât le sien. Jusques-là nous ne nous étions presque pas entretenus en particulier. Nous passâmes la moitié de la nuit à goûter ce dé-

lice d'ami. Le Chevalier pénétré de l'hiſtoire de la Veuve, dont nous nous étions occupés tout le jour, commença encore par-là. Nous convînmes qu'il n'y avoit au monde qu'un Abbé du Bois capable des circonſtances qui le regardoient. Nous nous réjouîmes ſur-tout de ce que la plume lui étoit paſſée devant le bec; & quoique la Veuve nous répondît aſſez qu'il n'en tâteroit jamais que d'une d'ent, nous réſolûmes d'entretenir au moins le mépris & l'horreur qu'elle avoit pour lui.

Le Chevalier m'apprit après cela comment il avoit paſſé ſon tems depuis que je l'avois vu, & me donna des nouvelles de tout ſon quartier. Ta Pouſſette, me dit-il, eſt au déſeſpoir. La viſite qu'elle t'a rendue à St. Cloud, l'avoit déja miſe aux champs; mais n'ayant depuis reçu de toi aucun ſigne de vie, elle jure qu'elle va quitter le monde, & ſe retirer dans un Couvent. Qu'elle le faſſe, répondis-je, tu peux même l'y exhorter de ma part. Du diable, repliqua-t-il! Quoi, tu es ſi indifférent? Ce n'eſt pas par indifférence, repartis-je; mais parce que je crois qu'elle ne peut mieux faire que de ſe retirer du vice. Prens garde au moins, ré-

pondit

pondit le Chevalier ; ma foi je ne lui tairai pas un mot de ce que tu me dis. Loin de cela, repliquai-je, ajoute-lui dans ce ſens tout ce qu'il te plaira. A force de babiller, le ſommeil nous prit, & nous tint juſqu'à ce qu'un laquais vint l'interrompre à l'heure que je lui avois marqué.

Etant levés, nous fûmes trouver la Veuve & ſa couſine. Le Prince nous ſurprit, & arriva même avant le dîner. Le Chevalier & moi nous étions retirés au premier bruit. Il voulut partir ; mais je l'arrêtai, ſouhaitant auparavant de le voir agréer. La choſe fut faite à mon inſçu & ſans que je m'en mêlaſſe. Nos Amans étant enſemble, & nous à nous promener, le Prince nous appercut par les fenêtres qui donnoient ſur le jardin. Comment diable, s'écria-t-il en badinant! qui vois-je donc là avec votre ami ? C'eſt un des ſiens, répondit-elle, qui l'eſt venu voir, & dont le commerce me paroit ſi accommodant, que je préſenterois volontiers requête pour lui. Le Prince ſe doutant qui ce pouvoit être, avoit pris ſa lorgnette, & reconnut celui qu'il avoit vu autrefois. Requête Madame ! reprit-il après ; c'eſt moi qui vous la préſente, car c'eſt auſſi un de mes amis. Là-

deſſus le Prince nous fit appeller, & diſant pluſieurs choſes obligeantes au Chevalier, il termina par le prier de venir nous voir le plus ſouvent qu'il pourroit. Nous nous retirâmes tout joyeux. Mon ami partit preſque ſur le champ, & promit de prendre ſes meſures de façon que je n'aurois rien à lui reprocher.

Ce dernier réglement mettant le comble à tout, il me ſembloit que nous allions jouir de la plus douce tranquillité. Mes accès périodiques m'obligeant chaque fois de me replier ſur moi-même, je déteſtois le tumulte, & toutes les parties dont je n'avois pas même été exemt à St. Cloud. A préſent, diſois-je, le Prince au moins eſt fixé pour quelque tems. Il aime ſon objet, & d'une maniere qui nous met à l'abri de ſes ragoûts. S'il en cherche, ce ne ſera pas avec nous; & ailleurs, j'eſpere que je n'en ſerai point. Je raiſonnois juſte. Non ſeulement le Prince goûta toujours aſſez ſa Veuve pour n'avoir pas beſoin de réveiller ſon appétit, mais tant qu'elle vécut il s'en tint à elle ſeule, & renonça à tout autre plaiſir que celui qu'il pouvoit ſe procurer avec elle. On peut dire que cet amour fut peut-être le plus chaſte &

le plus rangé qu'il ait jamais eu dans ce genre. Tel eſt le pouvoir de la Vertu, lors même qu'on ne fait qu'en approcher. Elle ne fixe pas ſeulement, elle bride pour ainſi dire les paſſions, & les renferme par ſa préſence dans certaines bornes.

Le Prince étant parti, & le Chevalier de retour, nous commençâmes à remplir le plan que nous nous étions formé. Dès le même jour nous fûmes nous promener au Bois de Boulogne, & tantôt là, tantôt ailleurs, nous cherchâmes partout à nous diſtraire. Les jours que nous ne ſortions pas, c'eſt-à-dire ceux auxquels nous attendions le Prince, nous paſſions le tems, ou à mélancoliſer dans le Boſquet, ou à recevoir un concert de la Veuve, qui chantoit & jouoit également bien du clavecin. Quel dommage qu'une vie ſi tranquille ne durât pas plus long-tems! Ce fut ſurtout une perte pour le Prince, qui peut-être ſe fût habitué, & auroit évité les déſordres où il tomba dans la ſuite.

La Veuve, malgré les attentions du Prince, malgré les nôtres, conſerva à Surenne le poiſon qu'elle y avoit apporté. L'Abbé ſurtout, chaque fois qu'il y paroiſſoit, lui

en communiquoit une nouvelle doſe. On pouvoit aiſément le remarquer, ou dans le tems même, ou après. Elle en avoit toujours pour vingt-quatre heures à ne vivre, s'il eſt permis de le dire, que d'amertumes & de douleurs. Cependant elle réſiſta les ſix premieres ſemaines, mais elle en fut ſurmontée à la fin, par le chagrin qui la rongeoit, & nous la perdîmes en moins de quinze jours. Ce fut pendant ce tems-là, & ſurtout vers ſa fin, qu'on pouvoit voir à quel point le Prince l'aimoit. Il ne la quittoit preſque pas d'un moment. Lui-même en prit ſoin, juſqu'à ce que les Médecins lui diſant qu'il n'y avoit plus rien à eſpérer, il déſeſpéra en effet & partit. Je demeurai par ſes ordres pour lui porter la nouvelle de ſa mort. On l'attendoit d'un tranſport de cerveau, que ni ſaignées ni véſicatoires n'avoient pu détourner. Enfin elle mourut, & je vis moi-même paſſer de cette vie à l'autre, une femme que je placerois volontiers dans le Martyrologe.

Ne demandant qu'à fuir moi-même, je montai dans le caroſſe qui ſervoit à nos douces promenades, pour aller m'acquitter de la triſte commiſſion que le Prince m'avoit

laissée. Témoin de toutes ses foiblesses, je le fus encore d'un torrent de larmes qu'il répandit à la nouvelle que je lui apportois. L'Abbé paroissant sur ces entrefaites: C'en est fait, lui cria-t-il : va au moins achever ton ouvrage, & faire rendre les derniers devoirs à cette innocente victime. Il alla, & ne fit pas seulement ce que le Prince lui commandoit, mais il régla tout, & jamais après nous n'entendîmes parler de Surenne.

Le Chevalier, qui pendant la maladie de la Veuve & le séjour du Prince avoit presque tous les jours fait le chemin de Paris à notre campagne, y alla pour la derniere fois. Apprenant qu'elle n'étoit plus, & que j'étois parti pour en donner la nouvelle au Prince, il vint me trouver au Palais Royal. Nous nous affligeâmes ensemble de la perte que nous venions de faire. A celle-là il en ajouta une autre. C'étoit Poussette qu'il n'avoit vue depuis assez long-tems, & chez qui étant allé, on lui avoit appris qu'elle s'étoit retirée aux Made lonnettes. Dieu soit loué, lui dis-je, voilà en moins de rien deux grandes ames qu'il tire à lui. Consolons-nous, mon cher ami, puisque cela même nous prouve qu'il n'y a en lui aucune

acception de perſonnes. Tu me fais rire ; repliqua le Chevalier. Peu s'en faut que je ne m'imagine entendre Xavier, Apôtre des Indes, qui fit plus de converſions qu'il n'y avoit de Pécheurs. Cette plaiſanterie me fit rire à mon tour. Le Chevalier néanmoins vouloit que nous allaſſions voir Pouſſette, nous édifier, diſoit-il, & nous régénérer avec elle. Je m'y oppoſai, alléguant qu'il ne falloit pas la troubler, mais attendre, s'il ſe pouvoit, que ſes cheveux fuſſent aſſez crus pour que nous lui en viſſions eſſuyer ſes larmes.

Au lieu d'aller, nous reſtâmes. C'étoit d'ailleurs mon jour de fiévre. Bien-tôt elle me ſaiſit ; mais cet accès, malgré tout, fut ſi doux, que je n'en continuai pas moins la converſation avec mon ami. Depuis quelque tems, je n'étois pas à beaucoup près ſi maltraité qu'à l'ordinaire. Je m'en réjouiſſois, eſpérant ſur tout d'en être quitte pour l'hyver. Vois-tu, dis-je au Chevalier ? le bon Dieu m'aime pourtant, puiſqu'il ſemble vouloir me délivrer. S'il t'aime ! aſſurément, repliqua-t-il : le châtiment qu'il t'a envoyé, n'eſt que pour te rendre ſes bienfaits plus ſenſibles, pour te faire mieux

goûter la ſanté & tous les plaiſirs de la vie. Belle morale, Monſieur le Chevalier ! c'eſt un reſte apparemment de Monſieur Guiballi votre défunt gouverneur. Vous feriez bien mieux de ſonger à Pouſſette, &, charmé de ſa retraite, imiter ſa pénitence. N'es-tu donc pas content, repliqua-t-il, de celle que je fais depuis ſi long-tems ? Pour ſes beaux yeux je me concentre, & vis en véritable fiévreux. D'ailleurs ſi tu trembles, je friſſonne ; ſi tu brules, je me conſume ; & pour ton régime, je l'obſerve du moins auſſi rigoureuſement que toi. Qu'as-tu à dire à cela ? parle. La choſe étoit trop vraie pour que j'euſſe le moindre mot à y oppoſer. J'en convins, & ajoutai ſeulement qu'outre que cela ne ſe pouvoit, ſans un plaiſir qui ne tenoit rien de la pénitence, j'étois perſuadé que rien au monde ne pouvoit lui être plus ſalutaire.

A peine avions-nous fini cette converſation que Robillard entra, & me dit que le Prince avoit déclaré qu'il iroit dès ce même ſoir coucher à St. Cloud. Depuis ma maladie je n'étois tenu à aucun ſervice régulier. Mon petit camarade n'ayant rien de particulier pour moi, je demeurai tranquille Le

Prince partit, & accablé de douleur alla s'abſorber dans la retraite. Il ne fut pas ſeulement près de trois ſemaines ſans retourner à Paris, mais il ne voulut même voir que les perſonnes qui lui étoient les plus familieres. S'appercevant que je manquois, il me fit ordonner de joindre. Sans cela peut-être ſerois-je demeuré au Palais Royal à l'attendre de jour en jour; mais ſes ordres arrivant, j'obéis ſans délai.

Il y avoit quelque tems que je n'avois paru à St. Cloud. Ce ſéjour enchanté par lui-même n'étoit pourtant plus ce que je l'avois laiſſé. Le dueil répandu partout n'inſpiroit que triſteſſe. Du Prince il ſe communiquoit juſqu'au dernier des eſclaves. En un mot je fus ſi frappé de la modeſtie qui régnoit dans tout le Château, que je ne l'aurois peut-être jamais crû, ſi je ne l'avois vu. Pour donner lieu à cela, on peut aiſément s'imaginer juſqu'où il falloit que le Prince fût accablé. Auſſi l'étoit il à un point, que le voyant, je penſai verſer des larmes. Il s'apperçut de l'émotion que ſon état me cauſoit. Si tu m'en crois, me dit-il, tu prendras garde de n'être jamais amoureux. Mais comment ferois-tu? Moi-même, quoique je ſentiſſe bien que j'ai-

mois cette femme, parlant de la Veuve, je ne croyois pourtant pas l'aimer à ce dégré où la perte réduit presque au désespoir.

L'Abbé présent, & qui avoit déja plus d'une fois employé sa rhétorique à calmer la douleur du Prince, le fit encore. Tai-toi, lui dit-il, je trouve cent fois plus de satisfaction & de douceur à m'affliger qu'à t'entendre. Ces sortes de guérisons en effet ne s'opèrent guères par l'éloquence, mais seulement avec le tems, & c'est ce qu'il fallut au Prince. Peu à peu il s'ennuya lui-même de son état, & rentrant dans une assiette tranquille, il repassa bien-tôt au tumulte des plaisirs, que sa passion pour la Veuve avoit interrompus. Heureux dans un sens, & malheureux dans l'autre, je perdis de vue tout ce qui en arriva ; c'est-à-dire que ma fiévre, loin de me quitter comme je m'en étois flatté, continuoit toujours, & que sur l'avis des Médecins le Prince m'offrit congé pour aller respirer l'air natal. Il m'en parla lors même que je ne m'y attendois pas. Il le fit d'une maniere si tendre & si obligeante, qu'il paroissoit moins que ce fut une grace qu'il m'accordoit, qu'une faveur qu'il me demandoit, pour aller au-

plutôt recouvrer ma ſanté, & en venir jouir ſous ſa protection. L'Abbé préſent à cette offre, m'exhorta auſſi par amitié d'en profiter. C'eſt ce que je promis de toute mon ame, ayant d'ailleurs un véritable deſir de revoir ma famille.

Me retirant ſur le champ, je fus du même pas prendre mes arrangemens. Le premier fut d'envoyer au Chevalier, lui donner avis de ce qui ſe paſſoit. Je craignois, malgré la convention déja faite de l'emmener avec moi, qu'il ne ſe trouvât des obſtacles. C'étoit ma ſeule inquiétude, mais dont je fus bien-tôt guéri par l'arrivée de mon ami. Auſſi réjoui que moi d'aller voir mes parens, & un pays qu'il n'avoit jamais vu, il me dit qu'il étoit prêt de partir, ou le feroit du moins quand je voudrois. Quoi, lui répondis-je, & ton Génie ? Mon Génie, repliqua-t-il, eſt déja prévenu. C'eſt ce qu'a tout hazard j'ai fait faire par mon petit homme, dès la premiere fois que nous en parlâmes ; & il m'a rapporté depuis, que ſçachant que je ſerois en bon lieu on y conſentoit. Tout ce qu'il y a de plus embaraſſant, ajouta le Chevalier, c'eſt de joindre mon petit homme,

pour lui dire qu'en effet je pars : mais avant que tous tes arrangemens ſoient pris, je compte de le trouver dans un lieu ou l'autre, & de ne te cauſer aucun retardement. Dépêche donc, lui dis-je, va, cours & reviens.

Mon ami me quittant ſur le champ, je commençai à diſpoſer tout. Si j'euſſe été en ſanté, rien de plus court & de plus facile. Mais étant indiſpoſé, & la ſaiſon du froid commençant déja à ſe faire ſentir, j'eus beſoin de plus de précaution. J'avois même réſolu de faire achepter une chaiſe de poſte ; ou, ſous prétexte de prendre congé, d'écrire à Mr. le Comte de J...., & lui emprunter la ſienne ; mais j'appris par Robillard que mon généreux Maître m'en deſtinoit une. J'avois alors deux domeſtiques, c'eſt-à-dire mon laquais ordinaire, & la Trompe le fidéle valet de mon oncle, qui n'ayant pu trouver de Maître s'étoit venu réfugier auprès de moi. Tous deux s'attendoient à me ſuivre ; mais n'en voulant qu'un je gardai la Trompe, & plaçai mon plus ancien au ſervice du Prince. Celui ci, par parenthèſe, eſt aujourd'hui un petit Seigneur, jouiſſant de plus de vingt mille li-

vres de rentes, tandis que ſon pauvre Maître, par le caprice d'un ſort bien différent, ſe ſoutient à peine ſous le poids de ſes malheurs.

Je n'avois pas fini tous ces petits arrangemens, que le Chevalier arriva. Il n'avoit pas ſeulement reçu du petit homme ſon paſſeport, mais encore une ſomme conſidérable pour ſes menus plaiſirs, & ſous la ſeule condition de donner deux fois par ſemaine de ſes nouvelles. L'adreſſe qu'il avoit reçue étoit originale, & mérite que je la rapporte : *A Monſieur Gabriel l'Ange, Rue de la Monnoie à Paris.* Nous en rîmes mon ami & moi : mais en y réfléchiſſant, nous jugeâmes que ce n'étoit qu'une adreſſe en l'air, & que le petit homme iroit lui-même chercher ſes Lettres au Bureau général des Poſtes.

Le Chevalier & moi étant entiérement prêts, je ne ſongeai qu'à prendre mon audience de congé. Tout me le permettant, je fus trouver le Prince. Je crois que quand j'euſſe eu l'honneur de lui appartenir par le ſang, il n'eût pu me témoigner plus de tendreſſe & de regrets. Sur le point de me retirer, il me donna une magnifique taba-

tière enrichie & ornée de son portrait. C'est, me dit-il, pour te souvenir de moi. Va, ne songe qu'à te retablir, & à venir au plutôt me retrouver. Faisant un profonde & derniere révérence, je fus tout de suite trouver l'Abbé, & ceux de qui le devoir ou l'amitié m'obligeoient de prendre congé. Cela fait, je fus joindre le Chevalier & Robillard qui m'attendoient, & sur l'heure même je partis pour Paris. Je ne trouvai pas seulement une chaise de poste prête à m'y mener, mais encore deux magnifiques chevaux de main, dont le Prince me faisoit aussi présent. Robillard qui avoit obtenu la permission de me conduire, prit les devans. Le Chevalier & moi entrâmes dans notre chaise, la plus commode qui se soit jamais trouvée pour deux.

Arrivé au Palais Royal, nous y fimes notre premier gîte. Le lendemain de bon matin nous nous rendimes à la premiere poste. Là nous embrassâmes tendrement Robillard, & il nous quitta avec promesse de nous donner régulierement de ses nouvelles. Quoique nous n'eussions dessein d'aller qu'à petites journées, je laissai à la Trompe mes deux chevaux de main, que

je ſçavois n'être pas les moindres de l'écurie, & lui ordonnai de les ménager ſi bien qu'il me les rendit tels que je les lui remettois. D'ailleurs le Chevalier avoit ſon laquais, & un ſeul nous ſuffiſoit. Enfin nous entrâmes dans notre chaiſe, & en Gouverneurs de Province nous nous mîmes à faire route. A l'exception de la fiévre, je n'en fis peut-être jamais de plus agréable. Mon ami, enjoué, ne cherchoit qu'à me divertir; & moi, dans l'attente d'embraſſer bien-tôt pere, ſœurs & amis, je ne demandois qu'à l'être. Quoique prévenus que je pourrois les aller voir, ils n'en étoient pourtant point aſſurés, & je me faiſois ſur-tout une fête de les ſurprendre.

Prêts d'arriver le cinquiéme jour, je fis prendre les devans au laquais du Chevalier. Va, lui dis-je, & annonce-nous comme deux Seigneurs qui en paſſant demandent le gîte. Cela fut ſi bien exécuté, qu'en arrivant nous trouvâmes mon pere à la porte de ſa baſſe-cour, attendant pour nous recevoir. J'avois réſolu en cas que nous n'y trouvaſſions qu'un domeſtique, de lui faire d'abord introduire le Chevalier; mais voyant-là mon pere, je ſautai le premier

en bas de la chaiſe, & me précipitai dans ſes bras. Il avoit peine à en croire & ſon cœur & ſes yeux. A la fin perſuadé, il me preſſa de toutes ſes forces, & s'écria, mon fils, mon cher fils, c'eſt donc toi que je revois ! Malgré l'attention que demandoit le Cavalier que j'amenois, il ne fut capable de lui en prêter aucune, juſqu'à ce que ſon amour fût ſatisfait. Alors il ſe tourna vers mon ami, l'embraſſa, & nous mena tous deux au lieu où la nature me préparoit une nouvelle ſcène de tendreſſe. Grand Dieu ! qui à ma place ſe ſeroit jamais imaginé autre choſe ? J'avois deſſein de ſurprendre, mais quel ſpectacle frappant ne me ſurprit pas moi-même ! On s'étonnera peut-être que je n'en ſois pas mort.

Parvenu au corps du logis, nous allâmes tout droit à l'appartement de mes ſœurs. Au bruit, elles ſe leverent. Badinant, je me cachai derriere mon pere, & me montrant tout-à-coup, elles penſerent tomber de frayeur & de joie. Toutes deux m'ayant embraſſé avec tranſport, une Demoiſelle que je n'avois pas même encore apperçu, ſe préſenta, & me ſautant au col m'embraſſa avec autant d'ardeur pour le moins & de tendreſſe que mes

ſœurs. Il commençoit à faire obſcur. Etonné, je pris galamment cette Demoiſelle par la main, & la conduiſis près des fenêtres, pour voir qui elle pouvoit être. Cependant j'entendois mes ſœurs qui chuchotoient, & rioient. J'examine cette belle perſonne, je la conſidere, mais inutilement. Honteux en quelque ſorte, je lui dis : Pour cela Mademoiſelle, qui que vous ſoyez, je découvre bien en vous mille attraits, mais rien qui me rappelle l'honneur de vous avoir vue.

Mes ſœurs s'approchant, me prierent d'examiner encore. Je le fis avec la derniere attention & ſi fixement, que la Demoiſelle ne put y tenir. Elle s'échappa, & courut ſe jetter à l'obſcurité ſur un ſopha. Je galoppai après. Pardon, lui dis-je, ſi je vous ai obligé de vous éloigner; mais pardon mille fois, ſi n'ayant jamais eu le bonheur de rencontrer tant de charmes, il ſe peut qu'il ne m'en ſoit demeuré aucune trace. J'avouerai pourtant que le cœur me dit bien quelque choſe : ce que c'eſt je n'en ſçai rien, mais pour peu que vous l'aidiez je ſuis perſuadé qu'il s'expliquera. Mon pere étoit à divertir le Chevalier de l'embarras qui m'occupoit. Mes ſœurs y prenant un ſingulier plaiſir me railloient, ou

plutôt me désolcient, en me reprochant d'avoir laissé si absolument effacer de mon esprit, un objet qui avoit meme sçu autrefois me charmer. Charmer, leur repliquai-je ! j'ai dû l'être, puisque je le suis encore ; mais c'est trop d'énigmes, expliquez-les je vous en conjure. Quoi, s'écria ma sœur cadette, vive & enjouée, tu ne reconnois pas Ferdinande ta chere cousine de jadis ? C'est elle, elle est ressuscitée. Frappé jusqu'au fond d'une vérité que le cœur me dévoiloit, malgré les obstacles de ma raison, je tombai presqu'immobile sur le sopha même où elle étoit. Oui, mon Dieu, c'est-elle, m'écriai-je en levant les mains au Ciel ! Je n'eus pas la force d'en dire davantage. J'allois m'évanouir, si chacun prenant son flacon d'essence ne m'en eût secouru.

Revenu de ma premiere émotion, je me tournai vers l'objet qui l'avoit causée. Miraculeux à tous égards, je me jettai à ses genoux, & les mains jointes j'achevai de convaincre ma raison par mes yeux. Forcé de les en croire, je m'écriai derechef : Oui c'est vous ma chere cousine ! je ne puis méconnoître ces traits qui m'ont déja percé : mais quel miracle ! apprenez-moi, je vous prie,

le myſtere de tout cela. Mon pere voulant abréger une ſcene qui m'épuiſoit, & dont il craignoit les ſuites à cauſe de mon état, me prit par la main. Leve-toi, me dit-il, on t'apprendra à loiſir ce qui t'inquiéte, & ton précepteur qui va paroître, le pourra mieux que perſonne. Ce fut un malheur que lui, qui me connoiſſoit auſſi mieux qu'aucun, ne fût point-là pour ménager cette circonſtance. Il étoit allé avec mon frere cadet guetter le lievre à la rentrée. Avant qu'ils arrivaſſent, la fiévre que je n'attendois pas, me ſurprit avec violence, & je ne les vis que le lendemain au lit.

Mon accès ne fut pas ſeulement accéléré d'un jour, mais à peine m'eût-on conduit malgré moi dans un lit, que je fus attaqué d'un tranſport qui me dura toute la nuit. Mon imagination frappée de mort & de réſurrection, ne voyoit autre choſe. Je mourus, & vis mourir après, tous mes parens & amis. Je les fis tous enterrer, & m'enterrai moi-même avec ma couſine. Enſuite nous reſſuſcitâmes, & me trouvant à la vallée de Joſaphat, j'apperçus ma mere dans la foule, qui nous cherchoit, me ſembloit-il, & à qui je criois de toute ma force : Ici, ma chere

mere, ici! Vivat! nous ne mourrons plus. Voilà les ſottiſes que mes gardiens qui les avoient entendu, m'aiderent à me rappeller à mon réveil, & qui prouvent ce que peuvent ſur l'eſprit les ſens affectés. Soit en veillant, ſoit en dormant, ils portent par-tout le déréglement, ſi on ne s'applique à les moriginer.

La premiere viſite que j'eus le lendemain, fut du Médecin que mon pere m'amena. Cet homme étoit ſur-tout expérimenté dans les fiévres, & habile à les guérir. Il jugea la mienne des plus tenaces, & promit néanmoins de l'extirper ſi je voulois ſuivre ſes conſeils. J'étois ſi rebuté de tant de pareilles promeſſes, qui n'avoient point eu de ſuccès, que je remerciai mon Médecin. Je le congédiai même, lui diſant que par une bonne conſultation, & de l'avis de M. le Duc d'Orleans, j'étois réſolu de laiſſer agir la nature, ſans la fatiguer d'aucun reméde. Saiſi de reſpect pour mes autorités, il me fit une profonde révérence, & ſe retira. Cependant dans la ſuite, obéiſſant à mon pere, je me mis entre les mains de ce Médecin, & par le Quinquina bien préparé il me tira d'affaire.

Après cette viſite, j'eus celle de mon frere, & de mon précepteur que j'embraſſa

tendrement. C'eſt-là que celui-ci m'apprit le tour qu'il m'avoit joué à l'égard de ma couſine. Eſt-il poſſible, m'écriai-je! Oui, repliqua-t-il, & après ce qui arriva hier, & que j'euſſe prévenu ſi je m'y étois trouvé, je crains bien que vous n'ayez encore beſoin de mes conſeils. Cela ſe pourroit, mais jamais, s'il vous plaît, rien qui approche du ſervice que vous avez prétendu me rendre. Qui ſçait, comme vous le voyez, s'il ne me ſera pas mortel; mais en tout cas, je ne crois pas que je réſiſtaſſe à un autre de pareille nature.

On avoit exprès envoyé mon précepteur ſeul avec mon frere, pour cauſer & m'entretenir. Jugeant qu'il pouvoit m'avoir tout dit, le Chevalier entra galamment avec ma couſine & mes ſœurs. C'eſt ce que j'attendois pour me dédommager un peu de la mauvaiſe nuit que j'avois paſſée. Ranimé & réjoui ſur-tout à l'aſpect du cher objet de mon ame, ils n'eurent pas beſoin de s'informer de ma ſanté. J'en marquois tant qu'ils en furent étonnés, & que mon précepteur, toujours prudent, m'avertit de me modérer. De pareils conſeils d'un homme grave & expérimenté à un jeune homme vif & ſans expérience, ſont, je l'avoue, bien plus aiſés à

donner qu'à ſuivre. Mais que la Jeuneſſe ſeroit heureuſe, ſi elle ſçavoit mettre à profit les acquits de la maturité & de la vieilleſſe !

Le Chevalier, à qui l'on avoit fait l'hiſtoire de mon amour enfantin pour ma couſine, ſe mit à plaiſanter ſur la ruſe dont mon précepteur s'étoit ſervi pour m'en guérir. C'étoit bien, dit-il, le meilleur ſpécifique, & peut-être le ſeul efficace. Hélas que ne diſoit-il moins vrai ! mais l'avenir ne le prouva que trop, & je n'étois pas même à ſentir que la criſe qui m'avoit mis au lit, n'étoit pas tant l'effet d'un étonnement ſubit, que d'un feu mal éteint & caché ſous la cendre, & brulant plus que jamais. Ferdinande, c'eſt ainſi que je nommerai cette couſine dans toute la ſuite, n'étoit pas ſeulement née pour charmer mon enfance, mais pour m'enchanter toute ſa vie, & faire de la mienne un tiſſu de traverſes, d'allarmes, & finalement de regrets qui me conſument. C'eſt le terme ordinaire d'une paſſion qui ne conſulte point la raiſon.

Quoique dans mon lit, & fort mal à mon aiſe pour la contempler, je m'étonnai néanmoins de l'avoir méconnue la veille. En deuil de ſon pere, comme elle l'étoit de ſa

mere la premiere fois que je l'avois vue, c'étoit précisément en grand ce que j'avois vu en racourci. Toute la différence n'étoit qu'un développement, qui à la vérité l'avoit formée ou changée en Divinité. Comment, disois-je en moi-même, ne pas la croire immortelle plutôt que morte ou ressuscitée? hors d'elle l'Univers ne peut avoir rien de pareil. S'il y avoit de l'hyperbole là-dedans, je n'en ai pas été seul coupable : & plût à Dieu de l'avoir été! j'aurois du moins goûté une sorte de paix que je n'eus jamais.

Ayant reçu toutes ces visites, je me levai, & allai moi-même chercher & jouir des douceurs que m'offroient le sang & l'amour. Je m'y livrai tout le jour, à l'exception d'un quart-d'heure que je ménageai pour l'amour seul, c'est-à-dire, pour m'entretenir avec Ferdinande, qui déja ne pouvoit douter de m'être aussi chere que lorsqu'elle n'étoit que ma petite cousine. Il n'en étoit pas de même de moi. Non-seulement tous les témoignages de tendresse que j'avois reçu d'elle m'étoient équivoques, mais une certaine retenue que j'avois remarqué depuis le matin, m'intriguoit tout à fait. M'aimer, disois je, ce n'est pas le tout, il faut que je sçache sur quel pié.

Pour cet effet, je proposai sur le soir une Partie de promenade. Nous allâmes dans le jardin. Au bout étoit un verger, & ce fut-là que je m'expliquai.

De tous j'étois le seul qui eût quelque dessein. Chacun s'égarant sans y penser pour cueillir les fruits que laissoit encore la Saison, je fis comme les autres, mais sans perdre de vue ma chere Ferdinande. La voyant seule, & même rêver, je m'avançai. J'étois à ses côtés avant qu'elle m'eût entendu. M'appercevant elle fit un cri. Vous m'avez fait peur, me dit-elle. Où sont les autres? Allons, cherchons-les. Ce n'étoit que pour éviter ce qu'elle prévoyoit. Mais quelle apparence! cette fois, ou une autre, pouvoit-elle m'échapper?

Trop inquiet pour différer, je lui pris la main, lui passai le bras sous le mien, & sur d'elle je commençai d'entrer en matiere. A peine eus-je ouvert la bouche, qu'elle voulut se dégager. Non, non, lui dis-je, je ne suis pas si foible que vous le pensez; ou si je le suis, ce n'est pas de ce côté. Il faut m'écouter, & qui plus est parler vous-même, & décider de mon sort. Quel langage, me répondit-elle; vous badinez sans doute. Moi

badiner! m'écriai-je; ſur quoi fondé cette conjecture? Eſt-ce ſur le danger où je ſuis encore de mourir, percé de vos traits? C'eſt ce qui va arriver, non-ſeulement ſi vous ne m'écoutez, mais ſi j'apprens que vous ne m'êtes point favorable.

Quoique je ne l'obſervaſſe qu'en profil, je ne laiſſai pas de remarquer un embarras de bon augure. Voulant la déterminer, je me tournai tout à fait vers elle, & la conjurai de m'éclaircir ſur les ſentimens qu'elle m'avoit juſqu'alors marqués. Que veut dire cela, me dit-elle? je vous prie laiſſez-moi aller. Je n'en ferai rien, repliquai-je, lui tenant toujours la main, & la lui baiſant avec ardeur. Elle faiſoit encore de nouveaux efforts pour s'échapper. Je me plaignis amerement, & lui dis: N'ai-je pas raiſon de douter que vous m'aimiez, du moins de la maniere que je vous aime, puiſque vous ne demandez qu'à fuir? Prenez-y garde. Ceci que vous appellez badinage l'eſt ſi peu pour moi, qu'il deviendra tragique ſi vous ne le finiſſez. Le tems preſſe, continuai-je: au nom de Dieu, Ferdinande, apprenez-moi ſi vos ſentimens répondent aux miens.

Après ce qui lui étoit revenu de mon ancien-
ne

ne paſſion pour elle, ce qu'elle en avoit vu elle-même, & ce qu'elle en voyoit, elle jugea bien qu'il y auroit en effet du danger à ne pas ſatisfaire l'inquiétude que je marquois. D'ailleurs, ce n'etoit que violence de ſa part. Cette violence ſe changeant tout à coup en pitié & tendreſſe, elle franchit les loix que le Sexe impoſe en pareil cas. Que voulez-vous ſçavoir, me dit-elle ? ſi je vous aime ? Dieu le ſçait, & que bien différente de vous, vous n'avez jamais été un ſeulmoment, pour ainſi dire, abſent de mon eſprit. Ces paroles & l'air dont elle les accompagna, me pénétrerent ſi vivement, que je tombai à ſes genoux pour les embraſſer, en ſigne de reconnoiſſance & de remercimens. Levez-vous, reprit-elle, j'entens la troupe. En effet chacun s'étant réuni, on alloit nous ſurprendre, ſi le bruit ne nous avoit prévenu. L'entendant comme elle, je me levai ; & remettant cet entretien à une autre fois, nous allâmes au-devant de la compagnie & la joignimes.

Content au-delà de toute expreſſion, chacun s'en apperçut, & mon pere lui-même, dès que nous fûmes rentrés. Toute la crainte qu'avoit donné ma criſe ſe diſſipant, nous commençâmes à goûter mieux que nous

n'avions encore fait le plaisir de nous revoir. Pour moi, je m'abandonnai sans réserve à la joie commune. N'étant point en état de procurer moi-même au Chevalier les plaisirs de nos Cantons, je le remis aux soins de mon pere, de mes sœurs, & de toute la famille. Il protesta que sans souhaiter rien de plus, il s'en tenoit à ceux qu'il goûtoit depuis son arrivée.

Mes sœurs n'étoient point déchirées. La cadette sur-tout, malgré mon inquiétude amoureuse, m'avoit paru dès ce jour-là être assez du goût de mon ami. C'est ce qui contribuoit à le rendre si honnête & si poli : nous l'en remerciâmes néanmoins, comme si tous avoient eu la même part à son compliment. Cependant comme il m'importoit de ne l'avoir pas toujours-là, & que je voulois même qu'il servit à me débarrasser des importuns qui pouvoient retarder le desir que j'avois d'un second entretien avec ma chere Ferdinande, je lui dis de se préparer pour aller le lendemain reconnoître les environs.

J'aurois eu de la peine à obtenir ce que je proposois, si le conduisant moi-même à son gite, je ne lui avois appris de quoi il étoit question. C'est donc Monsieur, me dit-il,

pour servir à vos amours que vous m'avez amené ; & les miennes, que deviendront-elles pendant ce tems ? Les vôtres ! m'écriai-je. Quoi déja ! Oui sans doute, repliqua-t-il ; & à moins que tu ne promettes de me servir à ton tour, je te laisse dans l'embarras. Voyons, lui dis-je, pourvu que ce ne soit pas contre moi, je suis tout à toi. Il finit le badinage, en m'apprenant ce dont je m'étois apperçu, que ma sœur cadette lui revenoit fort, & que, n'en déplaise aux environs, il étoit très-assuré de n'y rien trouver d'aussi charmant qu'elle. Fort bien, repliquai-je ; mais si vous me croyez capable d'opérer quelque chose à votre bonheur, pour m'y engager vous vous prêterez, s'il vous plaît, dès demain à ce que je vous demande pour le mien. Il me le promit, & je le laissai se mettre au lit pour aller en faire autant.

Le lendemain je lui fis tenir parole ; mais pour la lui tenir moi-même, je disposai si bien les choses, que mes sœurs, & par conséquent la cadette, furent de la partie qu'on forma. Plus j'éloignois de monde, & plus j'accommodois mes affaires. J'obtins donc que toute la maison, excepté Ferdinande, qui réellement ne se trouvoit pas bien, sor-

tiroit, & iroit dîner chez un Gentilhomme; parent qui étant venu nous voir la veille nous avoit invités. Il faisoit le plus beau tems du monde. On partit, & les malades demeurerent pour se tenir compagnie. Quelle satisfaction! Quelles délices!

N'ayant d'importuns que les domestiques, qui encore ne pouvoient l'être, nous nous retirâmes Ferdinande & moi dans notre particulier. Là nous commençâmes une scene inépuisable de protestations & de tendresses. De quoi m'avez-vous soupçonnée, me dit-elle? de ne vous aimer qu'à la mode apparemment? Hélas! j'eusse été heureuse, non pas de vous croire au tombeau, mais d'y avoir été réellement pendant tout le tems que vous le pensiez. Mon pere seul pourroit rendre témoignage des inquiétudes que m'a causé votre absence, de la part que j'y ai pris, des larmes que je versai lorsque j'appris de lui pourquoi je n'entendois plus parler de vous, & le cruel stratagême dont on s'étoit servi pour m'effacer de votre esprit. Chaque fois que je le voyois, c'étoit toujours à recommencer; & lorsqu'en dernier lieu il me dit qu'il alloit à Paris passer l'Hiver auprès de vous, je voulois le suivre & vous aller trouver avec lui,

Je vous fais tous ces aveux, continua-t-elle, à préſent que le Ciel nous a rejoints, comme je l'en ai cent fois prié. Ma crainte là-deſſus étoit mortelle. J'ai voulu plus d'une fois vous écrire, mais on m'a toujours empêchée. Qui ſçait, diſois-je, s'il ne s'habituera pas tellement à me croire hors de ce monde, que je ne lui paroîtrai plus à tous égards qu'un phantôme, lorſqu'il s'agira de nous revoir? Qui ſçait même, ſi tandis que je ne vis que pour lui, quelqu'autre n'occupe point ma place, & ne me bannit pas plus mortellement de ſon cœur, que je n'aurois jamais eu à craindre de la ruſe de ſon précepteur. Voilà les inquiétudes qui me déchiroient, ſur-tout depuis quelque tems, & dont vous êtes venu enfin me délivrer. C'étoit, pourſuivit-elle, ce qui me travailloit encore hier, au moment même que vous me ſurprîtes dans le verger; & la réſiſtance que je marquai, n'étoit qu'une violence, dont la tendreſſe, comme vous vîtes, prit bien-tôt la place.

Quoi, m'écriai-je après l'avoir écoutée, & ravi pour ainſi dire de corps & d'eſprit; quoi? eſt-ce bien vous, eſt-ce bien moi? Se peut-il un bonheur ſi parfait? je n'oſe quaſi

le croire. S'il ne faut que vous en convaincre, interrompit-elle, tenez, ouvrez cette Lettre qui s'adresse à vous & lisez. Je l'ouvris en effet, & reconnus d'abord le caractere. Il étoit de mon oncle son cher pere. Je lus, & ne trouvai pas seulement dans cette Lettre la confirmation de tout ce que venoit de me dire Ferdinande, mais une tendre exhortation d'en user avec elle comme lui-même en avoit usé avec moi; que sçachant à quel point elle m'aimoit, & que son bonheur dépendoit de moi, il me la recommandoit à jamais. Je ne pus achever cette lecture sans verser un torrent de larmes. Ferdinande en faisoit autant. J'employai pour la consoler, & moi avec elle, tout ce que l'amour & le sang purent me suggérer. Je lui jurai un attachement éternel. J'offris de lui sceller cette promesse de tout mon sang; mais nous nous en tinmes réciproquement aux pleurs que nous versâmes, & que nous n'interrompîmes que par l'entrée d'un laquais qui vint nous annoncer le dîner.

Après nous être essuyés & remis, nous allâmes tête à tête nous mettre à table. Seuls au dessert, Ferdinande m'apprit pourquoi & comment son pere lui avoit laissé la Lettre

que je venois de lire. L'étant venu voir, selon sa coutume, avant que d'entrer en campagne, & toujours frappé de son triste pressentiment, il l'avoit tirée du Couvent pour la mettre avec mes sœurs, où elle se souhaitoit depuis long-tems. Prêt à partir, & après l'avoir recommandée à mon pere même pour en faire un jour sa bru, il l'avoit prise en particulier. J'ai promis, lui avoit-il dit, de donner, quoiqu'il arrive, de mes nouvelles à votre cousin. Voici une Lettre que vous lui remettrez de ma part selon les circonstances. Je suis persuadé qu'il y aura égard : du moins elle sert à ma satisfaction, & peut n'être pas inutile à la vôtre & à la sienne. Alors je me ressouvins de ce qu'il m'avoit dit, que je recevrois de ses nouvelles, même après sa mort. Je le dis à Ferdinande, dont les larmes recommencerent. Dans le fond ce pere avoit toujours eu pour elle une tendresse au-dessus de la commune. Elle alloit même jusqu'à la foiblesse, & on en trouvera peut-être une marque dans cette précaution qu'il prit en faveur de l'attachement que sa fille avoit pour moi. Ce fut un véritable malheur, qu'après avoir échappé à tant de campagnes, il périt à celle-là. Il eût pu, par la paix qui

ſurvint, vivre aſſez long-tems pour diriger les choſes au bonheur qui nous échappa.

Quittant la table, nous allâmes nous recréer à la promenade. Il ſembleroit quaſi que j'aurois dû être épuiſé. Point du tout. Je recommençai avec Ferdinande un entretien qui ne fut gueres moins vif & tendre qu'il l'avoit été juſques-là. Si quelqu'un s'en étonne, c'eſt qu'il n'aura jamais éprouvé que lors même que la nature affoiblie ne laiſſe aucun goût, aucune ſenſation ni force pour la ſpéculation même du Vice, elle en fournit abondamment aux tranſports que permet la Vertu. Je dirai même que plus on s'eſt écarté du droit ſentier, & plus quelquefois l'ardeur eſt grande quand la Providence nous y remet. Quelle différence des doux charmes de la converſation de ma chere Ferdinande, avec les plaſirs groſſiers qui m'étoient revenus du commerce de Pouſſette! La ſeule vue d'un chaſte Objet que l'on aime, remue, ſatisfait plus que la poſſeſſion de tout autre qui faiſant métier de plaire, plairoit en effet. Voilà ce que j'éprouvai toujours à l'égard de Ferdinande. Après nous être aſſez promenés, nous rentrâmes. Bien-tôt nous vîmes paroître mon pere & ſa ſuite, dont l'abſence avoit été pour nous ſi agréable.

Pleins

Pleins de joie de part & d'autre nous ne cherchâmes qu'à la continuer. La Trompe, qui arriva presqu'en même-tems avec mes deux magnifiques cheveux, mit mon pére au comble de la sienne. Il parut plus sensible à ce témoignage de la bienveillance de mon Maitre, que je ne l'avois moi-même été. Occupé de mon amour, c'est de quoi je l'avois le moins entretenu. Voyant le plaisir que cela lui faisoit, j'en pris un singulier à lui raconter toutes les marques que j'avois reçues de la bonté du Prince; je n'oubliai pas sur-tout de tracer son portrait. Lorsque mon pere l'examina, je le vis près à verser des larmes de joie. Ceci, me dit-il, surpasse tout, & confirme plus que je n'ose en croire. Tâche de te rendre digne d'une faveur si distinguée. Hélas! s'il eût sçu ce qui jusques-là me l'avoit le plus mérité, une juste horreur, au lieu de la satisfaction qu'il y trouvoit, la lui eût sans doute fait détester. Je n'avois garde de toucher cette corde, ma vanité n'en auroit pas été trop flatée. C'est cette malheureuse vanité qui perd en partie les jeunes gens. Elle les empêche, non-seulement comme moi d'ouvrir la porte aux bons avis qu'ils pourroient recevoir, mais elle

ferme ordinairement les oreilles à ceux qu'on leur donne. Pour peu qu'un mauvais train ait de brillant, c'eſt un double panchant qui les entraîne, & les aveugle ſur le précipice.

Mon arrivée ſe publiant dans tous les environs, & ma maladie m'empêchant de ſortir, j'eus ſucceſſivement la viſite de tous les Gentilshommes de ma connoiſſance. Pendant quinze jours ce ne fut que fêtes & banquets au logis. J'en étois las, & ſurtout de ce que cela me privoit de mille douceurs que j'aurois pu goûter avec Ferdinande dans le particulier. Pour me les procurer, j'engageai le Chevalier à rendre pour moi toutes les viſites que j'avois reçues. C'eſt ce qu'il fit, tantôt avec mon pere, tantôt avec mon frere, & quelquefois même avec mes ſœurs. Comme on ſçavoit que Ferdinande me tenoit lieu de tout, on me la laiſſoit ſans difficulté : je dis ſans difficulté ; parce que mon pere lui-même ſe plaiſoit à voir notre union, que du vivant de mon oncle ils avoient enſemble réſolu d'accomplir.

Ferdinande, fille unique, n'étoit pas moins favoriſée de la Fortune que de la Nature. Elle auroit pu prétendre aux partis les plus diſtingués de la Nobleſſe ; mais nos

peres, par amour pour nous, s'étoient donné reciproquement parole de ne chercher notre bonheur qu'en nous-mêmes. Si je n'avois pas déja été informé de ces flateuſes diſpoſitions, c'eſt qu'on ne vouloit pas que je négligeaſſe ce que je pourrois acquérir d'ailleurs. C'eſt à quoi Ferdinande n'étoit pas inſenſible. Il le falloit; puiſque malgré ſes craintes, c'étoit toujours par-là qu'on l'avoit empêchée de me donner de ſes nouvelles. Pourquoi ne le fit-elle pas? Pourquoi céda-t-elle toujours à cette idée? C'eſt que le ſort vouloit ſans doute que nous ne fuſſions jamais heureux qu'en perſpective.

Pendant que le Chevalier s'acquitta de la commiſſion à laquelle je l'avois engagé, j'eus tout le tems de me ſatisfaire, ſi j'avois pu l'être avec Ferdinande. Cependant nous entrâmes dans l'hiver, & mon ami qui ne trouvoit pas meilleure compagnie qu'au logis, s'y renferma. Pour le divertir & nous avec lui, j'envoyai inviter tantôt l'un, tantôt l'autre, à nous venir voir. Il n'y avoit perſonne qui ne s'empreſſât à répondre à mon invitation. Attirés par la bonne compagnie, le Chevalier, mes ſœurs, Ferdinande, & le reſte, chacun vint bien-tôt de

ſoi-même, & notre Gentilhommiere fut le rendez-vous des ris & des jeux de toute la Nobleſſe du quartier. A peine trouvions-nous le tems, mon ami & moi, de répondre à nos correſpondans de Paris. Ce n'étoit, pour ainſi dire, que bals, fêtes & cadeaux. Enfin nous paſſâmes le plus agréable hiver du monde, & malgré ma fiévre je ne fus pas un de ceux qui goûterent de moins bons intervales. C'eſt beaucoup dire; car ma ſœur aînée trouva dans toutes ces aſſemblées un Amant qu'elle épouſa, & ma cadette prit tant de goût pour le Chevalier & lui pour elle, qu'ils en euſſent volontiers fait autant, s'il avoit plû aux Deſtinées. Pour moi, toujours malheureux, & appellé à payer au centuple les plaiſirs même les plus innocens, je ne trouvai qu'un rival, qui bien-tôt me cauſa les plus grands troubles.

Le printems offrant de nouveaux plaiſirs, chacun profita de la variation, & s'arrêta chez ſoi à la goûter. Le Chevalier, preſſé par ſon petit homme, fut auſſi obligé de retourner à Paris, y faire une apparition. C'étoit quelque choſe de pitoyable, que de voir la peine avec laquelle il s'arracha du ſein de notre famille. Il pleura, ſanglota,

plus qu'il n'avoit fait dans toute sa vie. Nous de même ; car du petit au grand, chacun l'aimoit. Mes sœurs même souffroient qu'à mon imitation il les qualifiât de ce doux nom. C'étoit bien en effet une douceur pour lui, & telle qu'il ne l'avoit jamais trouvée nulle part. Prêt à partir, nous l'embrassâmes tous. Adieu, lui dîmes-nous. Consolez-vous ; & pour nous consoler nous mêmes, revenez le plutôt que vous pourrez. J'en étois sûr, & ma sœur cadette pour le moins autant, quoi qu'elle ne pût le voir partir, & qu'elle s'étoit retirée quelque part, peut-être pour le pleurer.

Ne sçachant que faire pour ainsi dire après son départ, & ennuyé d'ailleurs de ma fiévre, ce fut alors que je cédai aux instances que me faisoit tous les jours mon pere, pour user des remedes de son Médecin. On l'envoya chercher, il vint, & commença à m'administrer son Quinquina. Malgré le discrédit où ce Fébrifuge est tombé depuis long-tems, il me tira d'affaire en moins de six semaines, & sans aucune suite mauvaise. Je crois que si cela s'étoit opéré tout d'un coup, je serois mort de joie. J'en juge par

celle que me causa par dégré la diminution de mes accès. Chaque prise de mon remede y portoit coup. A la fin j'en fus quitte, & jamais de ma vie je ne donnai cinquante louis de meilleur cœur, qu'au Médecin auteur de ma délivrance.

Mon pere, qui marquoit pour cette fiévre plus d'inquiétude encore que moi, ne se réjouit pas moins de ma guérison. Toute la famille y prit une véritable part ; & sur-tout Ferdinande, qui s'imaginoit à chacun de mes accès de me voir partir pour l'autre monde. On proposa, en signe de réjouissance, une fête solemnelle. Elle fut résolue ; mais comme nous attendions le Chevalier, & que nous nous étonnions même qu'il ne fût pas déja arrivé, on jugea d'une commune voix de différer jusques-là. Huit ou dix jours après il arriva. Ce cher ami, transporté de nous revoir, & sur-tout d'apprendre que j'étois guéri, nous fit craindre lui-même pour sa santé.

Après nous être abandonnés réciproquement à une joie peu ordinaire, je lui demandai des nouvelles de Paris, & principalement de la Cour de mon Maître où je l'avois prié d'aller. J'ai vu, me dit-il, par les

difcours de l'Abbé, que jufqu'au Prince même s'étoit informé de toi avec foin & tendreffe. Il a voulu que je lui racontaffe jufqu'aux moindres circonftances. Apprenant que l'air natal ne te faifoit rien, il m'a ordonné de te ramener en quelque état que tu fuffes. Voici un paquet, ajouta-t-il, où tu trouveras une Lettre, qui je crois fait mention de fes volontés. En effet ouvrant le paquet, j'y trouvai entre autres une Lettre de l'Abbé, qui preffoit mon retour. Je la communiquai à mon pere, & enfuite à toute la compagnie. Qu'en dites-vous, leur dis-je? Là, là, répondit Ferdinande, il n'y a rien qui preffe. Elle eût penfé bien autrement, fi elle avoit fçu le malheur qui m'attendoit, & dont elle-même devoit être la caufe.

Le Chevalier ne pouvant fe laffer de me féliciter, & admirant même le changement qu'il trouvoit déja dans mon air, nous donna occafion de lui parler de la fête que nous avions réfolue. Je veux, lui dis-je, te dédommager une bonne fois de toutes les abftinences que tu as faites avec moi. Si tu n'étois venu en pofte, je commencerois dès demain; mais j'aime mieux que tu te repofes, & cependant je préparerai tout ce que je fçai

qui peut flatter ton goût. En effet je me piquai, pour célébrer ma convalefcence, d'enchérir fur tous les divertiffemens qui nous avoient aidé à paffer l'hiver.

Je fis venir, de tous les endroits, de quoi perpétuer pendant huit jours la fête la plus magnifique, la plus galante qu'on ai vu depuis long-tems dans la Province. J'y invitai, non-feulement tous mes parens & amis, mais toute la Nobleffe de l'un & de l'autre Sexe. Chacun s'étant rendu au jour marqué, nous commençâmes à nous en donner au cœur joie. Que de folies, que d'extravagances! Excepté le plaifir du repos, ou du lit, du moins pour les hommes, il n'y en eut point qu'on ne portât au dernier excès. Voilà comment les jeunes gens changent fouvent en diffolution les actions de graces qu'ils devroient rendre. Ils n'en font pas toujours punis fur le champ, mais cela fe trouve. Pour moi je ne le portai pas loin.

Parmi mes convives, il y en avoit deux familiers depuis long-tems. L'un étoit l'Amant de ma fœur aînée, l'autre un Gentilhomme camarade dès l'enfance, que je n'avois vu depuis maintes années, mais qui depuis mon retour avoit étroitement renoué.

Je l'aimois. Chez moi cela a toujours ſuffi, c'eſt-à-dire qu'aimant, j'ai cru qu'on ne pouvoit que m'aimer ; & quoiqu'à cet égard j'aye mille fois été trompé, je le ſuis encore tous les jours. Mon vieux camarade fut un des premiers qui me fit faire cette fâcheuſe expérience. J'avois pris juſques-là ſes fréquentes viſites pour belle amitié ; mais rien moins. C'étoit ma chere Ferdinande qu'il convoitoit & m'envioit. J'aurois dû m'en appercevoir depuis long-tems, ſi j'avois été de moins bonne foi. Pour elle, elle le ſçavoit ; mais dans la crainte de nous brouiller, ou peut-être de ce qui arriva, elle ne m'en avoit jamais ouvert la bouche.

Tous s'étant retirés, l'Amant de ma ſœur & ce prétendu ami demeurerent pour clorre le Jubilé. Dans cette eſpece de particulier, il ſembloit que nous reprenions de nouvelles forces pour rira & batifoler. Mon Gentilhomme plus ivre, ſoit de vin ou d'amour, qu'il n'avoit encore été, s'oublia avec Ferdiande, & en préſence de tous prit une liberté ſi galante, qu'elle lui appliqua un fier ſoufflet. Un ſoufflet ſur la noble joue d'une Gentilhomme, on le ſçait, c'eſt un péché qui ne ſe pardonne ni dans cette vie ni dans

l'autre. Fut-il de la Vierge Marie, les Anges en répondroient. Dans le fond mon Gentilhomme méritoit celui qu'il avoit reçu. L'étoffe fut si bien mesurée sur son insolence, que sagement je crus n'avoir rien à dire. Pour comble, chacun l'accabla de blâme. Moi seul je ne dis mot. Cependant ce fut moi qui en payai la folle enchere.

Mon Gentilhomme, appris à être discret, m'imita & sortit. Je le conduisis, comme si de rien n'étoit; mais me quittant, il me serra la main de maniere à me faire comprendre qu'il laveroit avec moi son affront. Qu'y pouvois-je? S'il avoit fait cette réflexion, peut-être eût-il évité son funeste sort, & moi mille chagrins & mille fâcheux embarras. Appuyé sur mon innocence, je n'en fus que plus gai. Personne ne s'apperçut que je fusse menacé, & je ne le fis même connoître au Chevalier, que par le cartel que m'envoya le lendemain mon extravagant ennemi.

Sans considérer qu'il n'étoit qu'un impertinent, & l'unique auteur de l'offense qu'il prétendoit avoir reçue, il m'accusoit d'en être seul la cause, & le seul par conséquent à qui il pût s'adresser pour en tirer satisfaction. A cela il ajoutoit le tems, le lieu, & les ar-

mes pour nous battre & nous tuer. J'avoue que voyant cela, je fus si transporté de colere, si fâché même de ma retenue, que je me repentis de n'avoir pas été le premier à lui demander raison de l'impertinence qu'il avoit eue à l'égard de Ferdinande. Oui, disois-je, je devois sur le champ ajouter à son soufflet, ce qu'il sembloit chercher.

Le Chevalier au desespoir du danger où j'allois m'exposer, vouloit à toute force le prévenir. Il s'offrit d'aller parler au Gentilhomme, & tâcher de le ramener à la raison. Non, lui dis-je. Foible comme tu es, reprit-il, j'irai donc me battre pour toi. Encore moins. Oh bien, ajouta-t-il, je vai avertir pere, frere, sœurs, Ferdinande même, & nous t'enchaînerons. Garde-toi bien de remuer, repliquai-je, autrement je te jure que toute ma juste colere tombera sur toi. Tout ce que je te demande, & que j'espere comme de mon meilleur ami, c'est qu'à tout évenement tu me serves ici comme un autre moi même. Que je succombe ou non, tu auras besoin de tous tes talens pour calmer le trouble que cette affaire va causer. Quoi, me dit-il encore triste & pénétré, tu ne veux donc point m'écouter? Au nom de Dieu cher ami, pour-

ſuivit-il en m'embraſſant, permets que je voie d'accommoder cette affaire. Songe, ſi malheur t'arrive, à ce que deviendront ton pere, ta chere Ferdinande, & toute ta famille.

Cette penſée dans le fond me déſarma; mais le faux honneur qui régne ſur cet article, l'emporta bien-tôt. Juſques à quand grand Dieu, ces maximes, ſi contraires à toute bonne Religion, prévaudront-elles! Juſques à quand ſubſtituera-t-on aux idées les plus claires de la Raiſon, de la Nature, & du but général du Créateur, les idées ſottes & perverſes d'une fatale Mode! Ce qu'il y a d'étonnant, c'eſt que ceux qui ſçavent réformer leur jugement là-deſſus, ſont ſouvent incapables d'y regler leur conduite. Un éclair de mauvaiſe odeur, chez qui? chez des foux, les rend foux eux-mêmes, & pis que tout cela, malheureux quelquefois pour jamais.

Quel bonheur, ſi dès-lors le Ciel m'eût porté à faire ces juſtes réflexions. Je ne me fuſſe pas ſeulement garanti du préſent, mais de l'avenir, où j'éprouve enfin ſa vengeance dans ſa miſéricorde.

Les repréſentations du Chevalier, toutes fortes qu'elles puſſent être, ne furent donc pas capables de m'appaiſer. Loin de m'y rendre, je me bouffis de mon faux honneur, & ne ſongeai qu'à lui aller ſacrifier le véritable, mon repos, & celui de tout ce que j'avois de plus cher au monde. Quelle horreur! Quel renverſement de bon ſens! Mon ami voulut en avoir le ſpectacle. Puis, dit-il, que rien ne peut t'arrêter, permets au moins que je t'accompagne. Qui ſçait ſi nous n'allons pas être ſéparés pour jamais. Sçachant que c'étoit là mes endroits ſenſibles, il les reprenoit, & alloit continuer; mais ne pouvant entendre des choſes qui n'aboutiſſoient qu'à m'aſſommer d'avance, je l'arrêtai. Ceſſe je te prie, lui répondis-je, & demeure; car tu ſçais que mon cartel porte encore que je ne ménerai qu'un valet. Tu es bien étrange, repliqua-t-il. Eſt-ce donc que je ne puis attendre à une certaine diſtance le ſort des armes? Au fond rien n'empêchoit, & cela même accommodoit mes affaires. De ſortir ſeul, je ne l'aurois gueres pu ſans ſubir quelques queſtions, & peut-être donner lieu au

ſoupçon. Avec lui tout alloit de ſuite, & je pouvois terminer mon affaire avant qu'on en eût le moindre vent. Je cédai à ces raiſons. L'heure approchant nous montâmes à cheval, & ſous prétexte de promenade je me rendis au lieu marqué.

Mon Gentilhomme y étoit déja à m'attendre. Moins ſcrupuleux que moi il avoit avec lui un ſecond, mais pour ſpectateur, ainſi qu'il m'en avertit d'abord. Sur ſa parole, je ne voulus pas même faire avancer le Chevalier. Cependant mon ami en voyant trois au lieu de deux, s'avança pour rendre la partie égale, & pied à terre comme l'autre il ſe mit à obſerver. L'affaire fut bien-tôt décidée. Pleins de courage, mon ennemi & moi, nous mîmes juſte au corps bas & l'épée à la main, & nous nous abordâmes. Quand on y va de bonne foi, ces ſortes de combats ne durent guere. En deux coups de lames je jettai mon ennemi ſur le quarreau. Je ſuis mort, s'écria-t-il. Tant pis répondis-je, je voudrois pouvoir vous rendre la vie auſſi aiſément que je vous l'ai ôtée. Etes-vous con-

tent? Oui. Adieu. Je priai ſon ami d'en avoir ſoin, & je gagnai au pied avec le mien.

Le Chevalier qui n'avoit craint que pour ma vie, ne ſe poſſédoit pas la voyant hors de danger. Ce n'eſt pas le tout, lui dis-je, que faire à préſent? Je ſuis d'avis, ajoutai-je, de ne pas ſeulement rentrer au logis & de me retirer droit en Lorraine. Après mure délibération, je ſuivis ce parti. Va dis-je à mon ami, embraſſe pour moi mon pere, toute la maiſon, & ſur-tout Ferdinande. Calme, appaiſes-les autant que tu pourras. C'étoit ce qui m'empêchoit principalement de me montrer, ſçachant tous les aſſauts que j'aurois eu à ſoutenir. Enfin j'embraſſai mon ami, qui promit de me joindre bien-tôt, & ſuivi de la Tulipe je me rendis à Nancy.

Tout le long de la route je fis les plus triſtes réflexions. Je maudis cent fois le point-d'honneur qui m'arrachoit pour ainſi dire à moi-même, & m'éloignoit de mon centre. Pourquoi, diſois-je, n'avoir pas été plus docile aux remontrances du Chevalier? Pourquoi ne l'avoir pas laiſſé agir? Le pis

qui m'en fut arrivé, eût été de fuir comme je fais. Qui sçait à présent quand je pourrai retourner ? peut-être jamais. D'ailleurs, ajoutois-je, voilà un homme qui est présentement je ne sçai où. Mon Dieu aye pitié de moi ! J'arrivai sans presque faire autre chose que gémir & me plaindre. Qu'eût-ce été, si j'avois joint à toutes ces réflexions celles que je ne fis pas ; & sur-tout si une fraîche maturité me les eût fait goûter comme elles doivent l'être !

Malgré l'amertume de mon ami, je me souvins que je n'avois laissé au Chevalier aucune adresse où il pût me trouver. Mettant pied à terre, j'envoyai la Tulipe à la poste, avec ordre de dire que dès qu'il arriveroit un Cavalier fait de telle maniere, on l'envoyât à l'auberge où j'étois descendu. J'étois venu sur mes propres chevaux, & presque tout d'une traite, dont je perdis le meilleur des deux que j'avois reçus en présent. Mon ami se fit attendre quelques jours. Je m'en étonnois, mais il étoit retenu par mon pere, qui vouloit partir avec lui, & voir néanmoins auparavant le train que mon affaire prendroit.

droit. Tous deux enfin arriverent par la poſte, comme je l'avois prévu; mais dans la chaiſe qui m'avoit amené de Paris, mon pere n'étant plus d'âge à ſoutenir autrement une pareille fatigue. Ne m'en fiant point à l'adreſſe que j'avois donnée, j'envoyois de tems en tems la Tulipe. Il ſe trouva à leur deſcente, & les amena.

Mon pere paroiſſant le premier, je me jettai à ſon col, le ſuppliant de me pardonner. Il le faut bien, me dit-il, comme d'une choſe ſans remede; mais gare qu'il ne s'en trouve qui ne te pardonnent jamais. Pour toute réponſe je ſaiſis un ſiége, & le lui offris. Il s'aſſit, & pendant qu'il prenoit haleine, j'embraſſai mon ami. Faiſant face enſuite, il reprit. Qu'avois-je beſoin à mon âge du trouble que tu me donnes? Mes jours ne ſont-ils donc pas aſſez avancé, ſans que tu te mêles de les abréger? Debout confus, je demeurois toujours en ſilence. Oh que cela eſt beau, ajouta-t-il! je gage que c'eſt ce que tu penſes, malgré ce que j'en dis. Mon pere, répondis-je alors! mon cher pere, répétai-je tombant à ſes genoux! le Chevalier

ne vous a-t-il donc pas raconté cette affaire ! Oui. Hé bien, poursuivis-je que falloit-il que je fisse ? Il falloit...... il falloit...... C'est à la lettre tout ce qu'il put me répondre.

Le Chevalier se prêtant à l'embarras de mon pere, l'en tira à ma grande satisfaction, & vraisemblablement à la sienne. Il falloit Monsieur, lui dit-il, ce que je me suis déja tué de vous répéter, qu'il fit ce qu'il a fait, ou qu'il tachât le sang dont il est. A Dieu ne plaise ! s'écria-t-il. Qu'il périsse plutôt mille fois ! Puis m'embrassant comme pour m'y exhorter, il ajouta : Que Dieu & le Roi te pardonnent, ainsi que moi. Ravi autant qu'on peut l'être, je me levai. Mais que dira-t-on, que l'on remarque dans mon propre pere la force du préjugé, dont j'ai en passant touché l'abus ? J'en conviens, & c'est ce qu'il y a encore d'étonnant, que l'âge même, loin d'en guérir, le fortifie souvent.

Si ma paix fut aisée avec mon pere, les aparences ne promettoient rien moins du côté qu'il craignoit. On sçait combien Louis XIV. sur-tout vers la fin de sa carriere, étoit

inexorable ſur l'article. Mon affaire n'étoit nullement graciable, & ce qui la mettoit dans tout ſon danger, c'eſt que la famille de mon ennemi avoit juré de la pouſſer ſans miſéricorde. J'appris que le *oui* qu'il m'avoit prononcé, avoit été le dernier de ſa vie; que ſon cadavre enlevé par ſon ami, avoit été porté chez lui; qu'animé par ce ſpectacle, tous les ſiens en armes étoient venus fondre chez mon pere, & qu'ils m'y avoient cherché comme pour me maſſacrer, ou tout au moins ſe ſaiſir de ma perſonne. Si je m'y fuſſe trouvé, Dieu quelle tuerie! C'eſt lui ſans doute qui, malgré tout, m'avoit inſpiré de ne pas rentrer.

Enfin ces perquiſiteurs, plus furieux encore, étoient ſortis, jurans ma mort de maniere ou d'autre. Tous s'étoient d'abord diſperſés pour courir ſur mes traces. Pluſieurs même avoient pris la route de Nancy; mais étant bien monté, ayant quelques heures d'avance, & la nuit ſurvenant, c'étoit plus qu'il n'en falloit pour être en ſureté. Auſſi mon pere ne s'en étoit-il pas beaucoup inquiété. Il trembloit bien plus de voir com-

mencer des informations. C'eſt ce qu'on avoit déja fait, malgré les amis communs qui s'en étoient mêlés, & qui n'eſpéroient pas même de pouvoir jamais les arrêter.

Mon pere & la famille aſſemblés ſur le cas, avoient déja réſolu d'avoir recours à la protection du Prince mon Maître, & d'obtenir ma grace par ſon moyen. Le parti étoit excellent, c'étoit d'ailleurs le ſeul à prendre; mais réfléchiſſant que mes ennemis ne trouveroient pas de protections moins puiſſantes, & plus même par l'eſpece de diſgrace où mon Maître étoit dans l'eſprit du Roi ſon oncle, nous déſeſpérions quaſi du ſuccès. Cela redoubloit l'allarme de mon pere, & avec raiſon; car ſi les choſes n'euſſent changé de face, j'euſſe dès-lors été proſcrit pour toute ma vie.

Cependant ne voulant rien négliger, mon pere avoit déja réſolu d'aller lui-même implorer pour moi la protection & la bienveillance de mon Prince. C'eſt ce qu'il me confirma, & qu'il exécuta, malgré moi pourtant, avec le Chevalier. Je prétendois que ſans s'expoſer à une fatigue ſi dangereuſe,

mon ami ſeul opéreroit tout ce qu'on pouvoit eſpérer. Non, répondit-il, une telle affaire mérite bien ma préſence ; & dût elle terminer mes jours, je me croirai trop heureux, ſi elle réuſſit. J'inſiſtai encore, mais inutilement. Dès le lendemain il prit la poſte, retourna au logis, & ſans différer ſe rendit à Paris. Ce qui me conſoloit, c'eſt que le Chevalier l'accompagnant, j'étois ſûr qu'il en prendroit ſoin comme de ſon propre pere.

A peine me trouvai-je ſeul après leur départ, que je tombai dans la plus grande conſternation. Cela ne ſe pouvoit gueres autrement, d'une ſéparation ſi chere & ſi rapide : mais ce qui mettoit le comble à mon affliction, étoit l'incertitude de ſa durée. Arrive ce qui pourra, diſois-je, je l'abrege, & même au plutôt, puiſque déja je n'y puis plus tenir. On juge bien que Ferdinande avoit la meilleure part à tout ceci. J'étois à ſon égard pire encore que je ne me rappellois l'avoir été autrefois dans le même lieu. L'eſpérance que le Chevalier ne m'apporteroit peut-être pas de ſi fâcheuſes nouvelles,

m'avoit auparavant ſoutenu ; mais la voyant évanouie, & les choſes prenant le plus mauvais train, je ne projettois que deſeſpoir.

Je paſſai pluſieurs jours dans cette ſituation. Un matin que ma criſe étoit plus forte qu'à l'ordinaire j'appellai la Tulipe. Va, lui dis-je, à la poſte, amene-moi ici des chevaux, & que je parte. Partir Monſieur, me dit-il ? & pour où, s'il vous plaît ? Que t'importe : obéis, & ne t'embarraſſe pas du reſte. Ma foi Monſieur, me repliqua-t-il, je juge ſans peine où le cœur vous appelle ; mais qu'il me ſoit permis de vous remontrer qu'il n'y fait pas bon. Tu juges ſans peine, repris-je après lui ; & qui t'a donné un jugement ſi aiſé ? En effet je pouvois bien croire qu'il avoit par-ci par-là reconnu, entendu, que je m'intéreſſois à Ferdinande ; mais qu'il en ſçût davantage ; c'eſt ce que je ne m'imaginois pas. Cependant il ne m'apprit pas ſeulement pour qui & pourquoi je m'étois battu, mais encore toute mon ancienne hiſtoire avec Ferdinande. Bourreau ! m'écriai-je alors ; d'où vient donc que tu ne m'as jamais révélé la ſupercherie dont j'étois la dupe ?

Il me répondit qu'il n'avoit eu garde ; que ſon défunt Maître le lui avoit trop bien défendu ; & que quand ce myſtere eût duré juſqu'à la fin des ſiécles, il n'eût jamais été tenté de le révéler, qu'il étoit pour cela trop fidéle & trop obéiſſant. Fort bien, interrompis-je ; mais puiſque tu ſçais ſi bien obéir, fais donc au plus vite ce que je te commande.

Plus ſenſé qu'on ne pourroit le croire d'un valet, il me repliqua que mon oncle ne l'avoit jamais mis à l'épreuve d'une pareille obéiſſance ; mais que s'il s'y fût trouvé, il lui auroit hazardé auparavant un expédient qui lui tomboit dans la penſée. Quel, lui demandai-je ? Ce ſeroit, me répondit-il, de prendre ſeul la poſte, & d'aller repréſenter à Mademoiſelle Ferdinande le danger où je vois que vous voulez vous expoſer. Il y a toute apparence qu'elle aimera beaucoup mieux venir elle-même ici, & par-là le prévenir. Dans le fond je trouvai cet expédient plein de ſens, je m'étonnai-même qu'il ne me fût pas venu dans l'eſprit. Enfin l'approuvant, j'y conſentis.

La Tulipe partit donc avec un Billet que

je me donnai à peine le tems d'écrire. Il fit ſi grande diligence, que de retour dès la même nuit, je le trouvai le matin à mon lever. Je ne fus pas trop aiſe de le voir, je ne l'attendois qu'avec Ferdinande, & je craignois que ce promt retour ne ſignifiât rien de bon. Cependant j'appris tout le contraire. On ne s'étoit dépêché de me le renvoyer, que pour ſoulager l'impatience que l'on me ſuppoſoit, & empêcher qu'elle ne me fît tenter ce que la Tulipe étoit venu annoncer. Dans la crainte où l'on eſt me dit-il, comptez Monſieur qu'on eſt déja en route, & que vous verrez bien-tôt toute la famille. En effet, à l'exception de mon pere, déja peut-être à Paris, tous arriverent le lendemain au ſoir.

Comme il étoit tard, & que je ne comptois plus ſur eux ce jour-là, ma joie en les voyant n'en fut que plus ſenſible. Je les embraſſai tous avec une eſpece de tranſport. Je commençai & finis par Ferdinande : que dis-je ! l'amour & le ſang m'uniſſant à elle, je penſai la dévorer dans ces premiers inſtans. La joie n'étoit peut-être pas moins grande

de sa part, mais elle s'exprimoit d'une maniere bien différente. Autant mes transports tenoient de la gaieté, autant les leurs sembloient tristes & lugubres. Je ne voyois que larmes. Mon frere, mon précepteur même, en laisserent échapper. Enfin, c'étoit comme si j'eusse été perdu plutôt que retrouvé; & j'eus presque à soutenir le méme assaut, que si je fusse rentré droit au logis.

Cependant peu à peu nous goûtâmes un plaisir uniforme. Tous ainsi que moi, ne marquerent bien-tôt plus que satisfaction & contentement. Ferdinande sur-tout, quoiqu'elle parût d'abord la plus désolée, fut la premiere consolée. On s'entretint de mon affaire. Il fallut, quoique peut-être le Chevalier l'eût racontée vingt fois, que j'en fisse encore le récit tout du long. Ce récit causa comme un nouvel effroi. Il m'attira de mon précepteur une mercuriale d'ancien droit. Du reste, tâchant de bien espérer, chacun se calma. Ferdinande commença à nous mettre en joie. Pourquoi, dit-elle, ne m'a-t-on pas jugé digne de répondre pour moi? Que me manquoit-il? Un chapeau? Hé bien, j'en

eusse bien-tôt trouvé un. Nous badinâmes sur son courage, & dans tout cela je remarquai qu'elle n'étoit que la moins fâchée d'une querelle qui me rendoit plus que jamais digne d'elle. Ainsi se passa cette premiere soirée. Nous l'abrégeâmes, parce que fatigués, les voyageuses sur-tout, avoient besoin de repos.

Plein de la plus douce satisfaction, je me retirai avec mon frere & mon précepteur. Je les pressai de se mettre au lit, ne souhaitant que d'y être moi-même à goûter l'heureuse situation où je me trouvois. Je me livrai tellement aux idées qu'elle me fournissoit, qu'à peine je fermai l'œil de toute la nuit. Brulant de revoir Ferdinande, je me levai de grand matin. Je fus au même lieu où je l'avois quitté la veille, comme si elle eût dû y être déja, ou se hâter d'y venir. Cependant il fallut attendre; & ne voulant pas interrompre son repos, je soulageai mon impatience à force de me promener. Elle vint enfin la guerir tout à fait. Pressentant à son réveil que je ne devois plus être au lit, elle s'étoit levée, ajustée, & précédant mes sœurs, elle

étoit venue me trouver. Seul avec elle pendant près de demi-heure, ce fut-là que mon cœur se dilata. Ni elle, ni moi, ne pouvions nous lasser de nous revoir, nous embrasser, & nous dire mille choses tendres que les Amans seuls sçavent exprimer.

L'arrivée de mes sœurs, & bien-tôt de mon frere & de mon précepteur, interrompit notre doux entretien.

Devenant général, on parla du tems qu'on demeureroit, & de la manière de le passer. J'obtins en premier lieu, que tous attendroient avec moi les nouvelles que mon pere m'avoit incessamment promises, que selon ce qu'elles nous apprendroient nous aviserions, & qu'en attendant je promettois de faire en sorte qu'on ne s'ennuyeroit pas. Jusques-là je n'étois presque point sorti de mon auberge. Je proposai dès le même jour une partie de promenade. Nous l'exécutâmes Ferdinande, mes sœurs & moi, tandis que mon frere & mon précepteur allerent visiter plusieurs connoissances, & les préparer en quelque sorte à nous recevoir.

De retour de notre promenade, ils nous

dirent qu'on nous attendoit en divers endroits, & qu'il ne s'agissoit que de voir par où il nous plaîroit commencer. Cet embarras fut bien-tôt levé. Nous donnâmes la préférence à ceux qui ne tarderent pas à nous la venir demander galamment. D'autres succédant journellement à ceux-ci, nous ne pûmes jamais y fournir. Il falloit nous arracher, & partout nous ne trouvions que banquets & fêtes galantes. Quelques amis se plaignans de ce que nous n'étions pas venus tout d'un coup prendre appartement chez eux, voulurent nous y obliger. Nous les remerciâmes, & tant pour notre liberté que pour n'incommoder personne, nous préférâmes constamment notre auberge.

Au milieu de tous nos divertissemens, nous reçûmes de mon pere les nouvelles que nous attendions. Loin de les interrompre, elles nous portoient à les continuer. Nous apprîmes que mon pere jouissoit d'une santé meilleure même que lorsqu'il étoit parti; qu'il avoit été parfaitement bien reçu du Prince; qu'il s'intéressoit fortement pour moi, mais qu'il ignoroit encore à quoi cela aboutiroit.

Le Chevalier, de ſon côté, m'écrivoit mille choſes divertiſſantes. Dans la Lettre il y en avoit une pour ma ſœur cadette, qu'il ne croyoit guères auprès de moi. Il me prioit de la lui envoyer, & de faire en ſorte qu'elle lui tombât en main propre. Je fis cette lecture en commun. L'article de main propre, qui m'échappa ſans le vouloir, ne fit pas ſeulement rougir ma pauvre petite ſœur, mais elle donna encore à tous une démangeaiſon curieuſe qui ſervit à la déſoler. Pour m'acquitter de ma commiſſion je lui remis ſa Lettre. Elle la fourra ſubitement dans ſa poche. Malgré, bon gré, il fallut l'en tirer. Vous la lirez tout haut, lui dit-on. Plus elle s'en défendoit, plus on s'opiniâtroit. On alla même juſqu'à vouloir la lui arracher. Elle tint bon; mais voyant qu'on prétendoit qu'il devoit y avoir quelque choſe de terrible, elle la prit, & la jetta avec dépit au milieu de la compagnie. Comme lecteur je la ramaſſai, j'en fis la lecture tout haut, mais en ſautant ou déguiſant autant que je pouvois certaines tendreſſes, dont ſa modeſtie auroit peut-être ſouffert. Cela fait je la lui rendis, & on la laiſſa tranquille.

Ces Lettres nous donnant une nouvelle

doze de belle humeur, nous n'eûmes garde d'y porter la moindre atteinte. Laiſſant les choſes ſur le pied qu'elles étoient, c'eſt-à-dire, nous divertiſſant ſans parler de retour, on réſolut ſeulement de répondre à mon pere, & de lui marquer que nous étions tous à Nancy, en auſſi bonne ſanté que lui. Cette affaire me regardoit. Je m'en acquitai ſur le champ, & preſqu'auſſi-tôt nous fûmes à une fête où nous étions attendus. Nous pouvions nous aſſurer d'en avoir à perpétuité, ſi nous euſſions voulu ; mais quoiqu'il ne fût pas apparent que ma compagnie me demeurât ſi long tems, je ne voulus pas néanmoins qu'il fût dit que nous recevions toujours ſans rien donner. Je prétendis même réparer du premier coup le défaut où j'avois été juſques-là. Pour cet effet j'ordonnai une fête ſplendide & magnifique autant que je pus. J'y invitai tous ceux de qui nous en avions reçu, & j'eus tout lieu de penſer que je n'avois plus rien à me reprocher.

Cependant les Beautés que j'avois avec moi faiſoient extrêmement de bruit. La Ville

ne retentiſſoit que de leurs charmes, & j'appris bien-tôt qu'ils avoient même pénétré juſqu'à l'intérieur de la Cour. Ferdinande ſur-tout avoit une foule d'admirateurs. Le bruit de ce qui l'avoit amené, & moi auſſi, ſe répandit. Je recevois de toutes parts des complimens ſur l'objet de ma bravoure. On me juroit qu'elle ne pouvoit être mieux placée; mais craignez, ajoutoit-on en badinant, quelque nouvel eſſai. Cela auroit pu ſe faire, ſi mon pere arrivant contre toute attente, n'eût coupé dès-lors racine au danger.

Aucun de nous n'étoit au logis, quand le Chevalier & lui mirent pied à terre. Il n'y avoit pas même un ſeul de nos domeſtiques. Mon hôte ſçachant où nous étions, vint lui-même en donner la nouvelle. Je la reçus en particulier. La communiquant à tous, & la bienſéance le permettant, nous prîmes congé, ſortîmes, & tranſportés de joie nous fûmes où le cœur nous appelloit. Nous avions peine à concevoir cette arrivée imprévue, d'autant que les dernieres Lettres que nous avions reçues n'en faiſoient aucune mention. Nous fûmes bien-tôt inſtruits. Mon pere

voyant paroître tout d'un coup sa famille entière, pensa s'évanouir de joie. Nous l'embrassâmes tour à tour, sans presque qu'il eût la force de nous dire un seul mot. Le Chevalier y suppléa. Sa joie s'exprima de toute manière, la nôtre de même. Enfin nos transports finis, & mon pere revenu de son espéce de pamoison tendre, nous apprit la raison de son retour inattendu.

Le Prince s'employant pour ma grace, avoit pressenti une espéce d'impossibilité à l'obtenir. Cependant ne voulant pas effrayer mon pere, il lui avoit fait dire le jour même par l'Abbé, qu'il nous avoit écrit la dernière fois, qu'il étoit inutile qu'il demeurât plus long-tems à Paris pour cette affaire; qu'il prévoyoit qu'elle tireroit en longueur, & présumoit d'un autre côté que son chez lui l'accommoderoit beaucoup mieux; qu'il pouvoit y retourner, & s'assurer sur sa parole qu'il ne négligeroit rien pour ma grace, puisque de-là dépendoit la satisfaction qu'il auroit de me revoir; que s'il acceptoit ce parti il le dit à l'Abbé, & qu'il vînt le lendemain recevoir ses ordres. Mon pere se ren-

dit à cette propofition, il promit de fuivre ponctuellement les volontés du Prince, & le lendemain il fut prendre congé.

Dès que mon pere parut, le Prince ne lui réitéra pas feulement tout ce que l'Abbé lui avoit dit de fa part, mais il lui ajouta des chofes fi obligeantes qu'il en étoit encore tout pénétré. Je partage avec vous, lui avoit-il dit, la tendreffe que vous avez pour votre fils. Soyez furs, vous & lui, que dans toute occafion vous me trouverez difpofé à vous faire plaifir. J'ignore le tems que je pourrai rappeller votre fils auprès de moi. En attendant, voici une Lettre que vous lui remettrez. Elle eft pour ma Sœur à qui je le recommande, & qui le gardera, j'efpere, comme je l'en prie. Là je le compte auffi bien qu'avec moi. Mon pere acceptant avec révérence & remerciment la Lettre que le Prince lui offroit, fortit, & ne fongea plus qu'à nous rejoindre promtement. Le Chevalier même chez qui il logeoit, avoit déja tout difpofé, de forte qu'il n'avoit eu prefque qu'à monter en chaife & galopper.

Finiffant ce récit, mon pere me remit la

Lettre de mon Maître pour sa Sœur la Duchesse de Lorraine. Ceux qui sçavent l'amour fraternel qui régna toujours entre ces deux illustres Personnes, ne douterent pas du poids qu'auroit cette recommandation. Je fus dès le lendemain à la Cour. Je donnai en main propre à la Princesse, la Lettre du Prince mon Maître. Je ne sçai ce qu'elle contenoit, mais dix fois la Princesse interrompant sa lecture jetta les yeux sur moi. Vous êtes donc Page, me dit-elle à la fin ? Je l'étois ma Princesse, répondis-je, car je crains bien que ce ne soit de ces choses passées. Oh que non, repliqua-t elle. Mon Frere du moins ne l'éntend pas ainsi : il me prie de ne vous recevoir qu'en dépôt, & en dépôt sacré, reprit-elle en souriant, que je dois lui remettre fidélement. De l'air dont la Princesse s'énonça, je ne pus moi-même m'empêcher de sourire. J'allois lui commencer ma réponse par mes excuses, lorsqu'elle ajouta : Cela mérite bien qu'on y pense; allez, & venez demain me retrouver.

Prêt à passer la porte de son appartement, elle me rappella. D'un saut de Page je fus à elle. Vous êtes bien leste, me dit-elle; mais n'êtes-vous pas ici en compagnie ? n'est-ce

pas vous ou les vôtres dont le bruit m'eſt parvenu? Je ne ſçai, ma Princeſſe: j'ai ici mon pere, qui arriva hier avec la Lettre que j'ai eu l'honneur de remettre à votre Alteſſe, mon frere & mes ſœurs. Oui, oui, interrompit-elle, c'eſt cela. La charmante pour qui vous êtes en affaire n'en eſt-elle pas auſſi? C'eſt ce que j'allois ajouter ma Princeſſe. Une couſine que je chéris comme ſœur, ou plutôt comme quatre. Elle rit & me renvoya, mais avec ordre précis de ne pas manquer au lendemain.

De Luneville où ſe tenoit ordinairement la Cour de Lorraine, je revins à Nanci. Mon pere, tous étoient à m'attendre, pour être inſtruits de la manière dont ſon Alteſſe m'auroit reçu. Ferdinande & mes ſœurs crièrent d'abord en me voyant, hé bien? Hé bien Meſdemoiſelles? leur répondis-je, apprennez en premier lieu le tapage que font vos charmes. Il eſt ſi grand que ſon Alteſſe même en eſt imbue. Parbleu, je le crois, repliqua le Chevalier, le Monde entier doit en être rempli. Laiſſant les galanteries, j'approchai de mon pere, & racontai ce qui s'étoit paſſé. La Princeſſe m'ayant remis au lendemain, nous remîmes auſſi à juger. En attendant

nous goutâmes le plaiſir de revoir mon pere. Il étoit ſi ſatisfait du Chevalier, que nous nous divertîmes à lui faire faire le journal des manières qu'il avoit eues pour lui. A chaque aticle nous demandions à mon pere s'il étoit vrai. Oui. Là deſſus nous l'embraſſions, badinant, folatrant, mais pourtant lui marquant notre reconnoiſſance.

Le lendemain, ſelon l'ordre que j'avois reçu de ſon Alteſſe, je me rendis à la Cour. On ne m'introduiſit pas dans le même appartement que la veille, mais dans un autre, où elle n'avoit avec elle que deux perſonnes familières. Vous voilà, me dit-elle, c'eſt pour vous que je ſuis ici dans le particulier. Cela ne vous, étonne pas ſans doute, puiſque mon frere m'apprend que vous étiez du ſien, & que malgré votre jeuneſſe vous en ſçavez bien uſer. Ah çà, pourſuivit-elle, dites moi donc un peu avant toutes choſes, comment tout va là-bas. Princeſſe, répondis-je, oſerois-je auparavant m'informer, ſi mon Maître marque auſſi que vous me faſſiez cette demande, & que je doive y répondre. Hélas! repliqua-t-elle, tu ne peux rien m'apprendre mon cher Enfant, que je n'en ſçache encore plus. Eſt-il ſage, réglé au moins dans

ſa conduite ? non ſans doute. Sans attendre ma réponſe, je la vis fondre en larmes.

Ne ſçachant ce que cela vouloit dire, j'étois inquiet du tour que prendroit cette ſcène. Je croyois dans le fond qu'il s'agiſſoit des déſordres de mon Maître auxquels je pouvois avoir eu part. J'étois réſolu, ſuppoſé même qu'elle levât le ſcrupule que m'impoſoit le reſpect, de les nier comme beau meurtre, & par égard pour lui & pour moi. Enfin la Princeſſe elle-même me tira d'embarras. Ses larmes n'aboutirent qu'à des nouvelles domeſtiques, c'eſt ce que je ſçavois le moins. Cependant je tâchai de la ſatisfaire. Dans la ſuite j'appris le véritable ſujet de ſes pleurs. C'étoit la malignité qui avoit pris en ſcandale l'attachement que le Prince ſon Frere avoit marqué pour elle, & porté juſqu'à vouloir la ſuivre en Lorraine. Je pourrois dès-ici, ſi je voulois, détruire cette affreuſe calomnie ; je le pourrois, dis je, ſi je ne me réſervois à le faire avec d'autres plus affreuſes encore, que de vils ennemis ont eu la lâcheté de publier.

Cependant le frere, la ſœur ſur-tout, victimes de ces langues criminelles, ne s'entretenoient plus qu'avec meſure & ſouvent en

ſecret. La Princeſſe ſur-tout l'exigeoit, condamnant l'emportement de ſon frere, qui avoit donné lieu à de tels bruits, & voulant abſolument y obvier. C'eſt ce qu'elle appelloit ſa conduite. Du reſte l'amour fraternel ſubſiſtant toujours, il ne ſe paſſoit rien de part ou d'autre qu'ils ne ſe le communiquaſſent. Admis à la confiance de celle à qui mon Maître m'avoit recommandé, j'en ſçus peut-être plus à la cour de Lorraine, que je n'en euſſe jamais appris au Palais d'Orléans.

Dès ce moment la Princeſſe, ſenſible à la bienveillance que ſon frere lui avoit ſans doute marquée pour moi, promit de me tenir lieu d'un autre lui-même. Elle m'offrit gratuitement un aſile auprès d'elle, ſans Charge ni Emploi, mais comme un véritable dépôt confié, & toujours prêt à rendre. Charmé de cette propoſition, je l'acceptai pénêtré moi-même de ſenſibilité. Ce fut un malheur que je n'inſiſtai pas pour un Emploi. Je l'aurois obtenu ; & peut-être que me fixant, j'aurois évité tous les déſaſtres qui m'ont aſſailli dans la ſuite. Avant même que je ſortiſſe, la Princeſſe qui avoit déja prévenu le Duc ſon époux, me préſenta à lui. Il ratifia tout ce qu'elle m'avoit offert ;

& pénétré des bontés de leurs Alteſſes, je retournai en faire part à mon pere.

Ma ſatisfaction étoit trop grande pour qu'elle ne ſautât pas aux yeux. Lorſque je rentrai, chacun s'en apperçut, & je fus félicité d'avance ſur ce que l'on ne ſçavoit pas. Mon pere ſeul attendit que je m'approchaſſe. Je le fis, & lui racontai ce dont il avoit lieu de ſe flatter en quelque ſorte. Il s'en réjouit autant que cela ſe put; c'eſt-à-dire, bien moins que de ma grace s'il l'eût apportée, ou qu'il n'eût eu aucun doute là-deſſus. Cependant, comme il ne la croyoit pas non plus tout-à-fait déſeſpérée: Dieu ſoit loué, me dit-il: il prit courage, & dit prions, eſpérons pour le reſte.

Mon pere n'attendant que cette déciſion pour ſon départ, ſongea d'abord à le règler. Il craignoit par rapport à moi de toucher cette corde, & ne le fit même qu'avec meſure. Il repréſenta les inconvéniens qu'il y auroit à demeurer plus long-tems: d'ailleurs, me dit-il, nous viendrons te voir de tems en tems, & cela te paroîtra bien meilleur. Je conſentis avec plus de facilité qu'il ne ſe l'étoit imaginé. Peut-être crut-il que je cédois à ſes raiſons. Rien moins, c'étoit aux miens,

nes. Sur le point de me rendre à la Cour, où il falloit d'abord quelque assiduité, je craignois de ne pouvoir jamais l'accorder avec mon amour. Quelle apparence, disois-je, que Ferdinande demeure, sans que je sois incessamment près d'elle? Ou il faut rompre ce que je viens d'arrêter, ou il faut la laisser aller. De rompre, reprenois-je, ce seroit se mocquer, & je mériterois de l'être. Vainquons-nous donc, puisqu'il le faut. Adieu Ferdinande, partez.

Cette résolution prise, je souhaitois qu'elle fût déja exécutée. Je le dis, & profitant de cette heureuse disposition, on ne songea qu'à plier bagage. Cependant je pris le Chevalier en particulier. Ce cher ami, partagé entre l'amour & l'amitié, ne sçavoit lui-même à quoi se résoudre. Je le déterminai. Ecoute, lui dis-je; les raisons qui me pressent à l'égard de Ferdinande, peuvent aussi t'être appliquées. Quand tu demeurerois, à quoi cela aboutiroit-il qu'à me gêner, sur-tout si je te voyois passer mal ton tems pour l'amour de moi? Va plutôt, continuai-je, jouir d'un bonheur qu'un sort bien différent t'offre & m'arrache. Pense seulement quelquefois à moi, fais-y penser Ferdinande; & en atten-

dant qu'il plaiſe au Ciel de nous rejoindre, donne-moi régulièrement de tes nouvelles & des ſiennes. Mon ami ſe rendit, promettant d'être ſouvent lui-même le meſſager des nouvelles que je lui demandois.

A peine finiſſions-nous cet entretien, que je crus voir l'heure où ce départ ſeroit différé. Ma ſœur aînée, toute ma ſœur qu'elle étoit, n'en étoit pas quelquefois moins ſucrée. Son Amant, lorſqu'il s'étoit agi de me venir voir, n'avoit jamais pu obtenir d'elle la permiſſion de l'accompagner. Tout navré, ce pauvre Gentilhomme étoit demeuré. A la fin pourtant ennuyé, inquiet, ſur-tout après avoir écrit pluſieurs fois ſans recevoir aucune réponſe, il avoit pris le mord aux dents, & arriva lorſqu'on étoit prêt à lever le pied. Il ne parut qu'en tremblant, ſous prétexte même d'affaires importantes, au nombre deſquelles il mit l'honneur de me voir. En effet depuis ma fatale diſpute je ne l'avois point vu, & cela lui ſervit à merveille pour engager ſon compliment. Mais ce qui nous prouva bien-tôt que l'amour ſeul l'avoit talonné, pourchaſſé hors de ſon manoir, c'eſt que toutes ſes affaires furent faites dès-qu'il apprit qu'on s'en retournoit. Nous en rîmes, & fûmes

fort aises d'être dégagés des raisons de bienséance qui eussent peut-être voulu qu'on l'attendît. Il eut à peine le tems d'aller reprendre ses bottes, pour venir servir d'escorte.

Plus heureux que moi, il recouvroit ce que je perdois, & ce qu'au fait & au prendre je ne pouvois consentir de voir en aller. Mon pere m'ouvrant les bras, me dit adieu. Tous firent de même ; mais lorsqu'il s'agit de Ferdinande, les bras qu'elle me tendit furent pour moi pires que la croix. Je m'y attachai avec plus de douleur que ceux qui en souffrirent jamais le supplice, & je n'avois pas plus de vie qu'eux lorsqu'on m'en arracha. Tombant réellement évanoui, on me dégagea ; & profitant de mon état, (le sien étoit à peu près de même) on nous sépara. Revenu à moi elle étoit partie ; & je ne trouvai plus que mon pere & mon précepteur, qui étoient demeurés pour me secourir. L'un & l'autre s'empresserent à me consoler. Enfin mon pere par sa tendresse, mon précepteur par ses raisons, me ranimerent assez pour les embrasser encore, & les voir partir dans la chaise qui leur étoit demeurée.

Si je ne fis pas cette route en personne j'en eus tout le plaisir, ou plutôt le regret en idée,

C'eſt ce que je ſentois à la fois, me repréſentant dans une même voiture, Ferdinande, mes ſœurs avec mon frere, le Chevalier, & notre Gentilhomme, eſcortant chacun leur tréſor avec le mien. Quand même je ne me ſerois pas fait un devoir de répondre avec empreſſement aux bontés que la Princeſſe m'avoit marquées, il m'eût été impoſſible de demeurer plus long-tems à mon Auberge. Tout m'y rappellant l'objet de mes pleurs, je délogeai ſans différer. Je me rendis à la Cour, où ſi quelque choſe eût pu me conſoler, ç'eût été l'accueil obligeant qu'on m'y fit.

La Princeſſe apprenant que je venois me rendre aux généreuſes offres qu'elle m'avoit faites, s'en réjouit comme d'une grace que je lui aurois pour ainſi dire accordée. Elle avoit avec elle pluſieurs Dames de ſes confidentes, quand je parus. C'eſt ici, leur dit-elle, le dépôt dont je vous ai parlé. S'il m'eſt ſacré, ajouta-t-elle en riant, j'eſpere qu'il ne vous le ſera pas moins, & que lorſqu'il s'agira de le rendre, il n'y aura pas plus de difficulté qu'à le recevoir. Ces Dames équivoquant ſur le mot de ſacré, en firent un jeu. Je le ſoutins de mon mieux, & leur pro-

testai en badinant comme elles, que si elles me jugeoient trop digne de la rigueur du terme, je prendrois la liberté d'en écrire au Prince mon Maître, pour les en dispenser.

Le sérieux succédant au badinage, la Princesse me dit que quoiqu'elle eût eu du tems de reste, elle n'avoit néanmoins donné qu'un seul ordre à mon égard, qui consistoit à me procurer tout ce qui m'accommoderoit le mieux; que je n'avois qu'à voir, parler, & qu'elle ne doutoit pas que conformément à son ordre on ne remplit mes desirs; que tant que je demeurerois à sa Cour, il en seroit ainsi; que je serois le seul tenu à rien, tandis que chacun le seroit à m'y faire plaisir, qu'elle l'entendoit du moins ainsi; & qu'en un mot, si je n'étois pas bien, elle vouloit que je n'eusse à m'en prendre qu'à moi.

Pénétré de tant de bontés, c'est tout ce que je pus faire que de protester à cette généreuse Princesse que je ferois mon possible pour ne m'en pas rendre indigne. Elle & ses Dames s'appercevant que le sentiment m'ôtoit pour ainsi dire la parole, passerent à des questions qu'elles présumoient devoir m'en rendre le libre usage. Croyez-vous, me dit

immédiatement la Princeſſe, que cette Cour, une Cour de Dames telle que la mienne, puiſe vous faire prendre en patience l'exil de celle où vous étiez? Princeſſe, répondit officieuſement l'une de ſes Dames, galant comme il le paroît, il n'y a aucun lieu de douter qu'il ne ſe trouve bien ici. D'ailleurs le pied de Volontaire ſur lequel votre Alteſſe veut qu'il ſoit, ne ſçauroit lui être que fort agréable. Madame la Marquiſe d'A.., c'eſt la lettre initiale d'un nom trop marqué chez moi pour m'échapper, n'eût rien pu dire de plus vraiſemblable, ſi ce n'eſt que la complaiſance avec laquelle elle s'énonçoit me préſageoit bien des tracas. La vivacité, les graces s'en mêlèrent même ſi fort, que le titre de Volontaire dont elle me qualifia à la volée, plut tellement à la Princeſſe qu'elle l'adopta, & que dans toute la ſuite je fus appellé le Volontaire de la Cour.

Cette converſation ayant fait mon entrée, j'éprouvai ſans délai tout l'effet de l'ordre obligeant que la Princeſſe avoit donné à mon ſujet. Je n'eus pas même la peine de voir, ni de parler. On m'aſſigna un appartement magnifique, commode, & le plus à portée. J'en pris poſſeſſion. Tout le reſte alla de ſoi-mê-

me, & à ma satisfaction. Si j'eus à me plaindre de quelque chose, sur-tout dans les premiers jours, ce fut des honneurs que je reçus, des attentions que l'on me marqua, & qui ne pouvoient que me fatiguer, quoique je m'en tirasse assez en Page. La Princesse elle-même, & Madame la Marquise d'A.., ne cessoient de me demander comment je me trouvois. Le mieux du monde, répondis-je dès la première fois; mais il fallut le répéter plus de cent, avant qu'on me fit la grace de m'en croire.

Cependant je ne négligeois rien pour répondre à ces attentions gênantes, & me les attirer même. Je faisois assidûment ma cour à la Princesse. Elle prenoit plaisir à m'entretenir du Prince son Frere. Je n'en avois pas moins à entrer dans le secret de cette illustre & fraternelle union. J'y fus bien-tôt admis intimement. Quelques Lettres où mon généreux Maître confirma celle que j'avois rendu moi-même à la Princesse,m'attirèrent un confiance entière. Outre les bruits qui couroient alors de la Paix, elle m'en montra le plan, que mon Maître lui avoit envoyé, & qui ne fut pourtant pas celui qu'on suivit. Il est vrai qu'elle-même le tenoit un peu suspect, & que

sçachant, l'injuste & mauvaise politique qui régnoit à la Cour de France contre son Frere, elle doutoit qu'il fût bien instruit.

De tout le tems que la Princesse ne pouvoit donner à son particulier, j'en faisois le mien. Je me retirois pour m'entretenir de Ferdinande, & répondre quelquefois aux nouvelles que j'avois reçu d'elle & du Chevalier, & où j'en trouvois ordinairement de toute la famille. Si mes rêveries amoureuses me tracassoient trop, j'allois les distraire, c'est-à-dire, faire de côté & d'autre le Volontaire. Les Dames de la Cour étoient ordinairement ma ressource. Parmi elles Madame la Marquise d'A . ., comme je l'ai déja remarqué, ne me voyoit rien moins que de mauvais œil. C'étoit sans doute ce qui m'attiroit là plutôt qu'ailleurs. Une certaine joie qui se montroit toujours sur son visage dans le tems que j'entrois, m'en donnoit d'abord à moi même ; & comme je ne sortois que pour cela de mon particulier, je la préférois machinalement à toute autre. Ce n'est pas que par elle-même elle ne méritât cette préférence ; mais le cœur rempli de Ferdinande, je ne la lui donnois que pour me servir de reméde.

Cependant j'usois sans le sçavoir d'un reméde pire que le mal. La Marquise n'ignoroit pas mon attachement pour Ferdinande ; mais elle ne sçavoit pas moins qu'elle avoit de quoi captiver les cœurs ; qu'elle étoit encore jeune, jolie, pleine de graces, qu'elle avoit un titre, un rang, & tout ce qu'il falloit en un mot pour donner du dessous à une rivale. Quoique je me piquasse dès-lors de n'être plus novice, je le fus néanmoins assez pour juger de son but par le mien, c'est-à-dire, qu'elle ne cherchoit comme moi qu'à se distraire & se divertir. Ce jugement pouvoit être d'autant mieux fondé, que nos circonstances étoient toutes semblables. Je sçavois, sur le témoignage de toute la Cour, qu'un Seigneur qualifié s'étoit depuis longtems déclaré pour elle, qu'elle en avoit, disoit-on, reçu la foi, & qu'on n'attendoit que son retour d'une négociation dont l'avoit chargé son Altesse, pour voir cette union. Je croyois donc que séparé de ce qu'elle aimoit, un certain rapport d humeur, de circonstances, lui faisoit chercher chez moi ce que je trouvois chez elle. Rien moins. Tous en étoient la dupe, sans en excepter le Prince ni la Princesse.

Madame la Marquiſe d'A . . , trop à l'abri du ſoupçon, ne nourriſſoit que plus à ſon aiſe des ſentimens auxquels je me prêtois innocemment. Amoureux de Ferdinande au point où on ne le fut jamais, & prévenu de l'engagement de la Marquiſe, il eſt aiſé de croire que je n'avois pas la moindre vue ſur elle. Loin de-là, je la félicitois quelquefois de ſa prochaine union, & ſur-tout avec un Seigneur dont j'entendois dire mille biens. En effet ceux qui ont connu le Comte de R . . ., ſçavent qu'il avoit hérité de toutes les qualités de ſes ancêtres; qu'il étoit plein d'eſprit, brave, & par-deſſus cela beau & bien fait. Je ne fais aucune difficulté d'avouer qu'il n'y avoit guères qu'un caprice d'amour qui pût ſeulement nous mettre en concurrence. Quoi qu'il en ſoit, la Marquiſe alla beaucoup plus loin. Son cœur décida en ma faveur, malgré elle peut-être, mais certainement malgré moi; car le même caprice qui la ſoumettoit à mon empire, m'enchaînoit irréſiſtiblement à Ferdinande. Tout ce qu'il y a, c'eſt qu'on jugera peut-être par ce qui va ſuivre, qu'il y avoit de mon côté un peu plus raiſon que du ſien.

Dans la bonne foi où j'étois, je goûtai

aſſez long-tems avec la Marquiſe toutes les douceurs d'un commerce agréable & poli. Je ne dirai pas que je n'y mélaſſe quelquefois du tendre & galant. Cela ne ſe pouvoit guères autrement, avec une Dame dont le mérite auroit même été au-deſſous du ſien. C'eſt ce qui ſans doute la flatta d'abord; & comme il eſt rare en pareil cas de bien apprécier cette monnoie courante, il y a lieu de croire qu'elle l'évalua au-deſſus de ſon prix. Elle auroit dû ſonger qu'outre qu'un jeune Cavalier n'a quelquefois des manières tendres & galantes que machinalement & par habitude, pour peu qu'il trouve retour il fait le paſſionné & entre en feu, ſouvent ſans la moindre étincelle d'eſtime ni d'amitié. Pour moi j'avois au fond l'un & l'autre à l'égard de la Marquiſe; mais elle y trouva peut-être l'amour que je n'avois pas.

Mes ſentimens, quels qu'elle pût ſe les imaginer d'abord, ne laiſſerent pourtant pas avec le tems que de lui devenir ſuſpects. Je la vis peu à peu perdre cette joie avec laquelle elle avoit coutume de me recevoir. Sa gayeté, ſon enjoûment, ſa vivacité, dégénérerent en mélancolie, langueur, indolence; & da ns cet état elle nêgligeoit même paroî-

tre à la Cour. Aimée, chérie de la Princeſſe, ſon abſence lui étoit trop ſenſible pour qu'elle ne s'en plaignît pas. Témoin de toutes ſes plaintes, j'allois avec plaiſir les raconter à la Marquiſe. Je l'exhortois par la part que la Princeſſe prenoit à elle, de ne pas tant s'abandonner elle-même, de ſe ranimer, & de venir jouir de la faveur. Pluſieurs fois je l'avois queſtionnée avec plus de tendreſſe que jamais, ſur ce qui pouvoit la chagriner, & la réduire à cet état. Cette queſtion ſembloit chaque fois la mettre aux abois, & ſans me rien répondre elle détournoit les yeux de deſſus moi. Vous me déſolez, lui dis-je un jour qu'elle faiſoit ce manège. M. le Comte de R..., vous eſt-il donc infidèle? Touchant ſans y penſer les bords de ſa bleſſure: elle fit un ſoupir capable de me confirmer dans cette idée. J'allois même lui parler conſéquemment, lorſqu'elle la détruiſit tout-à-fait. Infidèle! repliqua-t-elle, non, non, la circonſtance cent fois malheureuſe où je ſuis, demanderoit au contraire que tous les hommes juſtifiaſſent ce qu'on dit d'eux à cet égard. Le bandeau que j'avois ſur les yeux ne tomba point encore. Je voulus ſeulement éclaircir cette réponſe; mais quelque choſe

que je fiſſe, je ne tirai rien de plus de mon aimable & tendre Marquiſe.

Cependant la mélancolie, loin de diminuer, ne fit que croître. S'abſorbant plus que jamais, on ne *l*a vit plus à la Cour, ni même chez elle ; c'eſt-à-dire, qu'excepté quelques amis, moi ſur-tout qu'elle auroit dû exclure le premier, elle n'y étoit pour perſonne. La Princeſſe & toute la Cour ſoupçonnoient ſi peu le vrai motif de ſa langueur & de ſa retraite, qu'on prit l'allarme ſur les indiſpoſitions qu'elle avoit toujours alléguées pour excuſe. Les Médecins néanmois n'y connoiſſoient rien. Le premier de tous qui mit le doigt ſur le mal, fut le Chevalier, qui arriva & me queſtionna ſur un air d'inquiétude quc me donnoit réellement l'état de la Marquiſe.

Ce cher ami m'étoit déja venu voir plus d'une fois, mais preſque toujours ſans ſe dé botter. N'ayant aucun plaiſir à lui procurer, & ne voulant pas le voir languir auprès de moi, j'avois toujours beaucoup mieux aimé le voir aller, après nous être embraſſés, & avoir appris de lui les nouvelles qn'il m'apportoit. Il en eût été cette fois comme des autres, ſi ſa queſtion ſur l'air qu'il me trou-

voit, ne m'eût fait naître le dessein de l'arrêter. L'ayant satisfait, je lui dis : Parbleu l'ami ! toi que as le cœur si bon, demeure & aide-moi pendant quelques jours à divertir cette malade. Je te promets que tu seras dédommagé, si par ta gayeté tu peux lui rendre celle qu'elle a perdue. Le Chevalier cédant volontiers à ma prière, je fus demander visite à la Marquise. Je l'obtins, & étant venu le reprendre, nous nous rendîmes chez elle.

Mon ami, quand il vouloit se donner la peine d'être gai, enjoué, divertissoit malgré qu'on en eût. A peine eut-il fait sa révérence à la Marquise, qu'il fit pour elle ce qu'il avoit cru auparavant ne faire que pour moi. Je ne dirai pas qu'il fut excité par ses charmes, la mélancolie les avoit trop altérés ; mais un air de Cour, des manières fines, délicates, le disposerent d'abord. Ensuite remarquant assez d'esprit, il répandit avec économie toute sa belle humeur. La Marquise obligée de répondre à mille traits d'enjoûment, le fit, & même avec un goût que je n'avois vu depuis long-tems. Le Chevalier remarquant lui-même ses progrès, les poussa. Il se mit à lui faire la guerre sur sa

mélancolie, mais avec tant d'agrément & d'esprit, qu'elle nous retint à souper pour la lui voir continuer.

Pendant tout le souper, mon ami, inépuisable, se soutint. Jusques-là je ne lui avois pas servi de grande chose. Il s'en plaignit, la Marquise l'appuya. En vérité, Madame, lui répondis-je, j'ai tant & tant de fois essayé de vous ranimer, & j'y ai si peu réussi, que je laisse volontiers cette affaire à Monsieur, qui me paroît plus heureux que moi. Je connois depuis long-tems ses rares talens auprès des Dames. Jamais je ne les lui ai enviés, & peut-être ne les lui envierai-je jamais qu'à cette heure, où je voudrois pouvoir contribuer selon vos desirs à ce qu'il a si heureusement commencé. Bon Dieu, s'écria-t-elle, que d'abus dans le monde! Elle dit cela en fixant ses regards sur ses mains jointes, puis les tournant sur moi, elle ajouta : Vous parlez de talens, ce n'est pas d'en manquer que vous devez vous plaindre, mais de sçavoir n'en pas faire un bon usage. Voyez, Monsieur, dit-elle tout de suite au Chevalier, ne diroit-on pas qu'il veut nous en faire accroire? Assurément, Madame, repliqua-t-il, Monsieur ne manqua jamais de

ce qu'il vante tant en moi : mais l'eſprit qui ſuit toujours le cœur, fait que l'on eſt plus où l'on aime qu'où l'on eſt. La Marquiſe en poſſeſſion de ſoupirer, ſoupira encore : ç'eût peut-être été toute ſa réponſe, ſi le Chevalier s'y fût tenu.

Déja prévenu par quelques ſymptômes qu'il avoit remarqués, il ne cherchoit qu'à en provoquer d'autres pour conclure. C'étoit le but de ces dernières paroles. Un ſoupir lui paroiſſant trop équivoque, il preſſa pour une réponſe en forme. Vous ne dites mot, Madame, dit-il à la Marquiſe? Eſt-ce donc que je n'ai pas raiſon? Que trop, Monſieur, repliqua-t-elle. J'ai quelquefois voulu en douter, mais vous le voyez, & il en eſt toujours de même. Quel reproche, Madame, repliquai-je! Judicieuſe comme vous êtes, je m'étonne que vous ne vous le faſſiez pas plutôt à vous-même. Il ſe peut qu'aujourd'hui je paroiſſe plus abſent que vous, mais rappellez-vous, Madame, combien & depuis quel tems vous l'êtes en effet. Moi, s'écria-t-elle, ô Ciel! Le ſentiment, le regard dont elle accompagna cette exclamation, acheverent de confirmer le Chevalier. Ce fut-là l'époque, ou du moins le premier

ſoupçon d'un miſtère qui éclata bien-tôt.

A l'heure que nous primes congé de la Marquiſe, marquant de part & d'autre une égale ſatisfaction de la ſoirée que nous avions paſſée, me vis-je ſeul avec mon ami, qu'il me dit, voilà une aimable Madame. Quoi? les Médecins, ni toi ſur-tout, ne connoiſſent rien à ſon mal? Moi, répondis-je? Oui toi, repliqua-t-il; & ne t'en déplaiſe, je ne te croyois pas ſi niais. Niais toi-même, repartis-je. Depuis quand voudrois-tu que je fuſſe devenu membre de la Faculté? Si tu l'étois, interrompit-il, je te le pardonnerois; mais toi, diſciple de l'Amour, tu ne ſçais pas le diſtinguer. Belle découverte, Monſieur le Chevalier, lui répondis-je! Demain aſſurément je vous fais appeller enſulte. Je veux que produiſant vos rares connoiſſances, vous faſſiez la nique à tout le monde. Votre *Récipe* ſans doute ſera M. le Comte de R... Grande trouvaille! le moindre palfrenier de la Cour prononce ſans vanité comme vous. Je ſuis bien aiſe d'ajouter pourtant, que ceci ne paroît rien moins que probable; que Madame la Marquiſe ſçait à quoi s'en tenir avec M. le Comte d'A..; qu'il doit arriver inceſſamment pour lui don-

ner la main, & que par conséquent cela devroit l'égayer. Point du tout, il semble au contraire qu'elle craigne ce retour, & que son mal vient de-là plutôt que d'ailleurs. Justement, le Chevalier, voilà mes bouriques. Peu s'en faut, ajouta-t-il, que je ne te prenne par les oreilles, & que je ne te prouve, en les bien frottant, que tu es la première de l'Europe.

Le Chevalier, pour finir toutes ses tirades, prit son sérieux, & me dit : Tiens, mon ami, si cette Dame n'est pas amoureuse, & si son mal ne vient pas de t'aimer, je veux être aussi malheureux qu'elle. C'est jurer fort, ajouta-t-il ; car les Démons de l'Enfer ne brûlent pas plus qu'elle. J'en juge, non pas sur ce que j'ai pu connoître par ses manières, mais de ce que prouve son état, encore reconnu l'auteur. Son mal est si grand, poursuivit-il, qu'il ne peut plus durer longtems. Il faut que la bombe crève, & gare les éclats.

Que la Marquise eût de bons sentimens pour moi, je le croyois ; mais qu'elle les portât au point que prétendoit le Chevalier, cela me paroissoit une chimère. C'est ainsi que je traitai d'abord ce qu'il me dit ; mais

nous rappellant enſemble les circonſtances du jour, & y joignant toutes celles que la mémoire put me fournir, je commençai à douter. Si je ſçavois, lui dis-je, que cette conjecture fût vraie, je croirois ne pouvoir aſſez plaindre cette pauvre Marquiſe. Son amour, que je comparerois à celui que j'ai pour Ferdinande, la rendroit malheureuſe pour jamais. Moi-même je me croirois malheureux, & regretterois toute ma vie de l'avoir vue. Donne-moi, ajoutai-je à mon ami, quelques bons conſeils; que ferois-tu ſi le cas t'arrivoit? Ce que je ferois, reprit-il? entendons-nous d'abord. S'agit-il du galant-homme, ou de l'homme d'honneur? En galant-homme, continua-t-il, tu peux bien des choſes pour la Marquiſe; mais en homme de probité & d'honneur, tu n'as qu'un parti à prendre. Quel, lui demandai-je? C'eſt de lui confirmer avec franchiſe, ſi le cas y échoit, l'idée qu'elle peut avoir de l'état de ton cœur. Je ſçai que ce ſera un cauſtique ſur ſa plaie: mais qu'elle uſe de ſa raiſon, & tâche encore de l'y porter.

Cette converſation nous ayant conduits inſenſiblement juſques fort avant dans la nuit, nous nous mîmes au lit mon ami &

moi. Là je m'abandonnai à mille réflexions. Les yeux défillés, je ris de plus en plus, & pensai bien-tôt comme lui. Rien de plus vrai, disois-je, mais rien de plus triste. D'une amie je cours risque d'en faire une ennemie, & le cœur me dit que je ne l'éviterai jamais. N'importe pourtant, espérons, & ne nous rendons pas malheureux avant le tems. Le Chevalier. ajoutois-je, m'a donné un bon avis, je le suivrai; mais je crois que la même probité qui le dicte, m'oblige d'en user au plutôt. Pourquoi laisser empirer le mal? Il n'est déja peut-être que trop inaccessible à la raison, & le tems d'ailleurs ne sçauroit être mieux employé qu'à le guérir. Faisons-le donc. C'est ce que je résolus, & que je communiquai le matin à mon ami.

Consultant ensemble sur la manière de m'y prendre, nous ne laissâmes pas que d'être embarrassés. Le Chevalier, tout fertile qu'il étoit en expédiens, n'en trouvoit aucun. A la fin il me dit, va chez elle. Persuadé qu'elle ne demande qu'à se déclarer, ne t'embarrasse seulement que de la mettre sur les voies. Je crois que pour peu que tu entres après dans ses vues, cela suffira: mais prens garde de n'y pas trop entrer; car cela quadreroit

fort mal avec les ſentimens que tu te réſerves à lui marquer. Ce parti pris, je ne ſongeai qu'à l'exécuter. J'envoyai ſur le champ, à mon ordinaire, voir comment la Marquiſe avoit paſſé la nuit, & lui faire demander l'heure qu'elle ſeroit viſible. On me rapporta qu'elle n'avoit pas trop bien repoſé, mais que malgré cela l'heure de la voir ſeroit toujours l'heure accoutumée, & qu'elle me prioit même de n'y pas manquer. Diable! me dit le Chevalier, il ſemble que le mal preſſe. Je t'ai déja dit que cela ne pouvoit aller loin. Peut-être n'auras-tu pas beſoin de ce que nous venons de préméditer. En effet, hazard, pénétration, ou expérience, le Chevalier penſoit juſte juſques dans cette dernière circonſtance, & l'évenement le prouva bien-tôt.

M'étant rendu chez la Marquiſe, je ne fus pas peu ſurpris, après l'air ſerein où nous l'avions laiſſée la veille, de la trouver plus accablée encore que de coutume. Le viſage pâle, tiré, les yeux plus abbatus que je ne croyois jamais les avoir vus, ne me certi-

fioient que trop qu'elle avoit fort mal paſſé la nuit. Suivant mon projet, je m'éctiai en l'abordant : Grand Dieu, Madame ! pardon ; mais je vous trouve ſi différente de vous-même que vous me faites pitié. J'en ſuis bien aiſe, rêpondit-elle. Aſſéyez-vous, & nous allons voir ſi vous dites vrai. Obéiſſant, elle reprit : Je vous fais pitié : hélas ! je le crois ; mais ce ſentiment eſt bien peu de choſe pour ma douleur. J'uſqu'ici j'ai tâché de la ſurmonter, mais en vain, je n'y puis plus tenir. Cette nuit encore j'ai combattu, & ce combat n'a pas ſeulement produit l'effet que vous voyez, mais une défaite totale & de ce que je ſuis, & de ce que je me dois.

Seroit-il donc poſſible, continua-t-elle, que vous qui m'avez tant de fois demandé la cauſe de mon état, ne l'ayez jamais pénétrée ? Plus d'une fois cela m'a ſurpriſe. Je m'y ſuis néanmoins toujours attendue ; mais hier vous me parûtes encore ſi éloigné du but, que j'ai réſolu de franchir toutes les bornes, & d'abréger tout délai. D'ailleurs le tems preſſe à tous égards. M. le Comte de

R... eſt ſur le point d'arriver, & il faut que je ſçache auparavant la manière dont je dois le recevoir. Cela dépend de vous, ajouta-t-elle en me préſentant la main. C'eſt vous qui êtes l'objet de mes peines. Je doute que femme au monde en ait jamais ſenti de pareilles, & vous en pouvez ſur-tout juger par la démarche que je fais. Je vous offre ma main, ma fortune, & un cœur qui ne demande qu'à être éternellement à vous.

Pendant tout ce diſcours, je demeurai comme immobile. Je fus même quelque tems après comme ſi je n'avois ſçu que répondre. A la fin la parole me revint, & ſuivant mon plan je dis à la Marquiſe : Que ne ſuis-je, Madame, digne de tout l'honneur & de toutes les bontés que vous me marquez ! Je me le crois ſi peu, que cela ſeul auroit ſuffi pour éloigner de mon eſprit toutes les idées flatteuſes par leſquelles vous prétendez m'avoir provoqué. Mais à ce motif permettez que j'en joigne un autre : c'eſt que plus indigne encore que vous ne le pourriez croire, l'objet dont vous avez oui parler, &

pour lequel je ſuis ici en exil, me captive, m'occupe tout entier; & que lié par mille ſermens que le cœur a dictés, je n'ai non-ſeulement penſé à autre choſe, mais que je ne pourrois ſans honneur les ſacrifier à l'honneur & aux avantages que vous m'offrez. Par-là je mettrois le comble à mon indignité. Vous-même, Madame, me retrancheriez juſqu'à l'eſtime & l'amitié que j'ai cherché en vous. Heureux de m'y borner, je vous prie ſeulement de me les conſerver.

La Marquiſe auſſi ſenſible à cette réponſe qu'on peut l'attendre d'une femme, & ſur-tout d'une femme vive & hautaine, ne ſe modéra que pour me dire d'abord : Quoi ? une bégueule de Provinciale vous tient aſſez au cœur pour la préférer à moi ? Je le craignois ſans pourtant le croire : mais puiſque cela eſt, je vous proteſte avec la même franchiſe que vous me l'avouez, que ce ſera tant pis pour elle, tant pis pour vous, ou tant pis pour moi. Avant que d'avoir achevé ces mots, ſes yeux déja étincelans reſembloient à deux grenades allumées. Moi qui depuis

long-tems, & ſur-tout ce jour-là, la croyois plus morte que vive, je ne fus jamais plus étonné que de la voir ſe lever avec furie, & prête à me ſauter au colet, jurant qu'après la honte dont je la couvrois, elle auroit ma vie, moi la ſienne. Je voulus la rappeller à la raiſon, mais j'y perdis mes peines. Enfin, ne voulant pas augmenter le bruit, & attirer par-là les domeſtiques, je me retirai.

Le Chevalier étoit à m'atrendre, je fus le trouver. L'oracle eſt rempli, lui dis-je; ou pour me ſervir de tes propres termes, la bombe a crevé, & gare les éclats. Ce ſeroit bien le diable, me répondit-il. Il eſt vrai que je te l'ai prédit; mais un oracle, comme tu ſçais, ne dit pas toujours ce qu'il ſemble dire. N'importe, repliquai-je, tu es donc pire qu'un Oracle, & tout ce que tu m'as prédit eſt arrivé à la lettre. Là-deſſus je lui racontai comment la Marquiſe m'avoit elle-même prévenu, ſon préambule, ma réponſe, & finalement la fureur où elle s'étoit miſe. Parbieux, repliqua-t-il, mes anecdotes ſur le caractère général des femmes porte bien

bien cela ; mais l'exception qui confirme ordinairement la régle, me faisoit espérer pour l'amour de toi, que celle-ci en feroit. Point du tout, repartis-je, & si j'en crois les apparenees, je n'ai qu'à me bien tenir. Bon, bon, me dit-il, que cela ne t'embarrasse point. Sçais-tu ce qu'il faut que tu fasses? Non. Il faut que tu ailles trouver la Princesse, que tu lui racontes sous le sceau du secret, ce qui se passe, & je suis sur qu'ayant le bon droit de ton côté, elle mettra le frein à la Marquise. Je goûtai l'expédient, & sans différer je fus trouver la Princesse.

Quoiqu'elle n'eût avec elle que quelques Dames devant qui j'aurois pu m'ouvrir, je demandai néanmoins à lui parler en particulier. Qu'y a-t-il donc, dit-elle? Les Dames se retirant en méme-tems, je lui racontai le fait. Bon Dieu, s'écria-t-elle, qui l'auroit jamais cru! Va, va, poursuivit-elle, dors en repos; avant que le jour se passe, je lui parlerai. La Princesse rappella ses Dames; & soit qu'elle ne voulût pas leur faire part de ce mistère, soit qu'elle jugeât de ne le faire

qu'en mon abſence, on parla de choſes indifférentes. Auſſi-tôt que la bienſéance me le permit, je fus rejoindre mon ami. Il apprit avec plaiſir ce que m'avoit dit la Princeſſe. Fort bien, lui dis-je enſuite, mais parts; & ſans plus t'embarraſſer de moi, va te réjouir au logis, & ſur-tout veiller à Ferdinande. Quoique je le preſſaſſe, il ne voulut point partir qu'il ne ſçût auparavant le train que la Princeſſe feroit prendre à cette affaire. Je n'en doute preſque pas, me dit-il, mais pourtant je ſuis bien aiſe de voir.

Le lendemain je ne manquai pas de me rendre à la Cour à l'heure la plus congrue. Les mêmes Dames que j'y avois trouvées la veille, fidèle compagnie de la Princeſſe, étoient encore avec elle. A peine m'apperçurent-elles qu'elles ſe mirent à rire, d'où je conclus qu'elles étoient inſtruites de l'hiſtoire. Cependant je ne fis ſemblant de rien. Elles de leur côté défilèrent, & me trouvant ſeul avec la Princeſſe, elle me dit, je vis hier la Marquiſe. Dans le fond elle eſt à plaindre. Ce n'eſt pas un amour qu'elle a

pour toi, c'eſt une rage. Pourquoi donc ne l'aimes-tu pas ? Moi, Princeſſe ? repartis-je, je l'aime, je la chéris de toute mon ame, mais comme amie, & rien plus. D'ailleurs je crois que c'eſt bien le meilleur pour elle. Oui, interrompit la Princeſſe ; mais ſi tu y penſes, ce ſeroit bien auſſi le meilleur pour toi. Elle eſt de bonne qualité, riche, jeune encore & aimable, comme tu ſçais, lorſqu'elle n'eſt pas folle. Que veux-tu de plus ? Rien, Princeſſe, c'eſt même trop pour un ſimple Gentilhomme comme moi, c'eſt pourquoi je laiſſe le tout à M. le Comte d'A... Qui ſçait même, ſi la lui ôtant il ne faudroit pas me couper la gorge avec lui ? Or c'eſt ce que je ne ſuis pas d'humeur à faire tous les jours. Poltron, s'écria la Princeſſe ; mais que cela ne t'inquiète point encore. La Marquiſe n'a aucun engagement qu'elle ne puiſſe rompre, & je te répons du reſte.

Ne ſçachant pas que la Ptinceſſe ne cherchoit qu'à ſe divertir, je pris mon ſérieux, & la ſuppliai inſtamment de me croire indigne du bien que me vouloit la Marquiſe. Je

le ſerois, ajoutai-je, en l'acceptant. Je la tromperois, & ſur-tout un autre, qui certainement ne le mérite point. Ah ! je t'entens, répondit en riant la Princeſſe. Voilà, M. le Volontaire, ce qu'il falloit me dire d'abord, & j'aurois répondu que tu as raiſon, qu'il faut étre fidèle, inviolable, fût-ce même à ſon dam. C'eſt ce que j'ai repréſenté à la Marquiſe, à ton égard pourtant, & non au ſien; car entre elle & le Comte il n'y a rien de pareil à ce que tu m'as révélé de toi-même avec ta Maîtreſſe.

En effet cette Princeſſe m'avoit mis pluſieurs fois ſur l'article de Ferdinande, & s'étoit plû à me faire raconter juſqu'aux moindres circonſtances de mes amours. Elle ajouta qu'elle n'avoit pas ſeulement reptéſenté à la Marquiſe l'amour & les ſermens qui me lioient, mais qu'elle l'avoit forcée à m'eſtimer par mon refus même, & à convenir les larmes anx yeux qu'elle auroit tort de m'en vouloir du mal; qu'elle ne devoit s'en prendre qu'à ſon étoile, & ne ſonger qu'à faire uſage de ſa raiſon, pour vaincre l'aſcendant qui la ſurmontoit. C'eſt par-là, ajouta la Princeſſe, que j'ai jugé à propos de la prendre; car de ſon côté j'ai d'abord ſenti qu'il

n'y auroit rien ſur quoi elle ne paſſât, & qu'elle infirmeroit tout. Du reſte elle conſent de te voir comme auparavant : cela même convient pour éviter le caquet : retournes-y à ton ordinaire ; mais dans la ſuite je te conſeille d'en uſer ſobrement, & petit à petit d'y renoncer tout-à-fait. Je remerciai la Princeſſe dans les termes que la reconnoiſſance put me ſuggérer, & promettant de ſuivre ſes conſeils je me retirai.

Le Chevalier à qui j'allai faire part de tout ceci, s'en réjouit. Voilà, me dit-il, tout ce qu'on pouvoit eſpérer ; mais mon arr prophétique ne me laiſſe pas ſans inquiétude. Ni le mien, répondis-je. Ce qu'il y a de bon, c'eſt qu'ayant une fois la Princeſſe de mon côté, je crois que je l'aurai toujours, cela me ſuffit. Nous paſſâmes le reſte du jour à réfléchir & à cauſer ſur cette avanture. Je priai mon ami de n'en rien dire à Ferdinande. Il jura au contraire de lui en faire un trophée. Cela ne peut manquer, me dit-il, de lui revenir, & perſonne ne peut mieux que moi obvier à l'inquiétude que tu crains de lui cauſer. Enfin il partit le lendemain, & je recommençai mon train.

Immédiatement après ſon départ je fus à

la Cour. La Princeſſe m'intima de nouveau de retourner chez la Marquiſe. Elle m'y envoya même, & j'obéis. Qu'on s'imagine un peu la figure que nous devions faire. Gens plus aguerris que nous auroient payé d'effronterie, mais nous en étions l'un & l'autre également incapables. Paroiſſant, elle ne ſçavoit ſi elle devoit demeurer ou ſe cacher; & moi, ſi je devois avancer ou reculer. Cependant, faiſant de néceſſité vertu, nous nous abordâmes. Le dépit & la honte ſe liſoient, malgré elle, ſur ſon viſage; & je ne doute pas que le mien ne marquât pour le moins autant de timidité & d'envie d'être bien loin. Quelques domeſtiques étant-là fort à propos, la Marquiſe rrouva le ſecret de les employer. J'en fus fort aiſe; car ſi elle craignoit le tête-à-tête, je le redoutois encore plus qu'elle. Quoiqu'il y eût apparence qu'elle l'éviteroit juſqu'au bout, je ne laiſſai pas que d'abréger ma viſite. Dans la ſuite reprenant le chemrn de la Cour, & recevant compagnie chez elle, nous fûmes beaucoup moins embarraſſés. M. le Comte de R..., qui arriva auſſi bien-tôt, mit le comble à tout. Ce fut alors que je me diſpenſai de la voir. Plût à Dieu qu'elle eût été après auſſi tranquille que moi.

Malgré la réserve dont je me piquai, par égard pour elle, sur son avanture avec moi, cela n'empêcha pas qu'elle ne transpirât. J'ai déja dit que les Confidentes de la Princesse m'avoient paru en être informées, je ne sçai comment, mais elles l'étoient en effet. Celles-ci la sifflant à d'autres, il n'y eut guères d'oreille à la Cour qui n'en fût remplie. Plusieurs en badinant m'en glisserent quelque chose, mais j'affectai d'être sourd. Cette conduite qui revint à la Princesse, lui plut extrêmement. Je sçus même que la Marquise s'en louoit, cependant cela ne me mit point à l'abri du ressentiment qu'elle me conservoit.

Le Chevalier, qui ne passoit guères la quinzaine sans me venir voir, reparut environ vers ce tems, & m'amena mon frère. C'étoit pour m'apprendre que le mariage de ma sœur aînée, que javois paru depuis long-tems souhaiter, alloit se conclure. Mon frère & mon ami me remirent des Lettres de mon pere, de ma sœur, du Gentilhomme son futur, & de Ferdinande même, qui m'apprenoient toutes la même chose. J'y lus aussi qu'on étoit bien fâché que je n'y pusse assister, mais que pour s'en consoler, on

viendroit immédiatement après me voir, & se réjouir avec moi. Cette nouvelle me charma. Pour récompense, j'embrassai derechef mes couriers, & je commençai par les fêtoyer.

Mon ami qui ne manquoit rien moins que de mémoire, sur-tout pour ce qui me touchoit, me demanda des nouvelles de mon avanture. Je lui dis qu'il n'y avoit rien de plus que ce qu'il sçavoit, excepté que j'avois vu la Marquise, & que son embarras & le mien, ou plutôt notre air sot, n'auroit pas manqué de le divertir la premiere fois. Vous étiez donc bien déconcertés, me répondit-il? Assurément. Je le crois, reprit-il; mais encore que vous êtes-vous dit? Rien, parbieux! repliqua-t-il, on ne peut moins. Et d'où diable venoit donc ce grand embarras, cet air si sot? De nous voir, repartis-je. Juge si nous étions entrés en matière, ce qu'il en eût été. Des domestiques, poursuivis-je, s'étant trouvés-là, nous n'avons eu que la peine de nous voir & de nous entretenir assez mal de choses indifférentes. Depuis je ne l'ai vue assidûment à la Cour ni chez elle, mais en compagnie, & j'espère qu'il en sera toujours de même.

Après

Après ce récit, le Chevalier m'apprit la façon dont Ferdinande avoit reçu celui de mon avanture. Loin d'en être inquiéte, me dit-il, elle en est ravie; mais pour ton pere, ainsi que ton frere & moi, voudrions qu'elle ne fût jamais arrivée. Bon, bon, répliquai-je, imitons Ferdinande; & puisqu'elle ne s'inquiéte point, que rien non plus ne nous embarrasse. Cette nouvelle à la suite de celles qui me réjouissoient déja, me mit en si belle humeur, que je retins mon frere & mon ami deux jours entiers. Je ne cessai de leur recommander de veiller à la teneur de mes Lettres, & de remplir eux-mêmes la promesse qu'ils me faisoient, d'amener Ferdinande immédiatement après la nôce de ma sœur. Pour qu'ils y assistassent, il falloit les laisser aller. Je les embrassai donc; & chargés d'autant de réponses qu'ils m'avoient rendu de Lettres, ils partirent.

Les réjouissances qu'alloit partager le Chevalier, nous avoient fait convenir que je ne le reverrois qu'avec tous les objets que convoitoit mon ame. Dans cette heureuse attente, je pris toutes les mesures que je crus nécessaires.

Le pied ſur lequel j'étois à la Cour m'y obligeoit plus qu'on ne pourroit le penſer. Le Carnaval approchoit. Volontaire, & trop utile au plaiſir, je n'avois pas ſeulement beſoin en cas d'abſence de l'agrément de la Princeſſe, mais pour ainſi dire auſſi de toute la Cour. Cela étoit ſi vrai, que prévenant la Princeſſe publiquement, toutes ſes Dames, j'aurois peut-être la Marquiſe à excepter ſi elle y eût été, s'écrièrent d'une commune voix, que je me moquois; que c'étoit les abandonner au beſoin; qu'elles n'ignoroient pas que le cœur m'appelloit en effet là plutôt qu'avec elles; que cela même paroiſſoit naturel, mais qu'item il leur falloit quelque choſe. Hé bien! repliqua la Princeſſe, il ne ſera pas perdu. Vous l'aurez à portée, & je ſuis ſure que pour vous faire plaiſir, il voudra bien ſe dérober quelquefois au ſien. D'ailleurs, ajouta-t-elle, je m'imagine qu'aucune de vous ne ſeroit fâchée de voir ces Beautés, qui ci-devant ont fait tant de bruit. Invitez-les avec lui, c'eſt un moyen ſûr pour qu'il ne vous manque pas. Toutes applaudirent, & moi avec elles je remerciai la Princeſſe.

Flatté au dernier point, mes remercimens tombèrent ensuite sur les Dames. Je les fis de manière que répondant à tout ce qu'elles marquoient d'obligeant pour moi, ma reconnoissance n'éclatoit pas moins pour les bontés de la Princesse. Elle ne les borna pas seulement à ce qu'elle venoit de dire, mais elle ajouta encore en particulier, c'est-à-dire retirée avec ses Confidentes, que si cela me faisoit plaisir, il y auroit pour ma Compagnie des appartemens à la Cour. Déja ému, je pensai me troubler à cette offre si gracieuse. Princesse, m'écriai-je, il me seroit bien plus aisé de mourir, que de vous marquer combien je suis sensible à tant d'honneur & de bontés. Souriant elle me répondit, c'est tout plaisir que d'en faire à un joli garçon comme toi; ne vois-tu pas comme chacun y applaudit? Oui Princesse, mais tout vient du chef. Tais-toi, interrompit-elle, & parle d'autre chose. J'obéis, & changeant elle-même la conversation, je m'y conformai.

Aussi-tôt qu'il fut heure de retraite pour moi je gagnai mon appartement. Joyeux comme on le pense, je ne manquai pas de dépêcher la Tulipe pour donner avis à mon pere, & par lui à toute la compagnie, des

honneurs qui les attendoient. Je les exhortois ſur-tout à ſe hâter d'en venir profiter ; parce qu'outre le plaiſir de les voir, des divertiſſemens qui valoieut bien les leurs, étoient prêts à commencer. Cependant j'eus encore le tems de voir arriver avant eux M. le Comte de R . . , que je regardois comme le libérateur des devoirs pénibles que je continuois à la Marquiſe. Ce Seigneur, attaché perſonnellement au Prince, l'étoit de cœur à la Cour de la Princeſſe. Je dis de cœur ; parce qu'outre le panchant qu'il pouvoit avoir pour la Marquiſe d'A . . , il en avoit un invincible pour le commerce des Dames. Son arrivée répandit une joie preſque univerſelle. Il viſita, & fut viſité d'un chácun. Moi-même j'eus cet honneur, & il ne me fut pas difficile de me confirmer dans l'éloge que j'en avois ſouvent oui faire. Prévention, ou ſympathie, je ne l'eus pas plutôt vu que j'inclinai pour lui, & j'euſſe été très-fâché, quelque peu d'amour qu'il ait eu pour la Marquiſe, de l'avoir traverſé. Il faut croire que plus malheureux, je ne lui revins pas tant. Du moins il ne ſe fit pas difficulté de me traverſer, & de ſe prêter contre moi à la plus indigne manœuvre. On s'étonnera,

après ce que j'en ai dit, du reproche que je lui fais : mais un homme n'eſt pas ſans mémoire, pour en avoir manqué une fois. D'ailleurs il fut induit, & ſa faute en elle-même peut paſſer dans ce ſiécle pour une peccatille héréditaire dans les grands hommes.

Quoi qu'il en ſoit, je me liai avec M. le Comte d'A.., comme ſi je n'en avois eu rien à craindre. Il me gracieuſoit même au-delà de mon attente, ſur-tout ayant diſpoſé moi même la Marquiſe à lui ouvrir les bras, & y étant fort aſſidu. Je la négligeois alors totalement, & n'en avois vraiſemblablement rien de bon à eſpérer. Malgré ſes mauvaiſes inſinuations, ſuppoſé qu'elle n'y mît point de délai, ſon amant ne m'en montroit rien. Il ſe pourroit bien qu'elle ne lui en donnât d'abord aucune. Les Femmes piquées du côté qu'elle l'étoit, meſurent ordinairement leur coup, & pour n'en pas faire à deux fois, elles attendent que l'occaſion leur promette une victime. Alors elles perdent toutes meſures, & duſſent-elles ſe ſacrifier elles-mêmes, n'importe. C'eſt ce qu'on verra dans la Marquiſe. Voulant ſe venger de moi, elle ſe

perdit : & toute perdue qu'elle étoit, elle voulut le faire encore, & ne réussit pas mieux.

Enfin les réjouissances du mariage de ma sœur étant finies, j'appris par un Exprès qu'il ne s'agissoit plus que de venir me trouver. Mon pere qui m'écrivoit, me représentoit entre autres choses, qu'il ne croyoit pas qu'on dût aller en si grande compagnie ; qu'il falloit user avec discrétion des bontés de la Princesse ; & que puisqu'il s'agissoit de prendre des appartemens à sa Cour, il ne laisseroit aller que les mariés, ma sœur cadette, Ferdinande & le Chevalier ; qu'il en excluoit mon frere à cause de la délicatesse de sa santé, & lui-même parce qu'il aimoit mieux le repos ; qu'il viendroit me voir, mais lorsqu'il jugeroit pouvoir être plus tranquile avec moi, que ce seroit au retour des autres & sans délai.

Dans tout cet arrangement je ne trouvois à redire que mon pere. Tout âgé, tout amateur du repos, & tout peu Courtisan qu'il fût, j'aurois néanmoins souhaité ardemment qu'il eût été de cette partie. C'est ce que je lui répondis en approuvant le reste, & lui

renvoyant ſur le champ ſon meſſager. Cependant, comme je jugeois aſſez que je n'obtiendrois rien, je fus trouver la Princeſſe, & lui rappellant civilement ſes offres, je ne lui annonçai que cinq perſonnes, dont l'une, l'ami qu'elle n'ignoroit pas être ſouvent venu me voir, logeroit à ſon ordinaire avec moi. Comment, me dit-elle, c'eſt-là tout une nôce? Princeſſe, répondis-je, je n'ai pas cru qu'il s'agît d'une nôce, mais d'une diſcrétion. Elle rit de ma réponſe, & me dit que j'étois ſi aiſé à ſatisfaire que cela ne valoit quaſi pas la peine. J'ordonnerai pourtant, ajouta-t-elle, & tu peux quand tu voudras faire paroître ta diſcrétion. Brulant du même zéle que moi, repliquai-je, dans deux jours, Princeſſe, elle arrive, & elle aura l'honneur de vous faire ſa très-humble révérence.

Tranquille & ſans m'embarraſſer de rien, j'appris le lendemain qu'on préparoit à mes cheres Convives un pavillon entier. Toutes les Dames, excepté ſans doute la Marquiſe, ſe réjouiſſoient de leur arrivée. Elles me preſſoient d'aller au-devant, comme pour la hâter encore. Cependant je ne le fis qu'au

tems marqué. Ne voulant pas même riſquer les frontières, je ne fus qu'à quelques lieues. C'eſt-là qu'appercevant de loin le convoi de ce que j'avois de plus cher, je fendis l'air, pour ainſi parler, ne pouvant réſiſter à quelques minutes. Sans m'arrêter au Chevalier & à mon beau-frere qui précédoient à cheval, je me précipitai dans la voiture où étoient mes ſœurs & Ferdinande, auprès de laquelle je trouvai une place. Je laiſſe aux Amans, à ceux qui jamais ont aimé véritablement, de juger de mes premiers & délicieux tranſports. Je n'aurois non plus ſongé à féliciter ma ſœur ſur ſon mariage que j'avois fait ſon époux, ſi celui-ci venant me parler à la portiere, ne m'eût fait ſouvenir que j'avois ce devoir à remplir. Je m'en acquitai, ainſi que du reſte; & approchant inſenſiblement, je deſcendis pour remonter mon cheval que menoit mon valet.

Quoique j'euſſe prié la Princeſſe de me laiſſer faire, & que je lui euſſe dit que je ſuffirois à prendre ſoin de mes voyageurs, je trouvai néanmoins en deſcendant au pavillon deux Gentilshommes pour les rece-

voir. Cela fit que presque aussi-tôt je fus annoncer à la Princesse l'arrivée de ma Compagnie, & lui présenter ses respects, en attendant qu'elle vînt s'en acquiter. Fatiguée de la route, il lui falloit quelque repos. La Princesse y entra si bien, que fixant elle-même le jour de son audience, elle la renvoya jusqu'au surlendemain. Mes voyageuses apprirent ce délai avec plaisir. Par là elles avoient le tems de se remettre, de reprendre la fraîcheur de leur teint, & de se préparer en un mot à soutenir la réputation de leurs charmes.

Le jour & l'heure étant venus, je fus moi-même leur introducteur. Comme Ferdinande & mes sœurs m'avoient marqué qu'elles seroient bien aise de ne pas se trouver tout d'un coup au milieu de tant de monde, la Princesse que j'avois prévenue, m'avoit accordé de les recevoir premièrement dans son particulier. Je les conduisis donc au lieu où elle se tenoit. Son Altesse s'y trouvant avec quelques Dames seulement, ce fut-là qu'elle reçut ma chère petite Compagnie avec cette politesse, cette affabilité qui lui gagnoit tous

les cœurs. J'eus bien-tôt la ſatisfaction de voir qu'elle ne ſe déplaiſoit pas à l'audience qu'elle donnoit. Ferdinande ſur-tout attiroit ſes regards & la plupart de ſes queſtions. Timide, elle parut d'abord embarraſſée. Cependant elle ſe raſſura, & ratrappant peu à peu cette liberté qui donne l'agrément au maintien & au diſcours, elle s'attira tant de louanges de la Princeſſe, que cela plus que le reſte penſa la déconcerter. Pour la ménager, ſon Alteſſe en train d'éloges tomba ſur mes ſœurs, de-là ſur mon beau-frere & mon ami le Chevalier. Enfin elle ſe leva, & tous également contens nous la ſuivîmes au milieu de toute la Cour.

Quoique je m'imaginaſſe bien que la curioſité la rendroit ce jour-là plus nombreuſe qu'à l'ordinaire, je fus néanmoins ſurpris du monde que j'y trouvai. Non-ſeulement toutes les Dames, ſans en excepter la Marquiſe, mais preſque tous les Seigneurs de la Cour étoient à nous attendre. Par bonheur que Ferdinande venoit de s'enhardir un peu, & que la Princeſſe encore la prit pour ainſi dire ſous ſes ailes : je ne crois pas qu'autrement

elle eût jamais pu tenir aux regards des Dames, & aux complimens galands dont chaque Cavalier l'accabloit. Parmi la foule des Messieurs, je remarquai que M. le Comte de R... n'étoit pas un des moins empressés. Hélas! je ne prévoyois guères que l'ardeur qu'il marquoit, & dont je recevois même un certain plaisir, dût bien-tôt me jetter dans les plus grands troubles. Cette entrée s'étant ainsi passée, nous nous retirâmes, & allâmes ma compagnie & moi nous féliciter dans notre particulier, de tout ce qu'elle avoit eu de flatteur & d'agréable.

Cependant, Ferdinande faisant autant de bruit à la Cour qu'elle en avoit ci-devant fait à la Ville, on ne demandoit qu'à la voir chez elle ou ailleurs. Autant qu'elle pouvoit, ce n'étoit que chez la Princesse. Nombre de Cavaliers, dont les uns n'y paroissoient auparavant qu'une fois le mois, les autres une fois l'an, devinrent si assidus, que les Dames en murmurèrent hautement. Dès-lors la Marquise d'A.., jalouse plus qu'aucune, & qui outre cela me gardoit tout son fiel, machina ce que l'on auroit peine à croire, si dans son cas une femme pouvoit

quelque choſe d'incroyable. S'appercevant que le Comte de R... prenoit un ſingulier plaiſir à faire le galant auprès de Ferdinande, & qu'il la négligeoit même pour elle, elle fit taire ſa jalouſie pour n'écouter que ſa vengeance, ou plutôt pour les ſatisfaire l'une & l'autre. Loin de marquer à ſon amant le moindre mécontentement, il ſembloit que ce qu'il prodiguoit à ſa rivale s'adreſſoit à elle. Quand même elle ſe ſeroit oppoſée au Comte, peut-être n'y auroit-elle pas gagné grande choſe; mais voyant le contraire, il garda ſi peu de meſures que chacun en cauſa, & que j'aurois pris l'allarme, ſi Ferdinande m'avoit paru moins ſure.

Au milieu de tout cela commencerent les divertiſſemens du Carnaval, c'eſt-à-dire les Bals, qui pendant un mois devoient ſe donner deux fois par ſemaine. Ardent à me nuire, ſans pourtant le penſer ni le vouloir, j'avois fait venir de Paris pour mes ſœurs, & en particulier pour Ferdinande, les habits les plus galands, & tout ce que je m'étois imaginé de plus propre à relever leurs charmes. Elle ne parurent jamais avec le même ajuſtement, & chaque fois je puis dire qu'el-

les l'emportoient, sinon en magnificence, du moins en bon goût. Il est sûr que Ferdinande, dont la parure relevoit encore les attraits, ne pouvoit que fortifier & augmenter le panchant que M. le Comte de R... avoit pour elle. Tout le monde s'étoit attendu pendant ce même Carnaval, à la conclusion de son mariage avec la Marquise d'A... Voyant qu'il n'en étoit pas même question, que le Comte au contraire changeoit tout-à-fait d'allure, & que Ferdinande sembloit lui faire oublier la Marquise, on ne balança pas de croire qu'il n'y eût de la révolution dans ses sentimens, & d'en craindre beaucoup de lui à moi.

Soit bienveillance ou bonté de cœur de la part des Dames, soit jalousie, plusieurs communiquèrent leur crainte à mon beau-frère & au Chevalier, & prétendirent qu'il seroit de la prudence que Ferdinande se retirât de la Cour. Nous n'avions pas été jusques-là à délibérer sur le cas. Nous le fîmes encore, & malgré tous, Ferdinande surtout, je voulus qu'elle restât. Cela, lui dis-je, ne seroit honneur ni à vous ni à moi. On ne manqueroit pas, si vous disparoissiez, de dire que j'y ai part, & de m'accuser par-là

de jalousie, & d'être par conséquent le premier à vous croire capable d'inconstance. Demeurez, ajoutai-je, n'en faites ni plus ni moins que vous avez fait jusqu'ici. Rendez à M. le Comte de R... les honnêtetés & les politesses qu'il mérite. Je ne crois pas que l'amour lui fasse jamais oublier qu'il est homme d'honneur. Cela étant, je n'ai pas plus à craindre de lui que de vous.

Ce raisonnement étoit beau & bon. Il ne me manquoit que de faire un peu plus d'attention à la Marquise, & de songer qu'elle seule étoit capable de le renverser. C'est à quoi néanmoins aucun de nous ne songea. Il est vrai qu'elle paroissoit tranquille, joyeuse même de la route que prenoit le Comte de R...; mais nous en rejettions la cause sur l'espèce de petite vengeance qu'elle trouvoit par-là. Loin de nous allarmer, elle servoit au contraire à nous tranquilliser, nous imaginant quelquefois que l'empressement du Comte n'étoit qu'un jeu qui se faisoit de son consentement, & qu'elle sçavoit d'ailleurs à quoi s'en tenir. Hélas! elle ne le sçavoit que trop.

Persuadé que M. le Comte de R... étoit l'homme du monde le plus propre à me ra-

vir ma proie, cette proie qu'elle accusoit lui avoir fait manquer la sienne, & causé l'affront le plus sanglant, elle animoit elle-même son amant, & lui avoit généreusement rendu sa foi, pour épouser Ferdinande, s'il le pouvoit. C'étoit-là ce qui faisoit que son mariage avec le comte étoit pendu au croc. Peut-être ne songeoit-elle pas seulement à se venger, mais à me rappeller, si Ferdinande flattée par toutes sortes d'avantages pouvoit m'être infidèle. Quoi qu'il en soit, elle ne réussit qu'à faire éclater sa honte, & à l'obliger d'aller se cacher.

Le Comte de R... amoureux, n'oubliant rien pour charmer, & voyant qu'il n'avançoit pas plus un jour que l'autre, résolut, poussé sans doute par la Marquise, d'éblouir enfin ma chère Ferdinande par tous les avantages de son alliance. Il les lui offrit, mais à pure perte pour lui, & par gain pour elle. Charmée de l'occasion, elle me rendit ce qu'en pareil cas j'avois fait pour elle avec la Marquise; & par un refus honnête, elle me prouva qu'elle n'étoit ni moins généreuse, ni moins attachée & constante que moi.

Glorieuse d'une preuve de cet éclat, elle n'eut rien de plus pressé que de me la com-

muniquer. Le Comte lui fit ſa propoſition dans un Bal, après l'avoir attirée & fixée dans un coin pour autant de tems qu'il lui en falloit. J'apperçus ce manège. Loin de m'en embarraſſer, je ne m'en mis pas plus en peine que de la voir voltiger. Cependant la voyant enſuite occupée à chercher, & jugeant que c'étoit moi, j'allai à ſa rencontre. Bon, me dit-elle! venez, j'ai quelque choſe de curieux à vous apprendre. Elle me tira à ſon tour dans un coin du Bal, & m'étala avec joie le ſacrifice qu'elle venoit de me faire. C'en étoit bien un en effet, & tel qu'on n'en vit guères; car outre que le Comte n'avoit rien que de beau & de bien fait, c'eſt qu'il étoit riche, qualifié, & en paſſe de tout eſperer. Indifférente à tout cela, & à l'amour même, brochant par-deſſus tout, Ferdinande n'avoit répondu au Comte que par une profonde révérence, le remerciant de l'honneur qu'il lui faiſoit, & proteſtant que ſi ſon cœur étoit à elle, il ſeroit à lui, mais qu'il avoit déja trouvé maître. C'eſt tout ce qu'elle me dit: Malgré une violente démangeaiſon de lui ſauter au col & de l'embraſſer, je différai juſqu'à la fin du Bal & notre retour chez elle. C'eſt alors que la prenant dans mes

bras,

bras, je me félicitai mille & mille fois du bonheur de sa préférence, je l'en remerciai par autant de baisers, & nous jurâmes derechef de nous être fidèles au mépris des trônes mêmes & des couronnes.

Cependant tous les nôtres étant-là présens, & apprenant de quoi il étoit question, nous en félicitèrent comme d'une chose finie, & qui vraisemblablement n'auroit pas d'autre suite. Qui ne l'auroit cru? Mais tandis que nous nous réjouissions, le Comte étoit peut-être à faire à la Marquise le triste récit de son refus, & à l'écouter sur une machination diabolique, que sa vengeance tramoit & fit bien-tôt éclorre. Quelque panchant que j'aie toujours eu à justifier le Comte, je ne le puis à présent. Le projet a dû lui déplaire d'abord; mais si l'on ajoute la part qu'il avoit dans le mépris qu'on faisoit de lui, il est inconcevable, même impardonnable qu'il s'y soit prêté. J'avoue qu'il prétendit n'avoir jamais sçu le motif qui faisoit agir la Marquise. Mais ne devoit-il pas le pressentir, ou tout au moins juger

qu'une conduite auſſi peu naturelle, ne pouvoit avoir ſa ſource dans le déſintéreſſement & l'amour chimérique dont ſe paroit la Marquiſe ?

Quoi qu'il en ſoit, Ferdinande, moi, & tous les nôtres, jugeant que nous n'avions rien à craindre, ne ſongeâmes qu'à nous divertir mieux que nous n'avions encore fait. Il ne reſtoit plus que deux Bals. J'avois prévenu la Princeſſe d'un déguiſement dont je voulois lui donner le ſpectacle. C'étoit de paroître en France, comme j'avois fait dans les ſoupers de mon illuſtre Maître. Pour cet effet j'avois écrit à Robillard, le priant de s'informer à l'Abbé où il avoit eu autrefois ſes peaux de chiens colorées, & de m'en envoyer quatre habits. Juſtement ils arrivèrent. Suivant mes ordres je les trouvai décorés, l'un pour repréſenter le Dieu Pan, deux des Satyres, & le quatriéme un Faune. Dans le fond je n'en avois beſoin que de trois, mais j'en avois mandé un de plus, pour qu'au cas qu'ils n'allaſſent pas bien, il pût ſervir à racommoder les autres. La précaution fut inutile. Robillard m'avoit ſi bien ſervi ſur la meſure que je lui avois envoyée, que le tailleur qui nous l'avoit priſe au Che-

valier, à mon beau-frère & à moi, n'eut presque rien à y retoucher.

La Princesse, ni personne, ne sçavoit en quoi consisteroit le déguisement que je voulois me donner. Je n'avois d'ailleurs parlé que de moi; parce que si mes habits n'étoient point venus du tout où à tems, je voulois renir parole avec l'ancien que m'avoit procuré l'Abbé, & que j'avois retrouvé dans mes coffres.

Le jour du Bal étant venu, nous nous habillâmes, c'est-à-dire, que le Chevalier prit l'habit du Dieu Pan que je lui avois destiné, mon beau-frère celui d'un Satyre, & moi, comme anciennement, celui d'un Faune. Ferdinande en Diane, mes sœurs en Chasseuses, s'équipèrent aussi magnifiquement, & de manière que faisant plus que jamais assaut de graces & d'attraits, nous pussions ce jour-là étonner, frapper, & faire en un mot qu'en gros & en détail il n'y en eût que pour notre troupe. Quoique préparés de bonne heure, nous affectâmes de ne nous rendre que lorsque leurs Altesses & tout le monde le seroient déja. Enfin nous partîmes. Pan & Diane paroissant le premiers, produisirent d'abord l'effet que nous attendions.

Satyre enſuite avec ſa Chaſſeuſe, & moi Faune avec la mienne, nous mîmes le comble à tout. Il n'y eut point de Dames qui voyant Pan, Satyre & Faune, ne vouluſſent fuir, croyant qu'ils étoient réellement nuds. Cependant la chaſte Diane & ſa ſuite les raſſurèrent. Quelques Meſſieurs auſſi crédules, mais pourtant moins timides qu'elles, nous touchèrent; & ſur leur rapport elles ne penſerent, au lieu de fuir, qu'à s'attrouper autour de nous, & nous conſidérer. Malgré l'obſtacle de la foule, nous perçâmes juſqu'à leurs Alteſſes. Le premier mouvement de la Princeſſe fut de ſe mettre la main devant les yeux, & il n'y eut jamais que le Prince qui pût la lui faire ôter.

Pendant plus d'une heure on ne fit que nous examiner. Depuis le Prince juſqu'aux Officiers qui ſervoient les rafraîchiſſemens, il n'y en eut point qui ne voulût lever ſon doute en nous touchant. Les Dames mêmes s'enhardiſſant tout-à-fait, eurent leur tour, & c'étoit quelque choſe de riſible que de voir la manière dont elles promenoient leurs mains blanches du haut en bas de nos eſpèces de nudité. Je ne ſçai ſi je dois le dire, mais la Marquiſe qui ne quitta pas ſon maſ-

que de tout le Bal, revint ſur moi plus de dix fois, & fatigué je fus obligé de lui dire : Beau Maſque, ne laiſſerez-vous donc jamais les Faunes en paix ? Pour le Comte, il changea d'allure avec Ferdinande. Au lieu de la ſuivre comme il avoit coutume, & de la tracaſſer, il ſe contenta de quelques complimens qu'il mêla à ceux de la foule.

Leurs Alteſſes furent ſi contentes, & du déguiſement de ma troupe, & de pluſieurs danſes convenables auxquelles nous nous étions exercés à tout hazard, qu'avant de ſe retirer, elles nous prièrent de leur donner à la clôture des Bals le même ſpectacle. Nous le leur promîmes, & ſe retirant, la fatigue nous obligea preſqu'auſſi-tôt de les imiter.

Comme le tems étoit court, nous l'employâmes tout entier à nous préparer pour donner à leurs Alteſſes quelque choſe de nouveau dans la répétition de notre Maſcarade. Nous nous exerçâmes à de nouvelles danſes, mais à huit, parce que nous invitâmes deux Gentilshommes, qui ſe joignirent avec plaiſir à nous, pour paroître ſous les deux habits qui me reſtoient. L'un étoit neuf, l'autre vieux. Tous deux avoient beſoin de grandes réparations, ſur-tout le vieux, qui

outre la taille à réformer, demandoit un nouveau coloris. Nous envoyâmes donc ſans délai chercher tailleur & peintre, & tout fut prêt à tems. Cependant l'habit vieux nous déſoloit un peu. Sa couleur étoit bien réparée, mais n'ayant pas eu le tems de ſécher, il exhaloit une odeur aſſez déſagréable. N'importe, dîmes-nous, peut-être cela paſſera-t-il : en tout cas, ceux qui s'en trouveront fatigués, n'auront qu'à ſe boucher le nez.

Le parti étant pris, & l'heure nous preſſant, nous nous habillâmes. Outre un Satyre & un Faune, & le Dieu Pan s'en trouvoit pour ſa ſuite deux de chaque eſpèce. Nous ſentîmes encore mon camarade le Faune, il ne nous parut pas ſi puant. Comme les Dames étoient le plus à craindre, nous le fîmes auſſi ſentir à Ferdinande & à mes ſœurs. Elles avouèrent bien qu'il puoit un peu plus que de raiſon, mais que pourtant cela pourroit paſſer, & qu'il falloit ſeulement prendre garde de ne pas trop s'échauffer. Enfin nous allâmes. Etant attendus, cette ſeconde fois nous ne fîmes pas un abord ſi divertiſſant que la premiére. On s'étonna ſeulement de voir la troupe groſſie, & ſans ſonger que

j'avois des habits de relai, on ne pouvoit comprendre d'où & comment ils s'étoient trouvés en si peu de tems.

Avant que de pénétrer jusqu'à leurs Altesses, j'entendis à regret que mon Faune fraîchement coloré se faisoit déja sentir. Quelques nez délicats furent dans l'instant frappés de son odeur. Cependant cela ne nous empêcha pas d'aborder, & de nous présenter à leurs Altesses, qui ne parurent pas moins charmées qu'elles l'avoient été la premiére fois. Comme il ne s'agissoit plus de nous examiner, nous nous mîmes bien-tôt à danser. Ce fut alors que mon Faune, ne pouvant pas bien avoir égard à l'avis qu'on lui avoit donné de ne pas s'échauffer, exhala une puanteur insupportable. Elle étoit si marquée, qu'on ne pouvoit s'y tromper. Quelle odeur, crioit-on! Quelle peste! Fi, Messieurs les Sylvains, retirez-vous, ou nous allons le faire nous-mêmes. Quelques-uns s'approchant de plus près démêlèrent l'auteur du mal. Que celui-ci, crièrent-ils, s'en aille seulement, c'est un bouc qui a eu l'audace de se glisser parmi nos Dieux & demi-Dieux. Nous-mémes étant infectés, nous priâmes notre confrère de se retirer. Il le fit,

mais cela n'empêcha pas qu'une fois troublés, nous ne le fuſſions tout le reſte du Bal, & qu'au lieu de plaiſir je ne ſentiſſe que de la mortification. Hélas ! ce n'étoit peut-être pas tant l'effet de ce chetif accident, que le preſſentiment de celui qui étoit prêt à m'accabler.

J'ai déja dit que ce Bal étoit le dernier. Leurs Alteſſes pour ſe préparer au tems de pénitence qui ſuccédoit immédiatement, ſe retirèrent de meilleure heure que de coutume. Toute la Cour en fit de même, & nous par conſéquent. Ayant remis à l'ordinaire Ferdinande, mes ſœurs & mon beau-frère dans leur pavillon, nous gagnâmes le Chevalier & moi notre gite. Le Gentilhomme qui nous étoit demeuré nous y conduiſit, & de-là il alla chercher le ſien. Malgré les accidens paſſés & à venir, je ne laiſſai pas que de bien repoſer. C'étoit ſans doute un bienfait de la Providence, qui vouloit par avance me dédommager de tout le repos que j'allois perdre. N'ayant ni parties de plaiſir, ni autre choſe en tête, je dormis juſqu'à ce que la Tulipe vînt me réveiller. Quel réveil, grand Dieu ! C'étoit pour me dire que Ferdinande & ma ſœur cadette étoient diſparues,

rues, & qu'on ne sçavoit comment ni par où.

Foudroyé pour ainsi dire, ou plutôt extravagant, je demandai à mon valet, si ce n'étoit pas lui qui extravaguoit. Non parbieux, Monsieur, me répondit-il; ou si j'extravague, ce n'est qu'après le laquais de Monsieur votre beau-frère qui vient de paroître, & qui s'en est retourné sur le champ. Je me leve avec transport, je saute à bas du lit, & courant moi-même au Chevalier qui couchoit dans une petite chambre à côté de la mienne, je lui criai : alerte, mon ami, alerte ! nous sommes perdus. Quoi donc, me dit-il en sursaut, qu'y a-t-il? Leve-toi, dépêche, allons & voyons. Sans lui en dire davantage, je le laissai, & allai vite passer un habit. Revenant sur mes pas, il étoit déja debout, & presque aussi avancé que moi. Bon, lui dis-je, je retourne encore! & lui prenant ce qui lui manquoit encore, il vint achever de s'habiller auprès de moi. Qu'as-tu donc, me demanda-t-il derechef? parle au moins, & que je sçache quel désastre t'anime, & doit m'animer avec toi. Bon Dieu, m'écriai-je, comment ne le sens-tu pas! Ferdinande & ma sœur sont disparues! Quelle autre chose pourroit me transporter au point où je le suis!

Le Chevalier presqu'immobile s'arrêta, & alloit peut-être me faire le même compliment que j'avois fait à la Tulipe, si je ne l'avois prévenu. Vîte donc morbleu ! lui criai-je, ce ne sont pas des fariboles que je te compte. Enfin nous sortîmes équipés comme il plut à Dieu, & bientot nous ne fûmes que trop persuadés de la vérité du fait. Entrant au pavillon, l'air seul de mon beau-frère & de ma sœur toute éplorée, nous le certifia. A peine l'un & l'autre purent-ils ouvrir la bouche, pour nous dire que s'éveillant & s'étant levés, ils étoient entrés & n'avoient trouvé personne ; que cependant ils n'avoient entendu aucun bruit, & que n'ayant trouvé ni brèche, ni portes, ni fenêtres ouvertes, ils ne pouvoient comprendre comment cela s'étoit fait. La vérité est qu'il falloit qu'ils dormissent très-pesamment, & qu'un maudit laquais qui y couchoit encore plus près, fût pire qu'une marmotte, pour n'avoir pas entendu le bruit qu'elles durent naturellement faire.

Ces impitoyables dormeurs ne pouvant nous donner la moindre instruction, je tom-

bai réellement dans le deſeſpoir. On les a enlevées, dis-je au Chevalier, mais qui? le Comte, ſans doute; je jure qu'il périra: Oui, m'écriai-je, tu périras, traître, & fût-ce au fond des Enfers, je t'y découvrirai, pour t'y laiſſer à jamais. Ferdinande, ajoutai-je, ma chère Ferdinande, où êtes-vous? Encore ſi je ſavois la route qu'on vous a fait prendre, mais non. Ce que je ſai néanmoins, & qui me conſole, c'eſt que vous me ſerez inviolable, & que ſi le lâche pouſſe l'inſolence à un certain point, vous ne m'attendrez point pour l'en punir. Faites, & le Ciel, loin de vous en vouloir, vous en ſaura gré. Cependant, pourſuisvis-je au Chevalier, c'eſt ici, cher ami, qu'il faut faire voir ce que nous ſommes. Allons, ſuis-moi, & & qu'au plutôt l'Univers en parle.

Le Chevalier me voyant tout en furie, crut qu'il n'étoit pas tems de marquer lui-même ce qu'il reſſentoit. Au lieu de ſe prêter à mon tranſport, il ne me ſuivit que pour m'arrêter, lorſque j'étois déja prêt à ſortir, & à courir peut-être en vrai demoniaque. Où vas-tu? me dit-il: Ecoute, ce n'eſt pas en

nous emportant que nous remédierons le plus promtement, ni le plus ſurement à cette affaire ; c'eſt en raiſonnant, & en prenant des meſures juſtes. Or je crois que la prudence, le devoir même t'oblige d'aller d'abord trouver la Princeſſe, de lui apprendre l'attentat commis dans ſon Palais, & de lui en demander proviſionnellement juſtice. Moi, de mon côté, je vais envoyer à tous les paſſages, dépêcher des gens ſur toutes les routes, pour qu'à leur raport nous puiſſions en prendre une ſure, ou tout au moins ne pas courir tout-à-fait au hazard comme des forcenès.

Malgré le peu de raiſon qui me reſtoit, j'en eus néanmoins aſſez pour goûter cet avis. Mon beau-frère & ma ſœur l'appuyant de toute leur force, je m'y rendis, & au lieu d'aller inutilement battre la campagne comme j'aurois fait, je fus donner avis à la Princeſſe de ce qui ſe paſſoit.

Le deſordre où j'étois, & auquel je n'avois pas même fait attention, me fit regarder avec étonnement de toute la Cour. Demandant à parler à la Princeſſe, on me dit qu'el-

le n'étoit pas encore viſible. Je priai d'y voir, & de m'annoncer pour une affaire preſſée. La Princeſſe étonnée, & jugeant qu'il falloit qu'il y eût en effet quelque choſe de bien extraordinaire pour demander audience à cette heure, ordonna de me faire entrer. Voyant mon air, mon équipage, ſon étonnement redoubla. Bonté, s'écria-t-elle, comme te voilà fait! Pardon, Princeſſe, lui répondis-je, la circonſtance où je ſuis eſt encore pire que tout cela. Quoi donc? qu'y a-t'il? Je viens me jetter aux pieds de votre Alteſſe, pour lui demander juſtice d'un attentat commis dans ſon Palais, ſous ſes auſpices, que dis-je! ſous ſes yeux, ſans reſpect ni pour Dieu ni pour votre illuſtre perſonne, ni pour l'innocence méme. Effrayée, pour ainſi dire, elle me preſſa d'achever. Ferdinande, pourſuivis-je d'un ton lamentable, Ferdinande & ma ſœur cadette ſont diſparues, on les a enlevées.

La Princeſſe & les Dames qui aſſiſtoient là à ſa toilette, frappées au dernier point, ne ſavoient ſi elles devoient m'en croire. Il n'eſt que trop vrai, m'écriai-je, mes yeux l'ont vu, & je ſoupçonne ſans peine le coupa-

ble téméraire. Qui, demanda ſubitement la Princeſſe ? M. le Comte de R..., répondis-je avec la même promptitude. Oh ! pour cela, repliqua-t'elle, c'eſt ce que je ne puis croire. La penſée m'en eſt bien venue d'abord, mais j'ai tout lieu de la combattre. Cependant, ajouta-t'elle, ſoit lui, ſoit un autre, tu peux compter, ſi la choſe eſt, ſi Ferdinande & ta ſœur ont été enlevées, que je te ferai rendre juſtice, & que j'en aurai auſſi raiſon.

Quelque zèle que me marquât la Princeſſe à vouloir me rendre ſervice, mon amour étoit trop allarmé, pour que je m'en tinſſe à ſes promeſſes. J'avois d'ailleurs l'eſprit ſi égaré, que j'étois incapable de faire quelque judicieuſe réflexion. La plaie ſenſible qu'avoit fait à mon cœur un ſi lâche attentat, ne put ſouffrir que j'en différaſſe la vengeance. Ma chere Ferdinande enlevée, Ciel ! pouvois-je ſurvivre à cette cruelle idée !

Je ſortis du Palais comme un écervelé, ſans ſavoir où j'allois, quoique mon deſſein confus ne fût autre que de rejoindre au plus vîte le Chavalier, pour l'entraîner avec moi

à travers plaines & montagnes, ſans autre guide que mon amour irrité. Hé bien, me dit-il au premier abord, y a-t'il quelque eſpérance de revoir les triſtes objets qui cauſent notre inquiétude ? Morbieu ! lui répondis-je d'un air furieux, ce n'eſt que du Ciel & de notre valeur que nous devons attendre du ſecours : Allons, mon ami, courons, volons, ſuis-moi ; & ſi l'Enfer ne retient point les objets qui nous ont été ravis, je me fais fort de les trouver & de les rendre à notre amour. Mais répons-moi, je te prie, à ce que je te demande, repliqua mon ami ? Le ſang froid avec lequel il me fit cette repartie, ramena quelque ſérénité dans mon eſprit ; je ſentis qu'un peu moins de vivacité ſeroit plus propre à l'exécution de mon deſſein ; & ayant pris ſubitement un ton plus doux & plus tranquille, que veux tu que je diſe, lui repartis-je ? La Princeſſe m'aſſure bien de ſa protection dans cette affaire, avec la même candeur qu'elle me l'a accordée dans celles qui me retiennent à ſa Cour. Elle m'a promis de tirer vengeance contre qui que ce ſoit, de l'inſulte qui vient de m'être faite. Mais en ſera-t'il tems quand nos

Maitreſſes auront été les victimes de la brutalité des lâches coquins qui les ont en leur pouvoir ?

Cette réflexion le jetta dans une profonde rêverie, où mon amour impatient ne le laiſſa pas longtems. A quoi rêves-tu, lui dis-je ? Nous ferions bien mieux de ranimer notre ardeur, & de la ſuivre où le Deſtin nous conduira. Il me répondit d'un air triſte & accablé, qu'il n'avoit d'autre réponſe à me donner, que celle que j'avois reçue de la Princeſſe. Comment ? m'écriai-je. Mais oui, reprit-il ; ne vaut-il pas mieux s'en tenir à la parole de la Princeſſe, que d'aller battre les champs inutilement? c'eſt courir à un but qu'on ne voit point. D'ailleurs, continua-t'il, ſi les lâches ont réſolu d'aſſouvir leur brutalité, il n'eſt plus tems de tenter de les empêcher. Attendons au moins à avoir un point fixe pour arriver à coup sûr au but que nous nous propoſons. Le meilleur conſeil que j'aye à te donner, c'eſt, ajouta-t'il, d'importuner la Princeſſe à tenir ſa parole. Elle ne pourra jamais blâmer ton impatience, dès qu'il s'agit de l'honneur & de la gloire de ta famille.

La bile qui m'avoit d'abord enflammé, ayant eu le tems de s'éteindre, je me trouvai aſſez calme pour goûter le raiſonnement du Chevalier. Il n'étoit pas moins amoureux que moi, mais il étoit plus maître de ſes paſſions. Je me rendis à ſes conſeils, & avant de les aller mettre en exécution, je lui en donnai un à mon tour. Il faut, lui dis-je, que tandis que je ſolliciterai la Princeſſe à ordonner un exacte recherche des coquins, tu la faſſes toi-même avec la derniére exactitude. Prens langue de tous côtés, furette dans tous les coins, & recoins que tu t'imagineras, parcours alternativement tous les chemins qui aboutiſſent à la Cour : que ſait-on ? un buiſſon, un mur, peuvent quelquefois révéler ce qu'il y a de plus ſecret.

C'eſt ainſi que nous prîmes l'un & l'autre notre parti. Je trouvai la Princeſſe occupée à donner des ordres propres à contenter ma vengeance & mon amour. Je travaille pour toi, me dit-elle dès que je me préſentai. Ne voulant pas l'interrompre, je me bornai à lui marquer ma reconnoiſſance par une révérence profonde. J'ai fait, continua-t'elle,

des réflexions qui me paroiſſent aſſez juſtes : le tour qu'on t'a joué, ne ſeroit-il pas un effet de l'amour rebuté de la Marquiſe d'A... ? Je l'ai ainſi conclu, après avoir combiné pluſieurs circonſtances que je me ſuis rappellées, & je n'en ai négligé aucune de celles que tu m'as appriſes en pluſieurs occaſions.

Oui certainement, Princeſſe, lui répondis-je, Votre Alteſſe a trouvé la ſource du mal ; mais à quoi bon, ſi elle n'y applique un promt remede ? C'eſt à quoi je travaille efficacement, reprit-elle : il y a déja trois troupes en campagne pour découvrir le lieu où les raviſſeurs ont mené leur proie : voici des ordres qui pourront bien te rendre le calme. Je ſçai à peu près où eſt le marquis de R... La femme de chambre de la Marquiſe d'A... n'a pas eu le front aſſez hardi, pour me cacher ce qu'elle ſait. Elle m'en a aſſez apris, pour que je ſois fondée à te promettre poſitivement que tu reverras ta ſœur & ta couſine avant la fin du jour. Je ne doute pas, ajouta-t'elle, tenant une lettre à la main, que cette lettre ne faſſe l'impreſſion que je deſire. Tiens, me dit-elle en me la préſentant, lis combien peu je garde de ménage-

mens, & sur quel ton je prens cette affaire. Je pris la lettre des mains de son Altesse avec le plus profond respect, & j'y lus ces mots.

Les deux étrangeres qui ont disparu de ma Cour depuis cette nuit, sont sous ma protection. Vous devez compter, Marquis, que je les aurai quelque part qu'elles puissent être. Il vous est aisé de les ramener à la Cour. Je m'assure que je les recevrai de votre main. La Duchesse de LORRAINE. L'adresse étoit au Marquis de R....

Il ne sera pas difficile de juger de la situation de mon cœur après la lecture de cette lettre, que je remis à la Princesse en me jettant à ses genoux. Elle s'en apperçut bien vîte, & me dit en me relevant, que je lui paroissois un peu moins furieux, que lorsque j'étois entré le matin dans son appartement. J'étois au désespoir, lui dis-je, Madame; mon cœur ne pouvoit jamais recevoir de blessure si sensible que celle que m'y a faite le Marquis; & je veux bien avouer à Votre Altesse, que si j'avois su où le prendre, nous ne serions plus de ce monde lui ou moi.

Je te crois aſſez vif, dit-elle, pour expédier bien vite une affaire de cette nature ; mais je te prie de modérer ta vivacité, & de me laiſſer le ſoin de te venger. J'ai lieu de croire que m'ayant remis tes intérêts, tu ne t'en mêleras plus. Va, ſois tranquille, ajouta-t'elle en entrant dans ſon cabinet, & exerce-toi à diſſimuler ton chagrin & mon zèle officieux, pour prévenir tout éclat.

Ces derniéres paroles me parurent un coup de foudre. Elles étoient aſſez claires pour que j'en compriſſe le ſens, & quand même il m'eût été moins ſenſible, le ton déciſif & abſolu dont elle les avoit prononcées, auroit été ſuffiſant pour me faire ſentir que je devois ſouffrir avec patience, & ronger mon frein dans une entiere inaction.

Mais que nature pâtiſſoit ! Le Diable n'y perdoit rien aſſurément, j'avois le cœur déchiré par mille aiguillons de vengeance, il me ſembloit qu'il étoit piqué par un million de viperes. Mon eſpérance me ſoutenoit à la vérité dans cet état, ſi proche du déſeſpoir. Je comptois ſur les promeſſes de la Princeſſe, je n'avois pas longtems à attendre pour revoir mon incomparable Maitreſſe ;

mais il manquoit encore quelque chose à la satisfaction de mon cœur. Hé ! pouvois-je laisser impunie l'insulte qui étoit faite à Ferdinande ? Faux principe du vain honneur ! Influerez-vous encore dans ma conduite ? Ce fut la seule réflexion que je fis en sortant du Palais pour chercher mon ami, qui du caractere dont je le connoissois, ne se seroit pas plus arrêté dans ses recherches, que le Juif errant.

Je n'eus pas fait vingt pas dans la rue, que je l'apperçus venant à moi assez vîte ; je doublai le pas pour le joindre plutôt. Il étoit un peu essouflé, mais c'étoit autant de joie que de lassitude. La sérénité de son visage, ses yeux rians, & toutes ses manieres, m'en donnoient un juste pressentiment. Dès que nous fûmes à portée de nous entendre. Courage ! me cria-t'il d'un ton fort haut, il n'y a rien de désespéré. Tout beau, lui dis-je en lui serrant la main : le silence & la patience me sont trop fortement recommandés pour que je te permette de faire éclater ta joie. Cependant, repris-je, de quoi s'agit-il ? Suis-moi dans le parc, lui dis-je en le

prenant par la main, nous y repaîtrons nos eſpérances ſans témoins. En entrant dans la premiere allée qui s'offrit à nos yeux, il me araconta toutes les courſes inutiles qu'il avoit faites depuis que je l'avois quitté, & qu'il avoit queſtionné pluſieurs perſonnes qui venoient en ville, ſans avoir ni vent ni fumée des perdreaux qu'on nous avoit enlevés. Mais enfin, continua-t'il, ne ſachant plus à qui m'adreſſer, j'ai rencontré une jeune fille d'environ dix-huit ans, qui ſortoit de la ville. Je puis dire l'avoir jointe ſans aucun deſſein, ou du moins ſans eſpérance d'en retirer quelque conſolation. C'eſt néanmoins de cette naïve & bonne fille, que j'ai appris tout ce que nous pouvons eſpérer juſqu'ici de plus conſolant. Pour répondre à pluſieurs queſtions que je lui ai faites, elle m'a dit qu'elle étoit nièce de la femme de chambre de la Marquiſe d'A..., que ſa tante envoyoit porter un billet de la part de ſa Maitreſſe au Marquis de R... dans une de ſes terres à trois lieues de la ville, avec ordre de s'en revenir même de nuit, avec la réponſe qu'elle attendoit.

Tu peux bien croire qu'à ce diſcours j'ai été ſaiſi d'une chatouillante curioſité, & que je n'ai pu réſiſter à ſes aiguillons. Mon imagination eſt à l'inſtant devenue ſi féconde en politeſſe, en minauderies careſſantes, & ma langue en a été l'écho ſi fidèle & ſi éloquent, que cette bonne Lorraine s'eſt enfin rendue aux inſtances que je lui ai faites d'accepter un rafraîchiſſement dans un cabaret qui s'eſt trouvé ſur notre route. Je l'ai careſſée de mon mieux. Elle n'a pas été inſenſible, mais elle a encore été plus complaiſante au troiſiéme verre de vin que je lui ai fait boire. J'ai pris la lettre qu'elle avoit dans ſa poche, ſans qu'elle ait fait beaucoup de réſiſtance : & voyant que je la décachetois avec mon couteau ſans rompre l'empreinte du cachet : Holà, dit-elle, mon beau Monſieur, vous m'avez l'air d'un dénicheur de fauvettes ! Je gagerois bien que vous êtes de la compagnie de ce Chevalier de Ravanne, qui avec ſes belles Donzelles, fait tant de bruit à la Cour. Je la laiſſai dire ſans répondre un ſeul mot ; ma curioſité étoit trop impatiente pour ne pas profiter au plu-

tôt de l'occaſion que j'avois de la ſatisfaire.

Mon eſpérance n'a pas été vaine, j'ai lu la lettre de la Marquiſe d'A..., qui m'a paru être dans un grand embarras. Elle prie le Marquis de R... de ramener au plutôt nos Demoiſelles, pour ne pas l'expoſer & s'expoſer lui-même à toute la diſgrace de la Princeſſe. Elle lui avoue qu'elle n'auroit jamais penſé à lui inſpirer le deſſein qu'il avoit exécuté, ſi elle eût cru que Son Alteſſe s'en fût mêlée. Elle m'a fait, ajouta-t'elle, de ſi ſanglans reproches, que je n'ai pu me diſpenſer de lui révéler toute l'intrigue. Il faut abſolument, dit-elle en finiſſant, que ces indignes créatures paroiſſent aujourd'hui de nuit ou de jour dans ſon appartement.

Comme cette lettre ne pouvoit faire qu'un bon effet pour notre amour impatient, je n'ai pas voulu la garder. Je l'ai recachetée ſi proprement, que la bonne fille à qui je l'ai rendue, n'a pu s'empêcher de dire que le plus fin ſe donneroit au diable pour aſſurer qu'elle n'avoit point été ouverte. Ne doutez pas que ſi j'avois cru pouvoir en faire un meilleur uſage, je ne l'euſſe retenue pour la remettre à la Princeſſe : mais ayant

lû

lû qu'elle ſavoit déja toute l'intrigue, j'ai regardé la lettre de la Marquiſe comme un meuble fort inutile.

Cette découverte acheva de me tranquiliſer, je me trouvai ſur le champ dans ma ſituation ordinaire, il ne me reſtoit plus que la crainte que ces filles n'euſſent ſouffert quelque violence. Mais n'eſt-il fait mention dans cette lettre que du Marquis, dis-je à mon ami? Ne parle-t'elle point du Cavalier qui en veut à ma ſœur? Car enfin, il n'en faut pas deux au Marquis, il n'en veut à coup sûr qu'à Ferdinande; qui diable eſt donc l'autre égrillard qui en veut à ma ſœur!

Il me répondit que content de ce qu'il avoit appris, il n'avoit pas fait cette réflexion. J'étois ſi aiſe, reprit-il, d'apprendre de ſi bonnes nouvelles & ſi ineſperées, que mon cœur a impoſé ſilence à mon eſprit. Mais toi, ajouta-t'il, qu'as-tu fait? J'ai fait, lui dis-je, tout ce qu'on peut de mieux dans une occaſion ſi délicate; & lui ayant rendu compte de l'entretien que j'avois eu avec la Princeſſe, je lui dis que nous devions nous repoſer entierement ſur ſes

bons offices, qu'elle ſoutiendroit de ſon autorité.

Quoiqu'une bonne partie de la matinée ſe fût déja écoulée, le reſte du jour me parut très-long. Nous en paſsâmes, le Chevalier & moi, une partie dans l'appartement de mon beau-frere & de ſa femme, dont nous calmâmes les allarmes. L'eſpérance qu'ils eurent de revoir le reſte de leur compagnie avant la fin du jour, prit la place du déſeſpoir accablant où ils s'étoient livrés depuis le moment qu'ils en avoient appris la cauſe. On dîna enſemble avec moins de triſteſſe que je n'euſſe cru, & nous les quitâmes, mon ami & moi, pour aller nous mettre en embuſcade ſur le chemin par où devoit paſſer le convoi, que nous attendions avec l'amour du monde le plus impatient.

La nuit approchoit ſans qu'il eût paru perſonne. L'inquiétude commençoit à me ſaiſir, & mon ami n'en avoit pas moins que moi, dans la crainte que le Marquis n'apportât quelque retardement dans l'exécution des ordres de la Princeſſe. Avec les mêmes idées, nous nous entreregardions ſans dire mot, & les yeux toujours fixés ſur

le chemin à toute la portée de la vue. Il ſembloit à nous voir, que nous craignions l'un & l'autre de rompre le ſilence. Mon ami le rompit le premier, par un profond ſoupir qu'il laiſſa échapper. C'en fut aſſez pour me faire perdre patience. Me levant du gaſon ou j'étois aſſis ſur l'éminence d'un foſſé, morbleu ! lui dis-je, le lâche préferera peut-être ſa paſſion brutale, à tout ce qu'il doit à ſa Souveraine. Suis-moi, ajoutai-je, & que l'amour nous ſerve de guide. Où veux-tu donc aller, répliqua-t'il ? Chez le Marquis, lui dis-je, mettre le feu à ſon Château, l'y brûler lui-même, ou le maſſacrer s'il échappe aux flammes. Bon, reprit-il, voilà en vérité un beau projet. Eſt-ce ce que tu as promis à la Princeſſe ? Attendons au moins que le terme qu'elle a pris ſoit expiré avant de rien entreprendre ; notre vengeance ne ſera pas moins à propos demain qu'aujourd'hui.

Il n'eut pas articulé le dernier mot, qu'il apperçut la jeune fille qu'il avoit vue le matin. Ho pour le coup, s'écria-t'il, nous aurons des nouvelles. Regarde, dit-il, à cent

pas de nous à la gauche de la chauſſée, voilà la bonne fille dont je t'ai parlé. Notre impatience ne nous permit pas de l'attendre, nous allâmes à elle à grand pas & d'un air ſi empreſſé, que la pauvre enfant effrayée de notre marche précipitée, rebrouſſa chemin en courant de toutes ſes forces. Quoiqu'il ne fût pas encore nuit, il faiſoit ſi brun qu'elle ne pouvoit reconnoître le Chevalier. Cours donc après elle, lui dis-je, puiſqu'elle doit te connoître ſi tu lui fais entendre ta voix. Man conſeil réuſſit. Dès qu'il eut crié, la fille s'arrêta. Il l'aborda, l'exhortant à ne rien craindre, & l'aſſurant que ſa perſonne & ſa vertu étoient en toute ſureté; deſorte que quand je les joignis, elle me parut tout-à-fait raſſurée.

La peur que nous lui avions fait diſparoiſſant, céda la place à ſa naïveté & à ſa belle humeur. Hà! je vous connois, Monſieur, me dit-elle; je vous ai vu entrer quelquefois dans la maiſon de la Maitreſſe de ma tante; je crois bien que vous n'alliez pas là pour enfiler des perles; car vous autres Meſſieurs de Paris, vous ſavez tous les tours rafinés pour prendre les Dames au trébu-

chet. Hélas, lui répondis-je, ma belle enfant, vous vous trompez très-fort; ce n'eſt pas à la Marquiſe d'A... que je penſe à offrir un cierge; j'aimerois mieux en faire bruler cent devant votre joli minois, que la plus petite bougie à ſon honneur. Qui vous croiroit? repartit-elle : vraiment, vraiment, elle croit pourtant bien mériter les plus gros cierges. Je ne ſuivis pas cette converſation, qui en tout autre tems m'auroit fait un plaiſir ſenſible. Je voulois apprendre d'elle quelque choſe de plus ſérieux & de plus intéreſſant.

Le Chevalier qui n'en avoit pas moins d'envie que moi, la remit ſur la voie de la matinée. Il leur avoit fallu peu de tems pour faire connoiſſance, car il n'eut aucune peine à la déterminer à prendre avec nous du rafraîchiſſement dans un cabaret aſſez près de la ville où nous nous arrêtâmes. Il la mit en train de jaſer ſur le ſujet dont il l'avoit entrenue le matin. Elle nous dit tout ce que nous voulions ſavoir. Elle avoit vu les deux Demoiſelles en queſtion fort triſtes, malgré les attentions qu'avoient pour elles le Mar-

quis & ſon neveu. Je les ai pourtant vu rire une fois, reprit-elle, ſur quelque choſe que leur a dit le Marquis. Je ne ſaurois vous dire ce que c'eſt, mais la grande lui a répondu qu'un honnête homme, un véritable Amant ne s'y prenoit pas de cette façon. A quoi ſa compagne a ajouté qu'elle n'auroit jamais cru qu'en Lorraine les Cavaliers vouluſſent avoir par force le cœur des Dames. Le Marquis, ajouta-t'elle, a repliqué quelque choſe, mais je n'ai pas bien entendu ce qu'il a dit. Cette bonne fille, la plus naïve que j'aye vu de ma vie, nous en avoit dit aſſez, pour que notre imagination ſuppléât au reſte. Auſſi tombâmes-nous tous deux dans le même ſens.

Ce court entretien ramena un petit calme dans nos cœurs, qui, comme on ſe l'imaginera bien, avoient été fort agités. N'étant pas content de ce que je venois d'apprendre, quoique très-favorable à mon repos, je lui demandai ſi ces deux Demoiſelles ſeroient encore pour quelques jours dans le Château du Marquis. Non vraiment, répondit-elle avec beaucoup de vivacité, car elles ſont peut-être déja revenues à la ville;

on ſe diſpoſoit à partir, quand j'ai quitté le Château.

Mais quoi, lui dit le Chevalier, ne vous a-t'on point chargée de quelque lettre pour la Marquiſe d'A...? Elle répondit qu'on lui avoit ſeulement ordonné de lui dire, que ce qu'elle ſouhaitoit alloit être exécuté à l'inſtant. Je n'en demandai pas davantage, & m'étant levé bruſquement, je ſortis pour faire la guerre à l'œil. Mon ami ne tarda pas à me ſuivre; & comme il ſortoit avec cette fille qui n'avoit pas voulu s'arrrêter plus longtems, j'entendis un caroſſe qui ſelon mon eſtime étoit encore aſſez loin. Je ne pus m'empêcher d'en avertir le Chevalier. Notre officieuſe fille ne m'eut pas plutôt entendu, qu'elle ſe mit à courir de toutes ſes forces en nous diſant adieu, & en nous criant qu'elle riſquoit d'être bien grondée.

Les voici aſſurément, me dit le Chevalier. Je lui dis que je n'en doutois point. La nuit qui étoit déja fermée, étoit très-favorable au deſſein que nous avions de les voir paſſer & de les entendre ſans en être apperçus. Nous nous rangeâmes ſous un arbre planté parmi quelques autres ſur le bord du chemin, qui n'étoit point pavé, parce que

c'étoit un ſable ferme. Nous choiſimes cet endroit-là, pour que le bruit que le caroſſe auroit fait ſur le pavé, ne nous dérobât rien de ce que nous ſerions à portée d'entendre.

Malgré cette précaution, notre curioſité fut très peu ſatisfaite. Tout ce que nous entendîmes, fut que le Marquis pria Ferdinande de dire à la Princeſſe ce dont il l'avoit priée; mais le caroſſe paſſa avec tant de rapidité, que nous ne pûmes entendre la réponſe que lui fit Ferdinande. Nous rentrâmes dans la ville à grand pas, afin de me trouver dans mon appartement, en cas que la Princeſſe tenant ſa parole à la lettre, m'envoyât chercher pour me remettre ma ſœur & ſa compagne entre les mains.

La choſe arriva comme je l'avois prévu. Il n'y avoit qu'un moment que j'y étois arrivé, qu'un valet de pié de Son Alteſſe vint me chercher. Dieu ſait ſi j'eus les jambes engourdies, je ne marchois pas, je volois. Dès qu'on m'eut annoncé, je fus introduit dans le cabinet où étoit la Princeſſe avec nos Demoiſelles. J'avoue que mon premier coup d'œil fut pour Ferdinande, nos yeux ſe rencontrerent; & quoique je ne la regardaſſe

daſſe pas longtems, j'en eus aſſez pour apercevoir une ou deux larmes que ma préſence lui arracha.

Tu vois bien, Chevalier, me dit Son Alteſſe, que je ſuis exacte dans mes promeſſes. Voilà ta ſœur & ta couſine qui reviennent de prendre l'air dans une terre du Marquis de R... C'eſt une piece de Carnaval, ajouta-t'elle. Bien que ce tems-là ſoit fini depuis hier, je crois que tu as aſſez d'eſprit pour penſer auſſi-bien que moi, que tout eſt encore de Carême prenant.

Je répondis à Son Alteſſe que ſon goût ſeroit toujours la regle du mien, & que je déférois ſi aveuglément à ſes idées, que je les adopterois toujours comme les plus raiſonnables & les plus plauſibles. Non, non, reprit-elle ; ce ne ſont point-là mes idées, c'eſt la vérité toute pure ; & ſe tournant vers Ferdinande, parlez je vous prie, Mademoiſelle, & apprenez à Monſieur, parlant de moi, les circonſtances de votre avanture comme vous me les avez racontées. Ferdinande obéit, & tourna la choſe ſelon les vœux du Marquis. Il nous propoſa, dit-elle en ſortant du Bal, de prendre dans le Palais de Son Alteſſe quelques rafraîchiſſemens,

ou si vous voulez une espèce de réveillon. La condition étoit que nous ne dirions mot à votre beau-frere ni à sa femme, encore moins à vous ; que nous ferions même semblant de nous coucher ; & qu'enfin nous nous déroberions pour monter dans le carosse du Marquis de R..., qui nous attendoit à la porte. Il est vrai que le Marquis nous a trompées en nous menant dans son Château, au lieu de nous conduire au Palais dans l'appartement de son neveu. Il nous y a retenus jusqu'à ce moment, qu'il vient de nous ramener à Son Altesse ; très-mortifié d'ailleurs, de ce qu'un de ses domestiques n'étoit pas venu à notre pavillon pour en avertir ma cousine & son époux, comme il l'en avoit chargé. Voilà, mon cher cousin, dit-elle en finissant, la fidele relation de notre avanture.

Tu vois bien, reprit la Princesse en m'adressant la parole, que ta vivacité te met aux champs mal à propos. Si tu aimes toujours de cette façon, l'amour m'a bien l'air de te tailler de la besogne. Ma foi Princesse, lui repartis-je, s'il me taille de la besogne, j'en coudrai ce que je pourrai, & je laisserai le reste à coudre à de plus fiers ouvriers que moi.

Son Alteſſe ſe mit à rire de tout ſon cœur, Ferdinande même & ma ſœur ne purent tenir leur ſérieux. Pour moi j'étois ſi content de revoir la ſouveraine de mon ame, qu'à mon air tout le monde auroit jugé que je donnois dans le panneau. Je ne ſçai ſi j'en euſſe été la dupe, quand même je n'aurois pas été auſſi bien inſtruit. Mais j'affectai de l'être ſi peu, que ma couſine & ma ſœur s'étant conſultées toute la nuit pour ſe déterminer à me dire la vérité, faillirent à prendre le parti de me la cacher. Nous paſsâmes enſemble le reſte de la ſoirée dans l'appartement de mon beau-frere. Le Chevalier qui n'avoit pas manqué de nous y joindre, ne ſavoit que penſer de la diſſimulation qu'il voyoit de tous côtés. La joie qu'affectoient nos deux pelerines forcées, l'étonnoit ſi fort, qu'il auroit dit tout ce qu'il ſavoit, ſi je ne lui euſſe fait ſigne du coin de l'œil de ſe taire. Tout le tems juſqu'au coucher des Dames ſe paſſa en affectation & en diſſimulation, ou pour mieux dire chacun mentoit de ſon mieux.

Nous trouvâmes le Chevalier & moi cette ſcene ſi plaiſante que nous en rîmes bien avant dans la nuit. Je lui rendis compte

avant notre coucher, de la maniere toujours gracieuſe avec laquelle la Princeſſe m'avoit remis nos Demoiſelles. La relation que Ferdinande m'avoit faite par ordre & en préſence de Son Alteſſe, ne fut pas oubliée. Je lui dis ſur quel ton j'avois pris toutes choſes, & il conclut qu'aſſurément la Princeſſe ne me croyoit pas aſſez bête pour avoir rien cru de tout ce que j'avois affecté de croire. Il avoit penſé juſte; car le lendemain aſſez matin Son Alteſſe me fit appeller pour me dire que ſi je faiſois quelque cas de ſa protection, & de quelque choſe de plus, elle s'attendoit que je lui promiſſe une choſe qu'elle avoit à exiger de moi. Je ne balançai pas à l'aſſurer de mon reſpectueux dévouement pour ſes ordres. J'y compte donc, me dit-elle, & c'eſt ſur ce pié-là que je te défens toutes les voies de fait avec le Marquis. Car ne crois pas, reprit-elle, que je m'imagine vainement que tu ſois perſuadé de ſa droiture & de ſa bonne foi dans cette affaire : tu n'es pas un novice en ce genre, non plus qu'en bien d'autres : mais néanmoins crois-moi, & laiſſons tomber cette affaire d'elle-même : tes parentes s'en retourneront bientôt ſelon les apparences : La Marquiſe d'A...;

n'ayant plus ces objets préſens, n'y penſera plus, & j'eſpere que ma Cour ſera tranquille. Je lui promis foi de Gentilhomme d'honneur qu'il n'en ſeroit jamais parlé, & qu'il me ſuffiſoit même que Son Alteſſe ſouhaitât la paix, pour que j'appriſſe à diſſimuler juſqu'au point de vivre avec la même franchiſe avec la Marquiſe & le Marquis.

Il eſt certain que malgré ma vivacité ſoutenue de mon juſte courroux, je me rendis ſans peine aux deſirs de la Princeſſe; c'étoit le moins que je pouvois faire, pour lui donner des preuves de ma reconnoiſſance; & quelque attaché que je fuſſe aux principes du faux honneur, j'aurois cru être le plus ingrat des hommes, ſi je ne leur avois impoſé ſilence. Il ſe tut donc ce vain honneur, mais ce ne fut pas pour longtems. A peine eus-je commencé d'entretenir mon ami des engagemens que j'avois pris avec la Princeſſe, qu'il me dit aſſez bruſquement, que ſi j'avois livré à ſi bon marché les intérêts de ma Maitreſſe ſi ignominieuſement inſultée, il vouloit qu'on lui payât plus cher les inſultes qu'on avoit faites à la ſienne. Si je ſuccombe dans mon juſte deſſein, ajouta-t'il, on dira du moins que j'ai eu aſſez de cœur pour oſer l'entreprendre.

Quelque étonné que je fuſſe de voir échouer la prudence du Chevalier ſur un auſſi léger écueil, je ne laiſſai pas de ſentir renaître dans mon cœur les ſentimens de vengeance, que la bienveillance de la Princeſſe y avoit éteints. Mais mon amour pour Ferdinande s'étant enflammé dans ce moment plus que jamais, y ralluma avec plus de violence le feu de ma colere, qui me paroiſſoit juſte. Toutes les circonſtances de l'enlevement de nos Demoiſelles me repréſenterent le Marquis coupable du plus noir de tous les attentats, & moi le plus lâche de tous le hommes ſi je n'en tirois une vengeance auſſi prompte que ſévere..

Hé bien, dis-je au Chevalier, puis-que tu as médité la vengeance, que tu en as formé le deſſein, je veux te prouver que je ſuis digne d'en entreprendre l'exécution. Je n'en doute nullement, reprit-il, & je t'avoue que j'ai été fort étonné de te voir ſacrifier un juſte point d'honneur à un faux principe de reconnoiſſance. Sache mon ami, que ce n'eſt pas pour nous-mêmes que les Grands nous accordent leur protection, ils idolâtrent en cela leur vaine gloire. N'en eſt-ce pas en effet une brillante pour eux,

que de ſoutenir la réputation qui vole de nations en nations, que les honnêtes gens malheureux trouvent chez eux un azile? Je crois que comme ils doivent s'en tenir à cela, ceux auſſi à qui ils l'accordent n'en ſont que plus dignes, en faiſant des actions qui prouvent la délicateſſe de leur honneur.

Frappé de ce raiſonnement, ma vengeance s'irrita ſi fort, que je ne voulois pas attendre un moment à la ſatisfaire. Non, me dit-il en m'arrêtant, ce n'eſt pas à toi à eſſayer notre ennemi commun. Ta ſœur eſt inſultée, le ſang & l'amitié te parlent plus en ſa faveur, que l'amour ne doit te preſſer pour Ferdinande: laiſſe-moi cette occaſion pour lui prouver mon amour; elle y reconnoîtra également des preuves de ta tendreſſe, & toute ta famille y trouvera des preuves de la pureté de leur ſang qui coule dans tes veines. De plus, ta Maitreſſe pourra peut-être être vengée du même coup. Si cependant le ſort des armes ne m'eſt pas favorable, l'honneur que tu auras de ſuppléer à mon défaut n'en ſera pas moins grand, quoique tu ne ſois pas entré en lice le premier.

Le Chevalier avoit ce jour-là le talent de

me persuder. Je m'admirois de me voir si docile à ses avis, moi qui n'en avois jamais reçu aucun sans repliquer, & qui trop malheureusement n'en avois presque suivi aucun. Tu es le maître, lui dis-je en l'embrassant, je te laisse la conduite de cette affaire. La gloire de ma sœur, celle de ma Maitresse, & mon honneur, ne sauroient être en de meilleures mains. Je lui représentai néanmoins que nous devions avoir un entretien particulier avec ces Demoiselles avant de rien entreprendre, & qu'il falloit tirer de leur propre bouche un aveu des manieres dont elles avoient été traitées. Il en convint, & nous sortîmes à l'instant pour apprendre ce que nous souhaitions.

Nous les trouvâmes dans leur chambre, où leur attitude & leur morne silence nous confirmerent dans l'idée où nous étions, que la pure complaisance leur avoit fait prendre le soir précédent l'air gai qu'elles avoient affecté dans le cabinet de la Princesse. L'aveu qu'elles nous en firent, fut accompagné de tant de larmes & de si vifs regrets, que nous en fûmes transportés de rage & de fureur. Nous vomîmes à l'envi, mon ami & moi, tout ce qu'il y a de plus exécrable

contre les lâches auteurs de la juste affliction de ces Demoiselles.

Ce transport de colere sembla apporter quelque calme dans leur cœur, & rétablir la sérénité sur leur visage. Appaisez votre courroux, Messieurs, dit Ferdinande ; votre amour & notre honneur seront vengés plutôt que vous ne pensez, ne vous en mêlez pas s'il vous plaît, c'est assez que je vous en garantisse une pleine & promte vengeance.

Une saillie si peu attendue nous déconcerta, le Chevalier me regarda d'un air interdit, & j'étois dans la même situation en le regardant moi-même. Je rompis enfin le silence. Est-ce, lui dis-je, votre amour, votre fidélité, ou le soin que vous avez de votre gloire, qui vous font parler avec tant de valeur ? L'un & l'autre, me répondit-elle avec une noble vivacité ; tout anime mon courage & fortifie mon bras, pour vous prouver que nous ne souffrirons pas impunément une pareille insulte. Ma chere cousine peut vous attester qu'avant que vous entrassiez dans notre appartement, la résolution étoit prise de punir le lâche Marquis, & de le faire périr avec honte de la main d'une fille. Elle & moi nous avons longtems

débattu qui de nous deux auroit ce doux plaiſir. Elle me l'a cédé, j'en jouirai quoi qu'il en puiſſe arriver, dûſſé-je perdre cent Amans & mille cœurs. Nous l'avons ainſi conclu, ajouta ma ſœur, mille raiſons nous l'ont inſpiré de même ; & ſi quelque Cavalier du monde vouloit y mettre des obſtacles, ou être lui-même acteur dans cette ſcene, nous ne le regarderions de nos jours ; ſi nous penſions ſeulement à lui, ce ſeroit pour l'abhorrer comme l'ennemi de notre gloire. Eh quoi ? Ne ſentez-vous pas que celui qui prétendroit nous venger, mettroit néceſſairement notre gloire en compromis ? Ne diroit-on pas avec raiſon que nous ſommes à vous à des titres criminels, ſi nous vous permettions de punir ceux qui ont tenté de vous enlever nos cœurs & nos perſonnes ? Non, non, Meſſieurs, il ne vous convient pas, je le répète, de paroître ſur la ſcene ; vous ſerez vengés & nous auſſi ; ſoyez auſſi tranquilles que nous le ſommes ſur ce projet, ainſi que ſur ſon exécution.

Qui fut le plus étonné du Chevalier ou de moi, c'eſt ce qu'on ne ſauroit décider. Il eut beau leur repréſenter à quoi elles s'expoſoient, elles lui impoſerent ſilence plus

de dix fois, & voyant qu'il continuoit ses réflexions, elles se mirent à chanter à pleine voix pour ne pas l'entendre, ou pour l'obliger à se taire. Il se tut enfin : mais comme j'allois le relever pour continuer le discours qu'il avoit commencé, Ferdinande prit un air que je ne lui avois vu de ma vie. D'un ton dédaigneux & fier : Allez, dit-elle, demander permission à la Princesse de nous venger ; & si elle vous l'accorde, nous nous déchargerons sur vous du soin que nous impose notre vertu.

Le coup qu'elle me portoit me parut violent, je fus sensible de tous les côtés où elle me frappoit. Dieux ! pensai-je, quelle nouvelle façon de reprocher une lâcheté à un Amant ! C'étoit en effet l'idée que j'avois de la promesse inconsidérée que j'avois faite à la Princesse ; je ne lui eus pas plutôt donné ma parole que je m'en repentis, & peu s'en fallut que je n'allasse la retirer. Je répondis néanmoins à l'incomparable Ferdinande, que ce n'étoit que parce que j'étois coupable, que je cherchois à laver ma faute dans le sang des coquins qui en étoient l'infame occasion.

Elle alloit me répliquer quand on frappa

à la porte de la chambre où nous étions. J'en étois le plus près, il fallut que je l'ouvrisse. Mais de quel étonnement ne fus-je point saisi, voyant mon pere me tendre les bras! Certainement je ne saurois dire si cette surprise me fut agréable ou non. Je l'embrassai cependant avec mon respect & ma tendresse ordinaire. Il étoit accompagné d'un Gentilhomme de ses voisins que je n'avois vu depuis longtems, & que j'eus de la peine à me remettre. Les Demoiselles coururent à l'envi embrasser mon bon pere, qui pour tout compliment nous cria, victoire! Ce cri se fit avec une joie si marquée, que par une communication inexplicable, elle se répandit en même-tems dans nos cœurs & sur nos visages : nous comprîmes tous que ma grace en étoit le sujet.

En effet, à peine mon tendre pere se fut-il assis, que tirant de sa poche une grande *pancarte* où pendoient plusieurs sceaux, voilà, dit-il en me la présentant les larmes aux yeux, voilà le fruit de mes travaux. C'étoient effectivement des Lettres du Grand Sceau de la Chancellerie de la Cour de France. En les recevant des mains de mon pere je me jettai à ses genoux, que je bai-

gnai de larmes. Il me fut impoſſible de m'énoncer pour lui exprimer ma reconnoiſſance. Ferdinande qui me conſidéroit en cet état en verſoit déja, & ſurement elle en auroit verſé plus que moi, ſi le Chevalier ne les eût ménagées, en la tirant par ſa robe, comme s'il eût voulu lui parler. Cette diſtraction fut ſans doute capable de ſecher ſes yeux.

Mon beau-frere & ſa femme ayant ouï répéter pluſieurs fois le tendre mot de pere, accoururent pour lui donner à leur tour des preuves de leur tendreſſe. On s'imaginera ſans peine qu'après avoir remercié mon pere de ſes tendres ſoins pour moi, je ne manquai pas de lui demander s'il avoit rencontré beaucoup de difficulté à obtenir ma grace. Il répondit ſuccintement qu'elle ne lui avoit couté ni peine ni argent. J'ai, dit-il, été parfaitement bien reçu du Duc d'Orléans, qui après m'avoir écouté, m'a ordonné de me tranquiliſer, & dit qu'il ſe chargeoit de tout. Je vais, continua-t'il de l'air gracieux qui lui étoit ordinaire, mettre cette procédure en bonnes mains, & recommander qu'on la finiſſe promtement. Je ne veux pas, ajouta-t'il, que vous vous conſumiez

en dépenſe à Paris. Vous pouvez compter que vous retournerez inceſſamment chez vous. Pour votre Chevalier, reprit-il, je ſuis charmé qu'il ait de l'honneur; mais je voudrois qu'il eût un peu plus de diſcernement & moins de délicateſſe ſur cet article. Voilà, dit mon pere en finiſſant, le précis de toute la converſation que j'ai eue avec le Prince, & je n'ai vu perſonne que lui au Palais Royal.

A ce récit ſi intéreſſant pour moi, je renouvellai à mon pere les ſentimens de la plus vive & de la plus ſincere reconnoiſſance. Il me répondit gracieuſement, en me diſant qu'il n'en avoit jamais douté. Cependant cette bonne nouvelle ne fut pas capable d'effacer l'impreſſion que m'avoit fait le reproche de mon adorable Ferdinande. Comme je remettois mes Lettres de grace dans leur étui, nos yeux ſe rencontrerent avec notre tendreſſe ordinaire; & je trouvai le moment de lui dire ſans qu'on s'en apperçût, qu'il étoit plus facile d'avoir du Souverain la grace d'un crime, que d'obtenir la ſienne pour la moindre faute. Vous ſavez mieux que vous ne dites, me répondit-elle; je n'attens pas qu'on me la deman-

de, je préviens même ceux qui s'exposent à en avoir besoin.

Il semble que l'arrivée de mon pere eût dû nous faire oublier ou mépriser tout ce qui s'étoit passé, puisque dès ce moment notre départ fut fixé au surlendemain. Mais Ferdinande avoit trop fortement pris sa résolution pour ne pas l'exécuter. Elle vint dès le soir même dans mon pavillon, accompagnée de ma sœur, qui m'amusa par ses caresses, & par l'espérance des plaisirs qu'elle me proposoit, quand nous serions de retour dans notre campagne. Cependant Ferdinande profitant de ce moment, prit deux pistolets de poche que j'avois, & qu'elle avoit déja vu plusieurs fois négligemment posés sur un sopha parmi quelques pipes. Elle les prit assez subtilement, pour que je ne m'en apperçusse pas. Dès qu'elle les eut mis dans sa poche, elle nous rejoignit après avoir fait deux ou trois tours de chambre.

Hé bien, dit-elle en s'asséyant auprès de moi, la présence de M. votre pere ne vous a-t'elle pas apporté le calme que je n'ai pu vous donner? Vous paroissez content, & vous devez l'être, si les apparences ne sont

pas trompeuſes. Je lui repondis que quelque tranquille que je fuſſe ſur pluſieurs choſes qui me regardoient uniquement, je ne pouvois l'être ſur ſes propres intérêts. Vous ne me jugez pas ſans doute digne de votre confiance, repris-je, puiſque vous avez refuſé de me les remettre. En voilà de reſte, dit-elle en m'enterrompant ; mais vous vous trompez fort. Je ne penſe qu'à ménager ma gloire, en vous aſſurant la fidélité de mon cœur. Quel lieu avez-vous de vous plaindre? Je me plains, repliquai-je, que vous trouviez mauvais que j'accorde ce que je ne dois pas refuſer à la délicateſſe de mon amour. Dans les termes où nous ſommes enſemble, reprit-elle, pouvez-vous en bonne foi vous ſervir des expreſſions d'un novice de Cithère ? Croyez-moi, n'uſez point de ces ſortes de ménagemens pour vous conſerver mon cœur. Je vous charge ſeulement de me conſerver votre aimable perſonne, vous n'aurez jamais de rival à craindre. M'aſſurerai-je d'un retour égal ? Oui, oui, je vous le jure, lui repartis-je en l'embraſſant. Qui que ce ſoit, toute beauté portant ſceptre ou houlette ne dépoſſédera jamais l'incomparable Ferdinande du cœur du fidele Ra-

vanne.

vanne. J'y compte, dit-elle en me disant adieu, & elles s'en allerent avec une gayeté dont je ne pouvois pénétrer la cause.

Un moment après qu'elles furent sorties, le Chevalier entra fort rêveur, & tout occupé de la scene qui s'étoit passée dans l'appartement de nos filles. Je ne sçai, me dit-il, quel est le dessein de nos Demoiselles. Je ne comprens rien aux sentimens qu'elles nous ont étalés avec tant de précision. Qu'en penses-tu toi-même, reprit-il ? Ma foi, lui dis-je mon cher, je suis aussi-bien que toi au bout de mon latin. Tout ce que je puis comprendre, c'est qu'elles ne veulent absolument pas que nous nous exposions. Car de quelque façon que la chose tournât, ce seroit toujours à notre desavantage. Il est vrai que si notre combat se décidoit en notre faveur, nous serions bien chez nous en lieu de sureté ; mais la Princesse étant choquée, y a-t'il lieu de douter que le Regent ne le fût peut-être plus qu'elle ? Notre situation n'en seroit pas certainement meilleure. Au bout du compte nous partons après-demain ; il me semble que nous quitterons la Lorraine avec plus d'agrément, quand nous en emporterons l'estime de la

Princeſſe. J'en conviens, reprit-il ; mais il eſt bien dur d'abandonner ainſi le champ de bataille à un lâche coquin. Qui nous répondra que nous ne ſerons pas nous-mêmes regardés dans Paris comme des lâches ? J'arrêtai toutes ſes réflexions, quelque plauſibles qu'elles fuſſent, en lui diſant que la réputation que nous y avions, rendroit tout le monde ſourd au bruit que l'indiſcrette Renommée s'aviſeroit d'y répandre. *Soit fait comme il eſt requis*, dit-il en ſe levant ; ne penſons donc plus qu'à divertir ton pere, & à lui cacher l'inſulte qui a été faite à ſa fille & à ſa niece. Ha par ma foi, dis-je, ſi le bon homme en avoit le moindre vent, tout vieux qu'il eſt, il ne conſulteroit que ſon courage pour en tirer une promte vengeance.

Nous prîmes donc le parti d'étoufer les juſtes reſſentimens que nous en avions, & le deſſein de divertir mon pere prévalut ſur celui que nous avions formé contre le Marquis de R... Quant à la Marquiſe d'A... nous nous fîmes tous un principe de l'honorer d'un ſouverain mépris. On ne penſa plus qu'à diſpoſer toutes choſes pour notre départ, & à ſubſtituer aux plaiſirs de la

Cour de Lorraine, ceux de la campagne que nous nous propoſions de goûter avec nos voiſins.

Comme nous avions paſſé une partie de la nuit à table, nous nous levâmes aſſez tard. Je fus le premier debout. Ayant ouvert ma fenêtre, je vis d'aſſez loin deux Demoiſelles ſe donnant le bras, la tête enveloppée dans une coëffe. Elle m'avoient tout l'air de Ferdinande & de ma ſœur. Je deſcendis au plus vite pour les reconnoître; mais dès que je fus dans la rue, je les perdis de vue. Je courus tout de ſuite à leur appartement, & ne les y trouvant pas, j'eus lieu de croire que je ne m'étois pas trompé. J'entrai dans celui de mon beau-frere pour m'en informer. On ne put m'en donner d'autre nouvelle, ſinon que Ferdinande avoit dit le ſoir qu'elle ſortiroit le matin pour acheter certaines babioles, qu'elle vouloit diſtribuer à de jeunes Demoiſelles de notre campagne.

C'en fut aſſez pour ſuſpendre les petites allarmes qui s'étoient élevées dans mon cœur. Cependant je ne laiſſai pas de courir les rues pour tâcher de les rencontrer. J'eus beau faire, je ne pus jamais les voir. Mille

réflexions qui s'entrechoquoient, me roulerent dans la cervelle ſans pouvoir en fixer aucune, & moins encore découvrir le motif qui leur avoit fait quitter le lit ſi matin. Un valet de pié de la Princeſſe que je trouvai dans mon chemin, me dit les avoir vues ſe promener dans le parc avec le Marquis de R... Qu'on juge s'il en falloit tant pour me faire naître de la jalouſie. Un Amant moins délicat que moi, n'auroit pu s'empêcher d'en prendre dans un cas pareil.

Je courus éveiller mon ami, pour lui faire part de ces nouvelles. Il ne fallut pas le ſecouer pour le faire lever. Il fut habillé dans le moment, & nous nous en allâmes galopper le parc à deſſein de les chercher. Toute notre vengeance s'étant enflammée, nous étions dans le deſſein de la ſatisfaire ſi nous rencontrions le Marquis avec elles. Après avoir fureté tout le parc ſans avoir trouvé perſonne, nous prîmes le chemin de l'appartement de nos Dames. Nous n'en étions qu'à cent pas, que nous rencontrâmes mon pere, qui nous dit avoir reçu la viſite des deux Demoiſelles que nous cherchions, & qu'elles l'avoient quitté pour s'en aller à la Meſſe.

Ce que nous apprenions ramena le calme dans nos cœurs. Nous crûmes que le valet de pié s'étoit mépris. Allons voir, dis-je à mon ami, si à leur air nous ne pourrons pas découvrir leur intrigue, supposé qu'il y en ait dans leur conduite. Nous arrivâmes à leur appartement comme elles y entroient. Nous eûmes beau les étudier & tâcher de lire dans leurs yeux, nous n'y vîmes rien que de fort enjoué. Parbieu Mesdames, leur dis-je, vous avez bon matin *la puce à l'oreille!* Où diable alliez-vous donc avec la rapidité des Biches? A moins que d'être portée sur les aîles de l'amour, je ne puis comprendre qu'on aille si vite. Tout ce que vous dites est vrai, répondit Ferdinande; votre comparaison est juste, & vous avez deviné le motif qui nous donnoit l'agilité des Biches. Vous voyez bien, mon cher cousin, ajouta-t'elle, que nous ne cachons pas la vérité, quoiqu'il nous fût aisé de soutenir un mensonge. Oui c'est l'amour qui nous guide, mais je vous laisse à deviner quels en sont les objets.

Quels qu'ils puissent être, dit le Chevalier d'un air sérieux, ce sont d'heureux mortels. Hé bien, Monsieur, lui dit ma sœur,

commencez donc à croire que vous n'êtes pas malheureux. Je le croirai quand il vous plaira, lui repliqua-t'il. Il y a longtems, reprit-elle, que vous devez être convaincu qu'il me plaît. Pour moi, dit Ferdinande, je laisse croire tout ce qu'on veut, & je fais tout ce que je puis pour qu'on croie juste. On seroit donc bien niais de s'y méprendre, dis-je à mon tour. Je vous l'avoue, repliqua-t'elle; il n'y auroit pas seulement de la niaiserie, mais une stupide insensibilité.

Enfin, je ne sçai comment la matinée s'écoula, mais il ne nous fut pas possible de trouver à placer un mot du Marquis de R... ni de son insulte. Il sembloit que l'éponge eût été passée sur un su et qui me paroissoit intéresser si fort leur gloire & notre amour. Ce ne furent que des discours coupés, des entretiens peu suivis. On alloit, on venoit, sous prétexte de disposer toutes choses pour notre départ. Elles nous congédierent même, nous disant d'aller ramasser nos hardes & de faire nos malles, tandis qu'elles s'occuperoient à arranger leurs nipes dans leurs coffres.

Le Chevalier & moi nous prîmes le parti

d'aller nous promener au parc, pour y ronger notre frein. Je n'eusse jamais cru que ces deux filles eussent été capables de nous désorienter, & nous faire si fort perdre la boussole sur leurs démarches. Cependant nous donnâmes nos ordres pour que tout fût prêt dès le soir, afin que rien ne nous retardât, quand nous serions le lendemain sur le point de partir. Cette précaution n'eût pas été prise plus à propos, quand elle auroit été concertée avec nos Demoiselles, elles seconderent leur dessein de leur mieux.

En sortant de table, mon pere me proposa d'aller voir la Princesse à l'issue de son diné, pour la remercier des bontés dont elle m'avoit donné tant de preuves. Le Chevalier qui en avoit aussi été l'objet, souhaita de nous y accompagner. A peine fûmes-nous annoncés à Son Altesse, qu'elle nous donna l'audience du monde la plus gracieuse. Elle nous retint longtems auprès d'elle. Et avant que nous prissions congé, elle me chargea de lui écrire tous les mois une espece de *Mercure* de la Cour, où je ne devois pas manquer d'insérer toutes les avantures du Palais Royal, sans oublier la moindre démarche du Régent; & je sentois bien que

c'étoit ce qui l'intéressoit le plus.

Je lui promis de satisfaire ses desirs. J'y compte, dit-elle; mais écris-moi, ajouta-t'elle, de ton stile cavelier, & avec la même franchise dont tu me parles. Ma foi, Madame, lui répondis-je, fussiez-vous cent mille fois Princesse, Votre Altesse ne sauroit me réduire à me contrefaire, je ne parle jamais que comme je pense. C'est fort bien, reprit-elle; il ne s'agit plus que de savoir l'art de bien penser. Je l'étudie tous les jours repartis-je, j'y emploie la moitié de mon tems; fasse le Ciel que ce ne soit pas un tems perdu! Je le souhaite, dit-elle en nous souhaitant un bon voyage.

Mon pere, qui fut charmé d'avoir entendu la Princesse me parler avec tant de bonté, ne put attendre plus longtems à me marquer sa joie. A peine Son Altesse eut disparu, que le bon homme colla son visage contre le mien, & le baigna de ses larmes. Le Ciel soit béni, me dit-il, je viens d'avoir une consolation à laquelle je ne me serois attendu de ma vie. Je mourrois content, ajouta-t'il, si j'osois m'assurer que vous ne vous rendrez jamais indigne des bontés qu'ont pour vous de si puissans Protecteurs. Je l'assurai

de

de mon mieux que je ferois attentif à m'en rendre digne de plus en plus, & que si je n'étois pas heureux de ce côté-là, ce ne seroit pas ma faute.

Nous ne pensâmes plus qu'à mettre les dernieres dispositions à notre départ, qui étoit fixé au point du jour du lendemain. Comme nous n'avions lié aucune societé particuliere à la Cour ni à la Ville, nous n'eûmes pas besoin de beaucoup de tems pour faire nos adieux. Nous nous proposions seulement le Chevalier & moi de voir les femmes de deux Officiers qui servoient dans les Troupes de France, lorsque Ferdinande & ma sœur nous joignirent comme nous quitions mon pere, pour aller faire ces deux visites. Nous ne les avions jamais vues d'un si beau coloris. Les robes les plus vermeilles auroient paru pâles en comparaison de leur visage. J'y remarquai cependant une altération qui marquoit celle de leurs cœurs.

Mon étonnement fut des plus grands, lorsque Ferdinande me dit pour tout compliment en me présentant deux pistolets de poche que je reconnus d'abord être à moi,

qu'elle venoit de faire uſage de mes propres armes, & qu'elle n'avoit pas voulu en employer d'autres pour ſe venger, afin que j'euſſe en quelque façon part à ſa vengeance. Je viens, reprit-elle, de tuer le Marquis de R..., de laver dans ſon ſang l'inſulte qu'il a faite à nos perſonnes, à notre gloire & à votre amour ; & de vous prouver que le notre eſt tendre, fidele, & conſtant.

Ciel ! nous écriâmes-nous comme de concert le Chevalier & moi, vous avez tué le Marquis ! & ne ſachant que dire de plus, nous gardâmes le ſilence. Oui, dit ma ſœur, il eſt couché ſur la pouſſiere. C'étoit de nos mains ſeulement qu'il méritoit de périr, pour apprendre à tous les hommes qu'on ne ravit point les cœurs, qu'on ne fait point violence aux perſonnes qu'on aime ſans retour, & qu'il faut attendre que les Dames ſe livrent elles-mêmes. Ferdinande, ajouta-t'elle, a tué le coquin : & ſi ſon coup eût manqué, le mien auroit porté à coup sûr.

Nous les écoutâmes tout ſtupéfaits ſans leur pouvoir répondre. Il faut, Meſſieurs, reprit Ferdinande, que notre procedé ſoit

bien juste, puisque vous n'y trouvez pas à redire. Nous regardons avec raison votre silence, comme un applaudissement que vous donnez à notre courage. N'en parlons plus, mais pensons à la retraite. Nous avons tout le tems qu'il nous faut pour être en sureté, avant qu'on ait trouvé le cadavre. Il est dans une espece de taillis derriere le parc, que personne ne fréquente. C'est-là, ajouta-t'elle, où il m'avoit donné rendez-vous ; j'ai été aussi exacte que lui, & je n'ai manqué ni le lieu ni l'heure.

Après cela elle nous quita brusquement, & s'en alla avec ma sœur pour faire porter incessamment leurs coffres avec les notres. Je priai le Chevalier de les suivre, tandis que j'irois prévenir mon pere, non du coup de Ferdinande, mais d'une autre affaire que je mettrois sur le compte de mon ami. Je trouvai mon pere endormi dans un fauteuil, & n'ayant pas balancé à l'éveiller, je lui fis entendre qu'il falloit partir sans délai, pour prévenir une affaire d'honneur que le Chevalier auroit infailliblement avec un Officier de la Cour de Lorraine, si nous passions la nuit dans la ville. L'histoire que je lui fis étoit si naturelle, que mon sage pere

jouant ma prudence, ſe donna tous les mouvemens pour hâter notre départ. Il étoit venu dans le caroſſe d'une Dame de nos voiſines, & il y avoit juſtement quatre places. Les Demoiſelles arrivant avec mon beau-frere, ſa femme & le Chevalier trouverent les chevaux au caroſſe & y monterent avec mon pere. Le Gentilhomme qui l'avoit accompagné, & mon beau-frere ne partirent qu'avec nous. Le cocher fouetta avec ordre de les mener bon train. La Tulipe que j'avois envoyé chercher des chevaux de poſte, ne ſe fit pas attendre, & nous partîmes tout de ſuite. Le Chevalier me fit un grand plaiſir de me dire qu'il avoit prévenu nos Demoiſelles, & que j'avois inventé un prétexte ſpécieux pour que mon pere précipitât notre départ.

Ayant le caroſſe à demi-lieue de la ville, nous nous préſentâmes aux portieres, afin de prévenir toute inquiétude. Je ſuis bien-aiſe de vous voir, nous dit mon pere, car votre retardement commençoit à m'inquiéter. Je lui dis que nous ne ferions pas mal de prendre le grand chemin de Verdun, qui étoit droit, bien pavé, & bordé preſque

par-tout de cabarets & de villages, où nous pourrions nous arrêter quand il nous plaîroit. Il applaudit à mon avis. Il étoit effectivement le plus sûr, & le plus propre à voyager de nuit. Mais ce n'étoit pas-là ma principale vue : c'étoit précisément parce que nous n'avions que deux postes à faire pour sortir des Etats du Duc de Lorraine, & qu'il y avoit sur la frontiere en France un gros cabaret, où nous pourrions nous reposer tranquillement une bonne partie de la nuit. Le cocher suivant cette décision enfila au premier carrefour la chaussée que je lui montrai, en lui renouvellant l'ordre d'aller le meilleur train, dût-il fatiguer les chevaux jusqu'à l'endroit que je lui nommai. Reposez-vous sur moi, me dit-il, Monsieur, nous irons vite, puisque nous n'allons pas plus loin. Je rejoignis ma troupe, & nous quitâmes la compagnie pour former une espece d'arriere-garde à cent pas du carosse.

La nuit étoit déja entierement obscure. Nous en fûmes d'autant plus aises, qu'elle nous déroboit à la vue des endroits par où nous passions, & que nous rencontrerions

moins de voyageurs. Nous nous entretinmes pendant la route de l'action de nos Demoiselles, dont nous admirâmes le courage, qui se trouve rarement dans leur sexe. Mon ami me dit sans pouvoir être entendu des deux autres qui étoient dix pas devant nous, que Ferdinande & ma sœur étoient résolues de se brouiller sans retour avec nous, si nous avions entrepris de rompre leur mesures; & qu'en se vengeant, du même coup elles avoient voulu nous donner des preuves d'un amour aussi fidele que sincere; qu'elles avoient même ajouté qu'elles seroient mortes de chagrin, si nous avions hazardé de nous battre avec le Marquis & avec son neveu, parce que nous ne pouvions exécuter ce dessein sans risquer nos vies, & par conséquent toute leur félicité; au-lieu que n'étant pas obligées à certaines regles de l'honneur, elles ne risquoient rien. C'est, dit-il, tout ce que j'ai eu le tems d'apprendre. Le reste de l'histoire nous est réservé pour la premiere occasion où elles auront la liberté de nous entretenir.

Nous fimes notre route le plus heureusement du monde, malgré la pluie qui nous accompagna jusqu'au gite. Nous y arrivâmes

après trois heures de marche. Je trouvai le moment, en aidant Ferdinande à descendre du carosse, de lui dire que nous étions en France, & qu'elle étoit à l'abri de toute poursuite. Je vous assure, dit-elle, que j'ai exécuté mon dessein avec tant de confiance, que je ne suis point du tout embarrassée des suites qu'elle pourroit avoir : mon amour & ma gloire étoient mes seuls garans.

Tout le monde s'étant trouvé de belle humeur en entrant dans l'auberge, chacun avoua avoir grand apétit. Le Chevalier se chargea d'ordonner le soupé, & tandis qu'il en faisoit la disposition avec le cuisinier, nous nous amusâmes à raconter les divertissemens du Carnaval de la Cour de Lorraine. A entendre parler & rire nos Demoiselles, il étoit aisé de juger qu'elles ne se repentoient point du coup qu'elles venoient de faire. L'espérance qu'elles avoient d'être pleinement justifiées dans nos esprits de n'avoir eu aucune complaisance pour nos rivaux, leur causoit un plaisir marqué dans toutes leurs manieres. Ferdinande me donnoit à tout moment des coups d'œil, qui

ne tendoient qu'à m'en donner des preuves ; ils me disoient éloquemment tout ce que sa bouche auroit pu m'annoncer de plus tendre ; & mes yeux lui répondoient d'une maniere à lui faire comprendre que je n'y étois ni sourd, ni insensible.

Le soupé étant servi, tout le monde y fit honneur ; on mangea avec un appétit charmant ; la gayeté fut le plus piquant assaisonnement des mêts qui nous furent servis. Mon bon homme de pere y paya son écot par cent jolis mots qu'il plaçoit très à propos ; il sembloit qu'il remontât au période de sa plus verte jeunesse. Hé bien mes enfans, nous dit-il à la fin du soupé, qui ne laissa pas que d'être long, vous sentez-vous assez éveillés pour continuer notre route ? Il eut à peine parlé, que nous applaudîmes tous d'une voix à son dessein.

On fit monter le cocher, pour lui demander s'il pourroit bien résister au sommeil, & nous mener surement à trois lieues de l'endroit où nous étions. Il nous répondit qu'on pouvoit compter sur lui. Je n'en voulus pas savoir davantage, pour aller ordonner les

chevaux de poste dont nous avions besoin. Le cocher se trouva prêt quand ils nous furent amenés. La poste étoit justement à vingt pas de notre auberge. Tout est prêt, dis-je en rejoignant la compagnie. Partons, dit mon pere ; je veux vous mener chez un Gentilhomme de mes amis où nous irons déjeuner, nos chevaux y reposeront trois heures, & nous aurons assez de tems pour arriver au logis avant soleil couché. Ce projet redoubla notre belle humeur, & pendant le reste de la route on ne parla de rien de sinistre.

Nous étions si surpris le Chevalier & moi de la bonne contenance de nos Demoiselles, que nous eûmes la curiosité d'examiner si elles se soutiendroient. Nous voltigions continuellement aux portieres du carosse ; nous étudiyons leurs yeux, leurs manieres, leurs discours, & nous les trouvions toujours égales. Parbieu, me dit le Chevalier avec étonnement, je ne les aurois jamais cru capables d'un pareil héroïsme ! On voit bien, lui dis-je, que l'Amour n'est pas moins ha-

bile que Mars à former des Héros. Je le comprens maintenant, repliqua-t'il, mais je ne l'aurois jamais conçu.

Notre cocher fit si grande diligence, qu'en moins de trois heures nous fûmes rendus chez le Marquis de B... Il fumoit sa pipe à la fenêtre, quand nous entrâmes dans la cour du Château. Ma foi ma vieille guerre, lui dit mon pere, je vous ameine bonne compagnie & gens de grand apétit. Il descendit, & nous reçut à bras ouverts. Vous arrivez à propos, nous dit-il; vous vous trouverez à la dissection d'un sanglier, qui va se faire dès que deux de mes voisins que j'attens seront arrivés; & après avoir fait mille politesses aux Dames, il les introduisit dans l'appartement de la Marquise, qui les caressa de son mieux. On leur offrit des lits, mais elles répondirent d'un air franc & libre, qu'elles avoient plus d'envie de déjeuner que de dormir. Elle se leva pour leur faire compagnie, & nous allâmes avec le Marquis voir dépecer le monstrueux sanglier qu'on avoit pris depuis deux jours. Les Gentilshommes du voisinage qui avoient été de la chasse, étoient gens de bonne façon, &

encore de meilleure humeur. Nous paſſâmes agréablement trois heures dans cette maiſon, d'où nous partîmes après avoir bien déjeuné, & régalé la Marquiſe du récit du Carnaval de Nanci.

Quelque agrément que nous euſſions trouvé à la Cour de Lorraine, il n'y eut perſonne de la compagnie qui ne reſpirât un air de liberté en arrivant au logis. De nouveaux plaiſirs ſe ſuccédoient ſans ceſſe avec un délicieux enchaînement. L'amour s'y donna carriere, & prit un libre eſſor, & bien plus tranquille qu'il ne l'avoit eu à Nanci. Dès qu'on eut appris mon retour, la compagnie de nos voiſins ſe renouvelloit chaque jour au logis, ſans que notre liberté ſouffrît aucune contrainte. Je me prêtois ſi à propos aux Dames & aux Cavaliers, que je me trouvois toujours libre; & ne mettant jamais Ferdinande ni ma ſœur d'aucune des parties de jeu que j'avois ſoin de lier, elles n'étoient pas moins libres que le Chevalier & moi, nous mettions cette liberté à profit.

A la faveur de ces heureuſes diſpoſitions, il nous fut facile de nous dérober tous quatre, ſans que notre abſence ſe fit remarquer.

Nous avions laissé plusieurs Cavaliers à table, j'avois enfilé les autres au jeu pour faire la partie des Dames, & tout étant ainsi reglé, je suivis nos Demoiselles & mon ami, qui étoient disparus insensiblement les uns après les autres sans aucune affectation.

Comme nous traversions le grand chemin de Lorraine pour aller joindre un vallon où le soleil se faisoit agréablement sentir, il passa deux Cavaliers, qui nous ayant salués très-poliment, me donnerent lieu de les aborder, & de leur demander des nouvelles. Ma compagnie suivit d'assez près pour nous entendre. Un des Cavaliers me répondit qu'il n'y avoit en Lorraine aucune nouvelle qui intéressat le Public, mais qu'il avoit appris en passant par Nancy, que le Marquis de R... avoit été cruellement blessé, sans qu'il eût jamais voulu avouer de qui il avoit reçu le coup. Apparemment, leur dis-je, Messieurs, c'est la suite de quelque affaire d'honneur. Mais, repris-je, la blessure est-elle mortelle? On dit que non, me repliqua-t'il, Et comme j'allois lui repartir, j'en-

tendis Ferdinande dire bien haut ſans aucun ménagement, *tant pis, tant pis, il n'eſt pas digne de vivre.*

Je fus ſi déconcerté, que les paroles me rentrerent dans le ventre. Heureuſement que les Cavaliers ne firent pas bien des façons en nous quitant. Je leur en ſus bon gré, & les en tins quite avec plaiſir.

Aſſurément, dis-je à Ferdinande en lui redonnant le bras, vous êtes réſolue à chanter vous-même votre victoire, pendant que nous nous efforçons de l'enſevelir dans le ſilence. Pourquoi me tairois-je, me dit-elle? pourquoi cacherois-je ma vengeance? puiſque le lâche a bien oſé m'offenſer à la face du Ciel & de la Terre? Mais en ſerez-vous mieux vengée, repris-je, en faiſant claquer votre fouet? Oui ſans doute, me repartit-elle; je n'ai pas fait un coup d'étourdie dont je doive rougir; & ſi j'ai eu du plaiſir dans ma vengeance, il ne m'eſt pas moins doux de me la rappeller: d'ailleurs on ſçait peut-être déja qu'il m'a outragée: il faut donc que je publie que je l'ai puni de ſa lâcheté, afin qu'on ne doute pas de mon innocence.

Pour moi, dit ma sœur, je suis du sentiment de ma cousine, & je crois que nous ne devons perdre aucune occasion de sonner cette grosse cloche. Je penserois assez comme ces Demoiselles, dit le Chevalier, je ne vois pas que les suites en soient à craindre dans aucun sens. Hà par ma foi me voilà bien payé de mes avis, repris-je! Taisez-vous morbieu petit Chevalier de Ravanne, ajoutai-je en badinant; visitez bien les Archives de Cithere, feuillettez-en bien le *Code* & le *Digeste*, avant de prendre place dans le Barreau de cette tendre Cour. Ferdinande affectant un air sérieux, que j'aime, dit-elle, qu'on se rende ainsi justice.

Ce badinage nous conduisit insensiblement à l'endroit où nous allions nous reposer, il me tardoit d'y être, j'avois ménagé ce moment pour entendre de Ferdinande elle-même, tout le récit de cette héroïque avanture. Elle fut assez complaisante pour ne se faire pas longtems prier. Elle ne doutoit pas que je n'eusse une impatiente curiosité de l'apprendre : peut-être aussi ne me trompois-je pas, en pensant que son amour

'étoit pas moins impatient de me la raconter.

„ Mr. le Chevalier, dit-elle en regardant „ mon ami. n'a pas ſans doute oublié ce que „ je lui ai dit avant de partir de Nanci, au „ ſujet du principal motif qui nous a engagées à punir le lâche qui nous a offenſées, „ ſans que nous l'ayons jamais regardé qu'avec une extrême indifférence : c'eſt vous, „ Meſſieurs, que nous voulions ménager „ uniquement.

„ Un moment avant de ſortir du Bal, le „ Marquis, de qui je ne me ſerois jamais défiée, trouva par je ne ſçai qu'elle fatalité, „ le moment de me parler. Le Carnaval finit, me dit-il, mais continuons-le en ſortant d'ici : mon neveu qui a ſon appartement dans le Château, y doit régaler trois „ Demoiſelles, il faut abſolument que vous „ ſoyez de la partie : le voici qui vient „ vous en prier. Il nous accoſta à cet effet, „ & nous pria de ſi bonne grace, que nous „ n'aurions jamais penſé qu'il y entendît „ fineſſe.

„ Ils vinrent donc nous prendre au logis ;

„ d'où nous fortîmes fi furtivement, qu'il „ étoit impoffible de s'en appercevoir. Mais „ malheureufement, nos chers voifins qui „ étoient couchés dans la chambre à coté „ de la notre, nous entendirent. Nous „ voyant découvertes, nous n'aurions pas „ fans doute perfifté dans notre deffein. „ Quoiqu'il en foit, nous montâmes dans „ le caroffe du Marquis avec la derniere con- „ fiance. Ils tâcherent de nous amufer par „ des contes, afin que nous ne nous ap- „ perçuffions pas de la trahifon. Mais mal- „ gré le train où nous étions de rire, & d'é- „ couter tout ce qui pouvoit nous y exci- „ ter, je penfai qu'il y avoit longtems que „ nous étions en chemin, & que nous de- „ vions être rendus à l'appartement où l'on „ feignoit de nous conduire. Nous n'en de- „ meurions pas fort loin, bien qu'il fût à „ l'extrémité du jardin dans un corps de „ logis du vieux Château. Il ne s'agiffoit „ que de faire le tour du Palais & des murs „ du jardin.

„ Ma coufine m'ayant touchée deux ou „ trois fois du pié, me fit comprendre qu'elle „ s'appercevoit bien de la tricherie. Pour „ feconder

„ ſeconder ſon intention, je dis au Marquis „ qu'aſſurément il ne nous menoit pas chez „ Mr ſon neveu, & qu'il me paroiſſoit que „ nous étions déjà fort loin hors de la ville. „ Il me répondit fort ingénuement que nous „ en étions éloignés d'une lieue, & nous „ exhorta en même-tems à nous tranquili- „ ſer. Ce n'eſt pas chez mon neveu, dit-il, „ que je vous mene; c'eſt chez moi que je „ veux avoir l'honneur de finir le Carnaval „ avec vous : nous ſommes partie quarrée, „ c'eſt autant qu'il en faut pour paſſer agréa- „ blement le tems. Je lui repartis qu'il s'y „ prenoit très-mal pour nous procurer du „ plaiſir, & qu'il ne devoit pas s'en pro- „ mettre en notre compagnie en en uſant „ avec nous de la ſorte. Apprenez, ajou- „ tai-je d'un ton fier; que nous ſommes De- „ moiſelles, & que nous appartenons à gens „ qui pourront bien vous faire repentir de „ votre inſolente témérité : & ſi vous ne „ nous ramenez tout de ſuite en ville, vous „ devez vous attendre à toute l'étendue de „ notre courroux.

„ Il repliqua qu'il n'avoit pas cru que

„ nous priſſions ſi ſérieuſement une entre-
„ priſe qu'il traitoit de piece de Carnaval,
„ & dont il avoit formé le deſſein ſans pen-
„ ſer au crime ; mais que nous êtions trop
„ près de ſon Château pour ne nous y pas
„ rafraîchir, & nous repoſer juſqu'au lende-
„ main ; qu'il promettoit de nous ramener
„ ſaines & ſauves où il nous avoit priſes ;
„ & qu'enfin nous ne devions avoir aucune
„ inquiétude au ſujet de nos parens, puiſ-
„ qu'il avoit donné des ordres pour qu'ils
„ fuſſent informés de notre partie au petit
„ point du jour.

„ Tous vos diſcours ſont inutiles & frivo-
„ les, lui repartis-je, & nous n'y ajoutons
„ aucune foi. Nous ſommes entre vos mains
„ juſqu'à ce que quelqu'un nous en arrache,
„ ou que vous nous relâchiez. Mais prenez
„ garde de vous oublier, & ménagez vos
„ diſcours & vos manieres, ſi vous voulez
„ éviter un éclat qui ne pourroit que vous
„ être funeſte. Ce diſcours lui fit faire quel-
„ ques réflexions. L'effet qu'elles eurent,
„ fut la parole d'honneur qu'il nous donna
„ que nous ſerions chez lui en toute ſureté.

„ Nous y arrivâmes enfin. Nous y fûmes „ traitées avec la derniere politeſſe. Nous „ ne pûmes même nous diſpenſer d'y pren- „ dre quelques rafraichiſſemens, & même „ de nous repoſer ſur un lit ſans nous des- „ habiller.

„ Mais voici la noirceur de leur deſſein, „ qu'il ne nous fut pas malaiſé de connoi- „ tre. Le Marquis nous avoit fait préparer „ deux lits dans la même chambre, il vint „ nous y conduire accompagné de ſon ne- „ veu, qui donnoit la main à ma couſine, „ qui étoit ſans doute la proie que ſon oncle „ lui avoit deſtinée. Un inſtant après que „ nous y fûmes entrées, ils prirent congé, „ & ſe retirerent pour nous laiſſer en li- „ berté.

„ Nous nous entreregardions dans un „ triſte ſilence ma couſine & moi, égale- „ ment ſurpriſes de notre avanture. Elle „ nous parut en ce moment beaucoup plus „ équivoque que nous ne l'avions penſé. „ Que faire, lui dis-je enfin, ma chere couſi- „ ne? Il n'eſt plus tems d'éviter le danger, „ nous y ſommes engagés, il eſt queſtion „ de nous y ſoutenir avec courage, & d'en

„ ſortir avec honneur. Je vois, me répon-„ dit-elle, que c'eſt l'unique parti que nous „ ayons à prendre.

„ Nous le prîmes bien vite, & nous re-„ marquâmes en examinant la porte par où „ nous étions entrées, que nous ne pou-„ vions nous renfermer, & qu'on en avoit „ enlevé tout fraîchement les verroux : „ nous en avions effectivement entendu le „ bruit, pendant que nous nous repoſions „ dans la ſale où nous fûmes introduites. „ Ce n'eſt pas tout. Le Marquis ayant prévu „ que nous pourrions bien barricader la „ porte dans quelque chambre qu'il nous „ eût donnée, il avoit choiſi celle-là, où il „ y avoit encore deux fauſſes portes que „ la tapiſſerie couvroit avec beaucoup d'ar-„ tifice. Mais nous nous apperçûmes qu'elle „ avoit été détendue, & lâchée d'une ma-„ niere à pouvoir être levée fort aiſément. „ Nous la levâmes, nous trouvâmes la por-„ te, & entendîmes enlever les verroux, comme de la premiere.

„ Toutes ces circonſtances étoient plus „ que ſuffiſantes pour nous prouver le mau-

„ vais deſſein de ces lâches coquins. Nous „ en frémîmes, & la rougeur qui nous enflamma le viſage, nous fut une preuve réciproque que nous craignions le danger. „ Nous nous mîmes à frapper de toutes nos „ forces pour être plutôt entendues. On nous „ entendit en effet, & une femme qui avoit „ l'air d'être la concierge du Château, vint „ auſſi-tôt nous demander ſi nous avions beſoin de quelque choſe. Je lui dis de prier „ le Marquis de venir. Elle n'y manqua pas, „ & le Marquis ne ſe fit pas attendre. Il „ vint avec ſon neveu, mais ils ne nous parut pas qu'il ſe doutât du motif qui nous „ le faiſoit appeller.

„ En vérité, Monſieur, lui dis-je lorſqu'il „ fut entré, vous me permettrez de vous „ dire que vos manieres répondent peu à „ votre naiſſance. Penſez-vous bien à l'injure que vous vous faites à vous-méme, „ en traitant auſſi indignement des Demoiſelles dont le ſang eſt auſſi noble que le „ votre ? De quoi vous plaignez-vous donc, „ répondit-il ? Vous manque-t'il quelque choſe dans votre appartement, ou vous y a-t'on fait quelque inſulte ? Hé quoi, repar-

tis-je ! N'eſt-ce pas nous en faire des plus inouies, que de nous donner un appartement où nous ne ſommes pas en ſureté ? Comment pallierez-vous le mauvais deſſein que vous avez ſur nous, après avoir fait arracher les verroux des portes de cette chambre, où nous en avons heureuſement découvert deux, que la tapiſſerie couvroit ? „ Fi, fi, Monſieur ; ſi vous avez formé le „ deſſein de faire violence à notre vertu, „ vous dérogez indignement à celles de vos „ ancêtres, & vous attentez à leur gloire, en „ flétriſſant votre front par une action auſſi „ lâche que celle que vous méditez. Au „ reſte, ſachez, lui dis-je d'un ton fier, que „ nous ferons un éclat dans la Lorraine & „ les Provinces voiſines retentiront à votre „ confuſion, & que vous nous arracherez la „ vie plutôt que d'obtenir de nous la plus „ petite faveur.

„ Cette fermeté l'étonna. Il pâlit & rou- „ git preſque à la fois, & il nous laiſſa pen- „ ſer qu'il étoit fort embarraſſé de nous ré- „ pondre. Nous n'eûmes pas de peine à „ comprendre qu'il ſe repentoit déja de ſon „ entrepriſe. Ayant néanmoins repris ſes

„ eſprits, il nous dit après avoir donné le „ meilleur ſens qu'il put aux choſes que je „ lui reprochois, qu'il alloit nous conduire „ dans pluſieurs appartemens, & que nous „ n'avions qu'à choiſir celui qui nous con- „ viendroit.

„ La deuxieme chambre qu'il nous mon- „ tra, fut de notre goût. Elle étoit petite „ à la vérité, mais elle étoit ſure. Elle ſe „ fermoit en dedans d'une maniere à ne „ pouvoir être ouverte ſans être enfoncée. „ Celle-ci, lui dis-je, Monſieur, eſt de no- „ tre goût; nous y paſſerons la nuit tran- „ quilement, ſi vous nous le permettez, & „ ſi vous vous déſiſtez du deſſein d'y trou- „ bler notre repos.

„ Je ſuis charmé, repliqua-t'il, que vous „ vous y trouviez bien, il ne tiendroit pas „ à moi que vous n'y paſſaſſiez la nuit plus „ agréablement. Mais puiſque vous refuſez „ nos cœurs & notre compagnie, je vous „ prouverai que je ſçai autant obſerver les „ loix de la politeſſe & de l'hoſpitalité, „ que vous violez les douces & tendres loix „ de l'amour, qui banniſſent une ſi étrange „ ſévérité.

„ Vous ſerez autoriſés à nous faire ces re-

„ proches, repris-je, Messieurs, quand „ après vous avoir donné nos cœurs, nous „ vous refuserons ce que l'amour veut bien „ qu'on accorde en ce cas. Attendez du „ tems & de vos soins que nous vous met- „ tions au nombre de nos Amans, & nous „ vous forcerons à avouer que bien loin d'ê- „ tre cruelles, nous savons distribuer à pro- „ pos les récompenses dues à un tendre & „ fidele amour. C'est, ajoutai-je, tout ce „ que vous avez jusqu'à présent à espérer de „ plus gracieux, c'en est même peut-être „ beaucoup plus que nous ne devrions vous „ accorder. Nous vous souhaitons le bon „ soir, il est tems que nous nous reposions, „ pour rendre à nos esprits & à nos cœurs le „ calme que vos manieres suspectes en ont „ chassé.

„ Ils se retirerent couverts de confusion, „ & on n'oublia pas néanmoins de nous en- „ voyer la concierge pour faire notre lit. „ Dès qu'elle l'eut mis en état, nous la „ priâmes de nous apporter deux chandel- „ les, pour avoir de la lumiere dans la „ chambre pendant la nuit. Cette femme à

„ qui

„ qui il tardoit d'être dans ſon lit , revint „ très-promptement avec les chandelles , „ un pot d'eau , une bouteille de vin , des „ verres , & elle ſe retira au plus vite.

„ Nous fermâmes notre porte aux ver- „ roux & à la ſerrure , dont nous avions „ mis la clé en dedans , & nous la barrica- „ dâmes encores avec la table , que nous „ chargeâmes de deux ou trois fauteuils „ très lourds, & d'un foyer de fer très maſſif. „ Toutes ces ſuretés étant priſes, nous nous „ mîmes entre les draps, vétues d'une par- „ tie de nos habits. Il y avoit toute appa- „ rence que nous dormirions peu. Nous ne „ penſions effectivement qu'à repoſer , & „ n'eſpérant pas que le ſommeil nous ſaiſit , „ nous nous entretenions de notre avanture. „ Mais nous étions ſi fatiguées que nous „ nous endormîmes en parlant , & même „ bientôt après que nous fûmes couchées „ Notre ſommeil fut ſi profond , que nous „ ne nous éveillâmes qu'à midi. Les Cava- „ liers ne l'interrompirent point , voulant „ ſans doute compenſer par cette complai-

„ ſance, les impoliteſſes qu'ils nous avoient „ faites.

„ Dès qu'ils nous entendirent remuer „ dans la chambre, ils vinrent nous ſou- „ haiter le bon jour, & nous demander ſi „ nous ſouhaitions prendre quelque choſe „ avant dîné. Nous leur répondîmes avec „ la même politeſſe, que nous eſpérions „ aller dîner à la ville. Ho parbieu Meſda- „ mes, repartit le Marquis, vous accepte- „ rez s'il vous plaît le dîné qui ſe prépare „ ici ; car quand vous partiriez tout-à- „ l'heure, vous n'arriverez certainement à „ Nanci qu'à une heure indue pour dîner. „ Nous eûmes beau inſiſter pour notre dé- „ part, il fallut le différer juſqu'après le „ dîné, qui fut aſſez long.

„ Après qu'on eut ſervi le fruit & ren- „ voyé les domeſtiques, le Marquis com- „ mença à s'étendre beaucoup ſur l'épreuve „ qu'ils avoient voulu faire de notre vertu. „ Il rapporta toutes les circonſtances de „ leur action à cet unique fin ; & après nous „ avoir accablées d'éloges, il nous propoſa „ en ſatisfaction, diſoit-il, de leur prétendu „ crime, de recevoir leur cœur & leur main. „ Je ne ſçai ſi je ne rougis point à cette im-

„ pudence ; mais ayant jetté les yeux ſur ma „ couſine, je lui vis un teint plus vif que de „ l'écarlate.

„ Ce ſtratagême que je n'aurois ſu pré- „ voir, me jetta dans un deſordre que j'eus „ bien de la peine à cacher. M'étant néan- „ moins remiſe aſſez vite, je lui répondis „ bruſquement, qu'il y avoit de l'effronterie „ d'oſer aſpirer à la poſſeſſion d'un cœur, „ après avoir marqué un mépris ſi inſultant „ à la perſonne à qui on le demandoit. Il „ rougit, & prenant encore un ton plus „ doux, il dit que ſi je regardois ſon action „ dans le ſens qu'il l'avoit faite, je n'y trou- „ verois qu'un amour violent, qui ne lui „ avoit pas permis de faire des réflexions „ qui auroient pu l'arrêter. Si vous appellez „ amour, repris-je, ce qui n'eſt qu'une pure „ brutalité, vous nommez très-mal les cho- „ ſes. N'en parlons plus je vous prie, ajou- „ tai-je, car l'action eſt ſi noire, que vous „ ne pourriez jamais la blanchir ; laiſſons „ au tems le ſoin d'y paſſer l'éponge, & „ pour commencer à la réparer, ordonnez „ je vous prie qu'on nous ramene à la ville.

„ Ce diſcours le déconcerta ; mais rom- „ pant le ſilence que je lui avois impoſé, il

„ nous pria d'oublier leur innocente témé-
„ rité. Le plus grand plaisir, dit-il, que
„ je puisse recevoir de la vie, c'est de me
„ donner vos paroles d'honneur, que vous
„ tournerez cette avanture dans le sens
„ qu'elle a été formée. Vous l'avez prise
„ d'une façon toute opposée à nos desseins,
„ nous n'avons jamais pensé qu'à faire une
„ partie de Carnaval; & ayant l'honneur de
„ vous connoître fort enjouées, je n'ai nul-
„ lement douté que vous ne lui donnassiez
„ le même sens.

„ Après lui avoir fait comprendre que
„ plusieurs circonstances lui en donnoient
„ un très ignominieux pour eux, & plus
„ offensant pour nous, je lui promis de tour-
„ ner la chose comme il le souhaitoit, &
„ d'en imposer même jusques-là à la Prin-
„ cesse, si elle me faisoit l'honneur de m'en
„ demander compte. Ma chere cousine, aussi
„ touchée que moi de l'état repentant où ils
„ paroissoient, ratifia par sa parole d'hon-
„ neur ce que je venois de promettre, &
„ promit elle-même de s'y conformer.

„ Elle n'avoit pas achevé de parler, qu'on
„ vint remettre au Marquis une lettre de la

„ part de Son Altesse. Il sortit de table pour „ la lire, & il resta assez longtems dehors „ pour nous faire juger qu'il en avoit be„ soin pour se remettre du désordre qu'elle „ lui avoit causé. Il rentra enfin, affectant „ beaucoup de sérénité. Mais je n'en fus „ pas la dupe, & profitant de ce moment „ que je crus favorable, je lui renouvellai „ mes instances pour notre retour.

„ Je vous ai prévenu, me dit-il : tout se „ dispose pour vous ramener, non chez „ vous, mais dans l'appartement même de „ la Princesse, où j'espere que vous soutien„ drez le caractere d'honneur dont vous „ m'avez donné des preuves auxquelles je „ ne m'attendois pas. Quelque rares qu'el„ les soient de cette espece & dans pareille „ occasion, je pourrai en rendre partout un „ sincere témoignage. C'est du moins un „ avantage que je retire de l'action que vous „ trouvez si noire.

„ Telle est la scene qui se passa à table. „ Nous partîmes dès que le carosse fut prêt, „ & ces Messieurs n'eurent pour nous que „ des politesses très-délicates pendant toute „ la route. Le Marquis revint encore à la „ charge pour nous sommer de notre parole

„ quand nous fûmes à même d'entrer dans „ la ville. Nous la lui renouvellâmes, & il „ parut content.

„ Nous n'avions pas lieu de l'être, ne „ ſachant comment vous prendriez cette „ affaire. Nous craignions que de quelque „ maniere que vous la priſſiez, vous n'en „ fuſſiez la victime. C'eſt ce qui m'a fait „ prendre le parti de vous venger en me „ vengeant moi-même, ſans être expoſés „ ni vous ni nous à aucun ſiniſtre évene- „ ment. J'étois contente de mon coup, „ croyant qu'il lui avoit ôté la vie, & mis „ par conſéquent dans l'impoſſibilité de ſe „ vanter de m'avoir eue en ſa puiſſance; „ mais ma ſatisfaction a pris fin, en appre- „ nant qu'il pouvoit encore renouveller ſon „ impudence ".

Quelques raiſons que nous lui alléguaſſions, le Chevalier & moi, pour lui faire ſentir que nous devions être bien aiſes qu'elle ne l'eût point tué, nous ne pûmes jamais lui en faire goûter aucune. Nous eûmes beau lui faire entendre qu'elle étoit aſſez vengée, & qu'il n'oſeroit de la vie ſe vanter d'une

action, qui dans aucun ſens ne pouvoit lui faire honneur, & qui lui avoit couté ſi cher, elle ne nous écouta ſeulement pas; elle ſe contenta de nous répondre d'un ton ferme, qu'elle penſoit bien autrement pour ſa gloire, que nous en faveur de notre amour.

De retour au logis nous le trouvâmes plein de monde, qui y avoit été attiré par le bruit qui s'étoit répandu, que le Prévôt à la tête de quelques brigades ſe diſpoſoit à me venir prendre chez mon pere. Pluſieurs Gentilshommes de nos voiſins m'y vinrent offrir leurs bras & leurs armes. Je les remerciai, me contentant de leur dire que je n'avois rien à craindre, ſans leur donner néanmoins aucune connoiſſance de la grace que j'avois obtenue. Je ſentis bien que les parens du défunt étoient gens à obliger le Prévôt à faire cette démarche. s'imaginant me faire un affront ſanglant dans l'eſprit des gens de province.

Cependant je ne laiſſai pas de prendre des précautions. Je convins même avec mon pere & avec mes amis de partir le lendemain pour Ste Ménehoud, qui étoit mon tribunal naturel & ordinaire, pour y faire enté-

riner ma grace. Mon départ étant ainsi décidé, nous nous mîmes à table en bonne compagnie, à dessein de la tenir longtems, & d'y varier les plaisirs. Mais à peine nous y étions nous mis, qu'ils furent troublés par l'arrivée du Prévôt à la tête de son monde qui demanda à parler à mon pere.

Quatre de mes voisins, le Chevalier & moi, nous courûmes d'abord aux armes; & nous étant renfermés dans une chambre propre à la défense, nous résolûmes de leur résister jusqu'au dernier moment: mais mon pere étant remonté, vint nous joindre pour nous exhorter à mettre armes bas. Notre premier feu s'étant évaporé, nous suivîmes ses sages conseils. Mon affaire étoit bonne, je n'avois rien à craindre; il eût été fort imprudent d'une bonne affaire d'en faire une mauvaise; nous prîmes donc tous le parti de descendre. Le premier que je vis dans la troupe du Prévôt, étoit un Gentilhomme, cousin germain de celui que j'avois tué. Sa présence m'ayant échauffé la bile, je le regardai d'un œil menaçant en joignant le Prévôt, qui me demanda fort poliment de lui remettre mon épée. Je l'ôtai & la lui don-

nai, en lui disant que je voyois dans sa troupe un visage qui me déplaisoit fort. Ce n'est pas ma faute, me dit le Prévôt; il m'a suivi comme un espion, pour examiner si je ferois mon devoir, & si je n'userois point de connivence en votre faveur.

Cette cérémonie faite, je priai le Prévôt d'entrer & de se rafraîchir avec bonne compagnie, tandis que je me pourvoirois de ce qui m'étois néceſſaire pour la route & pour mon séjour à Ste Ménehoud. Il ne fit aucune difficulté d'accepter mes offres, après avoir disposé ses gens autour du logis, pour faire voir à son espion, qu'il prenoit toutes les précautions que lui prescrivoit son devoir.

Cependant mon pere, qui étoit homme de main & de prévoyance, fit vite seller trois chevaux. J'embraſſai les Dames, & je donnai mille baisers à ma tendre Ferdinande. Etant monté à cheval & rangé auprès du Prévôt, le Chevalier & mon pere m'accompagnerent. Les quatre Gentilshommes qui étoient au logis, voulurent à toute force être de la partie. Il sembloit que nous allions à une partie de plaisir. La nuit étant

fort obſcure, le Prévôt me demanda ſi j'étois d'humeur à marcher toute la nuit, où ſi j'avois ſur la route quelque maiſon ou quelque cabaret où j'aurois envie d'attendre le jour. Il me donna le choix. Nous profitâmes de ſa politeſſe; & pour n'être à charge à perſonne avec une ſi groſſe troupe, je propoſai de nous arrêter à demi-lieue de l'endroit où nous étions dans une groſſe auberge à la poſte, dans un aſſez gros village. Mon pere & le Chevalier qui n'étoient pas moins piqués que moi du perſonnage du parent du mort, ayant pris les devans, furent arrêter tous les lits de cet auberge, & prirent les clés de toutes les chambres; deſorte que ce maroufle n'en ayant point trouvé pour lui, il fut obligé d'en aller prendre une mauvaiſe aſſez loin dans le village. Le Prévôt ne le voyant plus quand nous fûmes entrés dans la cuiſine de l'auberge, ſe mit à ſourire, en nous diſant que ce Gentilhomme s'étoit aviſé de le ſuivre pour faire une très-mauvaiſe figure.

Quoique nous nous fuſſions mis à table au logis, nous n'en avions pas le ventre

plus plein. On ordonna donc un bon ſoupé, qui nous fut promptement ſervi, & le vin ſe trouva ſi bon, que nous paſsâmes le reſte de la nuit à table. Les gens de l'auberge comprirent bien que le priſonnier avoit le cœur trop gai, pour avoir quelque choſe à craindre. Effectivement je fus d'une gayeté extraordinaire, & juſqu'au Prévôt la compagnie tâcha de m'imiter. L'eſpion ayant envoyé pour examiner ce qui ſe paſſoit, en reçut un rapport qu'il eut de la peine à croire. Il vint lui-même juſqu'à la porte de l'auberge, & ayant entendu nos Bachanales, il en fut ſi eſtomoqué, que dès la pointe du jour il monta à cheval pour s'en retourner chez lui. Ne le voyant point le lendemain, après avoir fait une lieue : hà parbieu Monſieur, dis-je au Prévôt, vous voilà délivré de votre eſpion, & moi de mon Chevalier de la triſte figure ! Il auroit mieux fait, dit le Prévôt, d'aller aſſaſſiner quelque lapin dans ſa garenne, que d'être venu s'expoſer aux nazardes de ſes voiſins & de toute ma troupe. Tant il eſt vrai que pour prendre les intérêts de ſes proches, on ne doit pas pour

cela adopter leurs paſſions : mais ce bon Gentilhomme n'avoit pas appris à faire cette diſtinction, l'éducation ne lui avoit pas formé un juſte diſcernement.

Le reſte de la route ſe fit auſſi gayement que nous l'avions commencée. Nous arrivâmes à Ste Ménehoud, où mon pere s'étoit rendu avec le Chevalier deux heures avant nous, pour prévenir le Lieutenant-Général de la Cour. Il avoit ſi bien pourvu à tout, que je trouvai chez le Géolier une chambre à deux lits toute prête, & peu après y être entrés on nous y ſervit un magnifique ſoupé, auquel le Prévôt fut prié, avec mon Avocat & le reſte de ma compagnie.

Je parus le lendemain ſur la ſellette, la procédure me fut lue, après quoi on me lut ma grace, & je me retirai. La politeſſe voulut que je ſéjournaſſe le ſurlendemain, pour aller remercier mes Juges. J'employai la matinée à cette cérémonie, & celle de la table prit le reſte de la journée & la meilleure partie de la nuit.

Tout étant fini nous partîmes pour retourner au logis, où nous célébrâmes une

fête Bachique avec ſon octave. Ce fut un abord de toute la Nobleſſe de plus de ſix lieues à la ronde. Il y parut même des Gentilshommes, qui me croyant perdu ſans reſſource, s'étoient déja éloignés de nous pour ſe rapprocher de mes ennemis. Leur foibleſſe me tint lieu d'excuſe valable. Je ne leur en témoignai pas la moindre apparence de reſſentiment. Il n'y eut que Ferdinande, qui ne pouvant digérer leur lâcheté, leur repartoit ſi bruſquement quand ils lui parloient, qu'ils n'eurent plus d'envie de lui adreſſer la parole.

Outre les plaiſirs communs dont je ne perdois pas une ſillabe, je trouvois aſſez de tems pour avoir celui de la compagnie de mon adorable Maitreſſe. Elle me renouvella cent fois ſa plus vive tendreſſe, & je ne fus pas en reſte pour le retour. Le Chevalier ne laiſſa pas non plus de travailler à ſes affaires, il les avança même juſqu'au point où il aſpiroit. Il aimoit ma ſœur, & il ſe contentoit d'une dote aſſez médiocre, qui lui fut accordée. Leur mariage fut fait en quinze jours de tems; & la ſolemnité de ce mariage donna naiſſance à une ſeconde fête, qui ne

fut ni moins longue, ni moins gaie que la premiere. Il me tardoit d'en fournir une troiſiéme avec Ferdinande, mais le Deſtin ne l'avoit pas ainſi décidé.

J'en fus en quelque maniére dédommagé, par le moyen que je trouvai, d'engager mes parens à lui permettre de ſuivre ma ſœur à Paris, où ſon mari l'emmenoit. Pour moi j'étoit de ce voyage le premier en date. Ma reconnoiſſance m'y conduiſit pour remercier le Duc Régent de ſes bontés, & pour apprendre mon ſort de ſa bouche même. Le voyage ſe fit avec autant d'agrément qu'on puiſſe ſe l'imaginer. Que me manquoit-il pour être heureux, ayant le plaiſir d'être avec mon incomparable Ferdinande ?

Fin du ſecond Volume.




UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 22 05 08 001 7